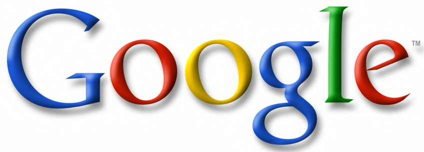



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06818485 6

BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.



Devenne del. Villerey Sc.

CÉPHALE ET PROCRIS.

LETTRES
A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE,

PAR

C. A. DEMOUSTIER.

QUATRIÈME PARTIE.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1822.

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.



CÉPHALE ET PROCRIS.

LETTRES
A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE,
PAR
C. A. DEMOUSTIER.

QUATRIÈME PARTIE.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1822.

A ÉMILIE.

Quoi! vous exigez, Émilie,
Qu'au bruit des canons, des tambours,
Je chante encor pour les amours!
Hélas! pourrai-je, mon amie,
De Flore et du Printemps vous peindre les beaux jours,
Quand le deuil de la mort s'étend sur ma patrie!

Ma muse, couverte du voile de la douleur, cherche en silence, dans nos forêts profondes et sous nos antres solitaires, un asile où la Discorde et la Haine n'aient point encore pénétré. Là, gémissant sur le passé, déplorant le présent, et lisant dans un sinistre avenir, elle dépose tristement sa lyre détendue jusqu'au retour incertain de la Paix, des Arts, de la Vertu et du Bonheur.

Si je propose à ses pinceaux légers
Les exploits des héros, les plaisirs des bergers,
Adonis et Vénus, foulant des lits de roses,
Les nymphes, leurs amours et leurs métamorphoses,
L'esprit frappé de sinistres objets,
Elle répand sur ces riants sujets,
Un coloris lugubre et terne.
« Eh! dit-elle, comment peindre le siècle d'or!
« Ses tableaux enchanteurs ont si peu de rapport
« Avec celui de la lanterne! »

Cependant, quoi qu'elle en dise, je vais essayer de reprendre pour vous les pinceaux et la lyre. Vous le savez, c'est plutôt mon cœur que ma muse qui vous écrit ; et s'il est des révolutions qui puissent influer sur l'esprit, il n'en est point qui doivent influer sur le cœur. L'esprit tient à l'art, le sentiment à la nature ; et seule, au milieu des changemens universels, la nature ne change point.

Le tableau de l'espèce humaine
Est un tableau mouvant. Là, des biens et des maux
La génération se succède et s'enchaîne.
Chaque acte, aux spectateurs, offre des traits nouveaux,
Et les héros changent à chaque scène.

Tandis que sur eux Atropos
Promène sa faux homicide,
Des siècles le torrent rapide,
Vers le vaste abîme des temps,
Roule chargé d'événemens.
Cependant la simple Nature,
Toujours égale dans son cours,
Sur les cendres des morts, sur les débris des tours,
Sème au printemps les fleurs et la verdure ;
Et, depuis le matin jusqu'au soir de nos jours,
Pour consoler le monde et repeupler la terre,
Elle conserve et régénère
Les vieilles amitiés et les jeunes amours.

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XLVII.

TITHON ET L'AURORE.

Demain matin, belle Émilie,
Quand sortant des bras du repos,
De mille roses embellie,
Vous entr'ouvrirez vos rideaux;
Quand la soigneuse modestie,
D'une ample gaze d'Italie
Voilera le double contour
Des charmes secrets que l'Amour
Lorgne souvent d'un œil d'envie:
En un mot, quand il fera jour
Pour l'amitié chez mon amie,
Souffrez que j'admire de près,
Sous votre nocturne coiffure,
Ce coloris vermeil et frais,

Cette blancheur naissante et pure
Que ranime sur vos attraits
Le doux repos de la nature.
Ainsi que l'abeille au matin,
Recueille un précieux butin
Sur les fleurs qui viennent d'éclore,
Mon pinceau, long-temps incertain,
Recueillera sur votre teint
Des couleurs pour peindre l'Aurore.

En attendant que vous m'accordiez une séance pour son portrait, je vais vous crayonner son histoire, c'est-à-dire, ses amours; car c'est ordinairement là tout ce qu'on entend par l'histoire d'une jolie femme.

Fut-elle tendre ou cruelle?
Quel fut son premier amant?
Fut-il heureux et comment?
Sut-il la rendre fidèle?
Combien eut-il de rivaux?
Combien de fois changeait-elle
Par mois, par jour? D'une belle
Voilà l'histoire en deux mots.

La plupart des auteurs assurent que l'Aurore est fille du Soleil et de la Terre. Quelques-uns la font fille de Titan. Cette seconde opinion s'accorde avec la première, puisque Titan est le même que ce fameux géant *, qui, dans sa marche brillante, éclaire et fertilise le monde.

Dès que le Soleil sort du lit de Thétis, l'Aurore monte sur un char doré, attelé de deux chevaux plus blancs que la neige. Les roues du char tracent dans l'air un léger sillon de pourpre nuancé d'or et d'azur. La déesse arrive aux portes transparentes de l'Orient, et les ouvre avec ses doigts de rose; là, elle s'arrête sur un nuage, et d'un œil im-

---

* L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
J. B. Rousseau, *ode 2, liv. II.*

patient elle attend le char de son père. Bientôt, au milieu de l'harmonie des sphères célestes, elle croit entendre le hennissement de ses quatre coursiers ; son cœur palpite d'espérance et de joie ; elle regarde encore, et distingue, à travers une vapeur enflammée, l'ardent Piroïs, le léger Eoüs, le fougueux Æthon et l'indomptable Phlégon * ; puis elle aperçoit son père lui-même, qui, de sa main immortelle, tient les rênes étincelantes. A cette vue, la fille du Jour rougit de plaisir, ses yeux versent des larmes de tendresse. Les Zéphyrs les recueillent sur leurs ailes, et les répandent en rosée sur les fleurs. Ainsi, belle Émilie,

Quand je viens sous votre croisée,
Vous offrir un bouquet cueilli dès le matin,

* Noms des quatre coursiers du Soleil.

Sur ce présent qui tremble dans ma main,
Si vous voyez trembler les pleurs de la rosée,
Ne le refusez pas ; songez que chaque fleur
Doit son éclat, doit sa fraîcheur,
Et les doux parfums qu'elle exhale,
A la piété filiale.

Depuis long-temps l'Aurore, heureuse d'aimer son père, vivait sans imaginer qu'il existât un autre amour, lorsqu'elle aperçut dans les campagnes de Troie le beau Tithon, fils de Laomédon et frère de Priam, roi des Troïens. Je vous ai déjà dit * qu'elle l'enleva, l'épousa, le rendit immortel, le vieillit en huit jours, et le fit changer en cigale. Ainsi l'Aurore ne connut que l'éclair de l'amour, et son bonheur s'évanouit comme un songe. Mais elle en fut bientôt dédommagée ; en cessant d'être

* Voyez la lettre XXXIII, seconde Partie, page 135.

épouse, elle devint mère. Le fils qui lui rendit les traits de son époux, fut le célèbre Memnon.

Cette innocente et vive image
De celui qui vécut trop peu pour son bonheur;
En donnant le change à son cœur;
Y remplissait le vide du veuvage.
Quand une femme, tour-à-tour
Heureuse épouse, heureuse mère,
Presse contre son sein ses enfans et leur père;
Pour elle c'est le même amour.

Memnon, dès ses jeunes années, fut un héros; mais le chemin périlleux de la gloire le conduisit au trépas. Les Grecs s'étant réunis pour assiéger la ville de Troie, le fils de Tithon, neveu de Priam, courut avec une armée au secours de ce malheureux prince; mais avant de pénétrer dans la ville assiégée, Memnon rencontra l'invincible Achille, le combattit, et tomba sous ses coups.

Je ne vous peindrai point le désespoir de l'Aurore;

Pour exprimer la douleur d'une mère,
Il faudrait éprouver l'excès de son amour,
La fille brillante du Jour
D'un nuage lugubre obscurcit sa lumière;
Par l'amertume de ses pleurs,
Flétrit la verdure et les fleurs,
Et répandit son deuil sur la nature entière.

Enfin Jupiter, pour la consoler, lui promit que son fils renaîtrait sous une forme nouvelle. En effet, lorsque la flamme consuma le corps de Memnon, l'on vit, dit-on, s'élever de son bûcher, deux oiseaux blancs, que l'on appelle Memnonides. Ces oiseaux se multiplièrent en peu de temps, et s'envolèrent en divers climats. Mais, si l'on en croit Pline et plusieurs écrivains de l'antiquité, tous les ans, à la même époque, les Memnonides se rassemblaient sur le tombeau de Memnon,

pour se combattre, et faire de leur sang une libation en son honneur. D'autres ont écrit que ces oiseaux venaient, chaque année, tondre avec leur bec le gazon qui couvrait la tombe de Memnon, et qu'ils l'arrosaient ensuite avec leurs ailes trempées dans le fleuve d'Asope.

C'est ainsi que dans tous les temps,
Pour parvenir au bonheur de leur plaire,
On a bercé la vanité des grands
Avec des contes de grand'mère.

On éleva dans la suite une statue de marbre noir, qui représentait Memnon assis, les mains élevées et la bouche entr'ouverte, comme s'il allait parler. A peine le premier rayon de l'Aurore frappait-il le corps de la statue, qu'elle prenait un air riant, et paraissait s'animer; mais aussitôt que le rayon atteignait la bouche, il en sortait un son

harmonieux et tendre, qui semblait dire : Bonjour, ma mère! Le soir, au moment où l'Aurore allait éclairer l'autre hémisphère, un soupir faible et plaintif semblait dire : Ma mère, adieu!

Telle était, Émilie, la fameuse statue de Memnon, à laquelle vous me faites ressembler quelquefois. Par exemple,

J'ai, quand je dois vous voir, cent choses à vous dire.
Paraissez-vous? soudain j'hésite, je soupire,
Je demeure à vos pieds, tremblant comme un poltron,
Et ressemble assez bien au buste de Memnon.
Sur ce marbre animé si vous portez la vue,
Si votre bouche lui sourit,
Un sourire, un regard suffit
Pour faire parler la statue.

LETTRE XLVIII.

CÉPHALE ET PROCRIS.

Fille qui n'a connu Cythère
Que sur la carte d'un roman,
Avant de voyager dans ce pays charmant,
Peut rester long-temps sédentaire.
Mais veuve qui, soir et matin,
Avec l'Amour en a fait le voyage,
Aime à se promener encor sur le chemin.
On a beau faire, on veut en vain
Oublier le pélerinage
Quand on connaît le pélerin.

L'Aurore, agitée par ce doux souvenir, aperçut un matin le jeune Céphale sur le mont Hymette. Céphale, fils de Déïonée, roi de Phocide, avait épousé Procris, fille d'Érechthée, roi d'Athènes. Ils étaient unis par cette tendresse conjugale dont on s'honorait autrefois, et dont on rougit presque aujourd'hui. En

vain l'Aurore, avec tous ses charmes, essaya-t-elle de rendre Céphále infidèle: il sut lui résister. Enfin, pour triompher de sa résistance, elle l'enleva ; mais les cœurs ne s'enlèvent point ; celui de Céphale demeura près de sa chère Procris ; et l'Aurore, après l'avoir inutilement retenu dans ses fers, le rendit à son épouse, en lui disant : Vous vous repentirez un jour d'avoir connu cette Procris qui vous est aujourd'hui si chère.

Ces paroles artificieuses firent éclore dans le cœur de Céphale les semences de la jalousie : aussitôt il prend la figure aimable et le costume galant d'un jeune séducteur, résolu d'éprouver lui-même la fidélité de son épouse. La démarche était délicate.

J'ignore, grâce aux dieux, ce qu'Hymen me réserve ;
Cependant j'aime à me flatter
Que, Céphale nouveau, j'irais en vain tenter
L'honneur de ma Procris ; mais le ciel m'en préserve !

Les propositions de l'amant inconnu furent d'abord rejetées avec mépris. Malgré l'absence de Céphale, Procris le chérissait plus que jamais. C'était beaucoup ; et Céphale, plus heureux que sage, aurait dû s'en tenir à cette périlleuse tentative ; mais il insista en ces termes :

« Céphale vous trahit.—L'ingrat !... le croyez-vous ?
—« J'en suis sûr ; et d'ailleurs, n'est-il pas votre époux ?
—« Il était mon amant.—Il ne l'est plus, madame.
—« Et moi je l'adore toujours.
—« Quoi ! sa froideur ne peut éteindre votre flamme ?
« Quoi ! vous voulez consumer vos beaux jours
« A pleurer un mari ? C'est un enfantillage
« Qui n'est plus permis à votre âge.
« Je suis jeune, riche, en faveur ;
« Je vous offre ma main, ma fortune et mon cœur.
« Ne perdons point de temps ; tous les préliminaires
« De dédains affectés, de refus, de rigueurs,
« Ne font qu'embrouiller les affaires.
« Pour être heureux, évitons ces longueurs.
« L'amour fuit, l'heure échappe et le plaisir s'envole.
« Je vous aime, aimez-moi. Point de discours frivole.
« Si j'attends à demain, dès aujourd'hui je meurs.

—« Mourir ! vous m'effrayez, dit l'épouse craintive ;
« Comment puis-je avec vous me tirer de ce pas ?
—« Votre cœur ou la mort : voilà l'alternative.
« Donnez-moi l'un ou l'autre.—Allons, ne mourez pas. »

A ces mots, Céphale, furieux de trouver enfin ce qu'il s'opiniâtrait à chercher, se fait connaître à Procris, qui, accablée de honte et de remords, sort de son palais, résolue de n'y jamais rentrer. Mais bientôt Céphale courut la chercher au fond des déserts. Soit vanité, soit indulgence maritale, il l'excusa de n'avoir pu lui résister. Enfin, après quelques reproches mêlés de pleurs et de caresses,

Cette querelle de ménage
Se termina, suivant l'usage,
Par un doux raccommodement.
Nos époux, attestant les nymphes du bocage,
Jurèrent solennellement
De s'aimer désormais mille fois davantage,
Et la preuve survint à l'appui du serment.

Procris, après les premiers gages de réconciliation, donna à Céphale un trait qui jamais ne manquait le but, et un chien, nommé Lélape, que Diane avait élevé.

Peu de temps après, Thémis, irritée de ce que les Thébains avaient déchiffré ses oracles, ayant suscité contre eux un renard monstrueux, qui dévorait leurs troupeaux, tous les jeunes princes du pays se réunirent pour l'exterminer.

Comme la noblesse thébaine,
Si tous les chevaliers des rives de la Seine
S'unissaient pour chasser les renards que Thémis,
Du fond de son noir sanctuaire,
Suscite pour manger les moutons de Paris,
Quelle chasse ils auraient à faire !

Le renard thébain échappa longtemps à toutes les poursuites des chasseurs. Enfin Céphale ayant lâché Lélape contre le monstre, le chien et le renard, au milieu de leur course rapide, furent

l'un et l'autre changés en pierre, sans qu'on ait jamais su ni par qui, ni pourquoi.

Céphale regretta son fidèle Lélape; mais le dard qui lui restait suffisait pour le rendre encore le plus redoutable de tous les chasseurs. Il parcourait sans cesse les bois et les montagnes, théâtres de ses nombreux exploits. Là, quelquefois, durant la chaleur du jour, il se reposait sur la terre brûlante, et implorait le secours de cette vapeur rafraîchissante qui voltige au fond des grottes tapissées de mousse, et sous l'ombrage épais des arbres vénérables, pères et protecteurs des bocages.

> Viens, disait-il, viens, aimable Aure;
> Viens, jeune épouse du Zéphyr,
> Accorde-moi seulement un soupir
> Pour apaiser l'ardeur qui me dévore.

Malheureusement quelques Thébaines charitables ayant entendu Céphale, en

conclurent que cette Aure, qu'il appelait avec tant de langueur, était une nymphe qu'il aimait éperduement ; et soudain, pleines des intentions les plus pacifiques, elles allèrent le persuader à Procris.

Le lendemain, Procris, par un chemin détourné, va se cacher dans un buisson voisin du lieu que ses amies lui avaient indiqué. Bientôt Céphale, épuisé de fatigue, vint s'y reposer. Faible, halctant, d'une voix languissante, il appelle Aure à son secours. A ce nom, Procris ne peut maîtriser les transports de sa rage. Un mouvement d'indignation la trahit. Céphale croit entendre une bête sauvage s'agiter dans l'épaisseur du buisson. Il se retourne, lance le trait fatal... Soudain un cri douloureux et tendre lui fait pressentir sa méprise et son malheur. Pâle et tremblant, il écarte les branches

qui lui cachaient sa victime, et reçoit dans ses bras sa chère Procris, qui, d'une voix mourante, lui dit : « Céphale, « au nom de cet amour si tendre qui « cause ma mort, n'épouse point cette « Aure, dont le nom seul me fait fré« mir ! » A ces mots, Céphale reconnaissant son erreur, la désabuse ; mais, hélas ! trop tard.

Dans ses bras son épouse expire,
Et d'un regard semble lui dire :
Pardonne-moi de t'avoir soupçonné !
En mourant de ta main le ciel veut que j'expie
Mon injustice et mon erreur ;
Mais je regrette peu la vie,
Si je me survis dans ton cœur.

L'Aurore ne fut pas insensible au malheur de son cher Céphale ; elle en eut même quelques remords ; mais pour les effacer, elle se livra à de nouvelles amours, et enleva Orion.

Orion différait du reste des hommes,

en ce qu'il n'avait point de mère ; mais il en était amplement dédommagé, en ce qu'il avait trois pères certains, sans compter celui dont il était l'héritier présomptif.

Jupiter, Neptune et Mercure, voyageant ensemble, furent un soir accueillis par un pauvre homme nommé Hyrée. Les trois dieux, en reconnaissance de sa généreuse hospitalité, lui offrirent la récompense qu'il choisirait.

Je suis veuf, leur dit-il, et d'un second hymen
Je n'ose tenter la fortune.
Deux femmes pour un pauvre humain,
Ce serait trop ; peut-être est-ce déjà trop d'une :
Cependant j'ai besoin du lien conjugal ;
Car, pour jouir du bonheur d'être père,
La femme jusqu'ici fut un mal nécessaire :
Or, ne pourriez-vous pas, pour me tirer d'affaire,
En m'accordant le bien, me dispenser du mal ?

Les dieux, touchés du bon sens et de la naïveté de leur hôte, prirent la peau d'un bœuf qu'il avait tué pour les

recevoir, la remplirent d'une substance divine, et recommandèrent à Hyrée de la couvrir de terre jusqu'à une certaine époque, à laquelle il en sortit un fils qui fut nommé Orion.

Orion devint le plus célèbre et le plus beau des chasseurs. Diane et l'Aurore l'aimèrent en même temps; et la fille du Jour s'ennuyant de rivaliser avec la déesse des forêts, brusqua l'aventure en enlevant Orion, qu'elle transporta dans l'île de Délos. Cependant il paraît qu'il revint auprès de Diane, ce qui est naturel : l'Aurore faisait les avances, Diane résistait; elle devait être préférée : peu-à-peu elle répondit aux sentimens d'Orion, et conçut pour lui une flamme pure et céleste. Mais Orion, dont la flamme était moins dégagée des principes terrestres, surprenant un jour Diane seule et pensive à l'ombre d'un bosquet mys-

térieux, lui dit en se précipitant à ses pieds :

Pour vous plaire, chaste Diane,
Je me consume nuit et jour
A filer le parfait amour ;
Mais je vous avoûrai qu'un sentiment profane,
Quand je vois vos appas, se glisse dans mon cœur.
Le moral est chez moi tout voisin du physique ;
Et malgré le respect de ma pudique ardeur,
Je ne me sens point fait pour l'amour platonique*.

L'argument était pressant. Diane, au lieu d'y répondre, fit piquer son amant par un scorpion caché sous une roche voisine, et transporta l'amant et l'animal dans le ciel, où ils formèrent deux constellations disposées de manière que le scorpion semble encore menacer Orion.

* Je crains qu'il n'y aît ici un petit anachronisme de quelques siècles, et je prie MM. les amoureux platoniciens de vouloir bien m'éclairer sur cette bagatelle.

Adieu, mon aimable Émilie;
Demain je vais revoir ces bois, cette prairie,
Où de mes plaisirs le plus doux
Était de vous écrire et de penser à vous.
Là, sur le haut des monts, quand j'irai voir éclore
Le premier rayon de l'Aurore,
En admirant ses naïves couleurs
Et son sourire accompagné de pleurs,
Je me dirai : Celle que j'aime
Rougit, pleure et sourit de même.
Pour ressembler en tout à la divinité,
Il ne lui manque, hélas! que l'immortalité.
Mais si le temps, un jour, emporte sur ses ailes
Et sa jeunesse et sa beauté,
Ses vertus seront immortelles;
Et nous irons, unis de chaînes mutuelles,
Nous perdre dans l'éternité.
Pardon, mon adorable amie,
Ces sinistres pensers pourront vous affliger;
Mais le plaisir d'aimer celle qu'on a choisie
Est si vif et si passager,
Qu'il est permis de prolonger
L'espoir de ce bonheur au-delà de la vie.

LETTRE XLIX.

FLORE, PALÈS, FAUNE, SYLVAIN.

POURQUOI demeurer à la ville,
Quand tout reverdit dans nos champs;
Quand Flore décore l'asile
Que l'amour destine aux amans?
Ah! venez dans nos bois; ces berceaux vous attendent;
Ce gazon vous appelle, et ces roses demandent
Pourquoi vous les privez si long-temps du bonheur
De couronner le sein de la pudeur.

J'ignore ce qui se passe sur les bords tumultueux de la Seine; mais ici le sujet intéressant de la nouvelle du jour est l'arrivée du Printemps, qui vient de faire son entrée dans nos plaines, avec tout l'appareil de son antique magnificence.

Sur un nuage de rosée
Doré des rayons du soleil,

Il parcourt nos guérets, et presse le réveil
De la Nature reposée,
Qui de mille feux embrasée,
Le sein couvert de fleurs, sort des bras du sommeil.
Une légère draperie,
Pareille à l'écharpe d'Iris,
Couvre le sein du dieu. Son aimable souris,
Qu'un tendre regard accompagne,
Ranime les vallons flétris,
Et fait sourire la campagne.
A l'aspect des coteaux qu'il vient de rajeunir,
Le jeune amant de la Nature
Rougit comme une vierge pure,
De modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
Pour prouver que de la beauté
Le premier ornement est la simplicité.

L'Amour qui, sans être invité,
Assiste à toutes les parties,
Voltige à ses côtés; et tandis que les fleurs
Échappent de ses mains, le fripon les ramasse,
Puis, en riant, les entrelace
Sur la pointe des traits qu'il destine à nos cœurs.

La mère du Printemps, jeune, fraîche et vermeille,
Flore, dans sa riche corbeille,
Assortit un tribut de roses et de lis,

Et le donne au Zéphyr, pour l'offrir à son fils.
Les plaisirs enfantins, les jeunes amourettes
Suivent en jouant du haut-bois,
Et chassent vers le Nord l'Hiver au fond des bois,
En lui jetant des violettes.

La foule des courtisans qui ferme le cortége, est conduit par le dieu Pan; environné de Faunes et de Sylvains. Priape marche à sa droite, escorté par les Satyres. Ceux-ci, d'un œil lascif, considèrent les Dryades, les Hamadryades, les Oréades et les Napées, qui s'empressent autour de Palès, déesse des prairies, et protectrice des bergers. Le dieu Terme, qui les voit passer, soupire de ne pouvoir les suivre; mais il se réjouit en voyant croître la verdure qui bientôt doit ombrager sa tête.

Tels sont, Émilie, l'ordre et la marche de cette entrée, qui, selon moi, vaut bien celle de nos ambassa-

deurs. Or, quand vous voyez passer ces simulacres de potentats au milieu de la magnificence royale, vous vous informez du nom et de l'emploi des principaux officiers qui les environnent; je crois donc devoir vous faire connaître en détail les principaux ministres du plus aimable roi de l'année.

Le premier ministre du Printemps est la déesse Flore, qui, en sa qualité de reine-mère, gouverne, durant le règne de son fils, le peuple brillant des fleurs. Zéphyre, qui l'accompagne, partage ses soins entre Flore, Cérès et Pomone. Ce dieu léger est fils d'Éole et de l'Aurore. Des ailes de papillon soutiennent son corps diaphane au milieu de la vapeur éthérée. Aussi vermeil, aussi frais que les fleurs qu'il caresse, son teint offre la rougeur virginale de la rose naissante; ses regards, la douceur des premiers rayons du printemps.

Soigneux des trésors fragiles qu'enfante le sein de Cybèle *, il écarte, de son souffle et de ses ailes, les Aquilons et les noires Tempêtes, et nourrit des pleurs de sa mère l'enfance des fleurs, des fruits et des moissons.

Les savans n'osent décider si Zéphyre est l'époux ou l'amant de Flore ; en sorte que la légitimité du Printemps est encore un problème. Les médisans vont plus loin ; s'il faut les en croire, la déesse Flore n'est qu'une mortelle parvenue, qui vivait autrefois à Rome aux dépens des jeunes citoyens. Chloris était alors son nom. Enrichie par ses amans, elle nomma pour son héritier le sénat, qui, par reconnaissance, fit son apothéose. Mais ne sachant trop quel domaine lui assigner, il lui donna celui des fleurs, qui était alors vacant,

* La Terre.

et la maria au Zéphyre, époux sans conséquence, qui convenait parfaitement au caractère variable de la nouvelle déesse. Il institua aussi en son honneur les jeux floraux, où les femmes publiques, dépouillées de leurs vêtemens, combattaient et couraient au son des trompettes. Celles qui remportaient le prix de la lutte ou de la course, recevaient une couronne de fleurs. La statue de la déesse paraissait au milieu d'elles, couronnée de guirlandes, et couverte d'une draperie, qu'elle tenait de la main droite; de l'autre elle présentait une poignée de pois et de fèves, parce que, durant les jeux floraux, les édiles jetaient ces légumes au peuple de Rome.

Si ces détails sont véritables, vous préférerez à la déesse Flore la déesse Féronie, autre ministre du Printemps, qui gouverne, par intérim, les fruits naissans, jusqu'au moment où Pomone

vient prendre elle-même les rênes de son empire. Le feu ayant consumé jadis un bois situé sur le mont Soracte, et consacré à la déesse Féronie, les habitans voisins accoururent pour sauver sa statue ; mais tout-à-coup le bois se couronna d'une verdure nouvelle. Ce miracle accrédita tellement la déesse, que ses prêtres osèrent se vanter de marcher sur des brasiers, et de tenir un fer ardent sans ressentir la plus légère impression.

Pour éprouver ce pouvoir plus qu'humain,
J'aurais voulu les voir, ou vous donner la main,
Ou marcher sur vos pas ; et je crois, mon amie,
Que j'aurais fort déconcerté
La feinte insensibilité
Des chapelains de Féronie.

Moins respectée, mais plus aimée que cette déesse, Palès régnait sur les prés et sur les troupeaux. Sa parure est aussi simple que son culte. Un voile

couvre ses charmes innocens. Un peu de laurier et de romarin couronne sa chevelure, parce que, durant ses fêtes, les bergers purgeaient leurs troupeaux, en mêlant du romarin et du laurier dans leur pâturage. Elle tient une poignée de paille *, qui sert de litière aux bestiaux. Ses fêtes se célébraient au mois de mai. Les pasteurs lui offraient du lait et du miel ; puis allumant, à des distances égales, trois grands feux de paille, ils sautaient par-dessus, et le plus agile remportait le prix, qui ordinairement était une jeune chèvre ou un agneau.

Ainsi, dans l'âge d'or, quand la simple innocence
Rendait hommage à la divinité,
Ses fêtes commençaient par la reconnaissance,
Et finissaient par la gaîté.

---

* Le mot Palès dérive du mot latin, *Palea*, paille.

Les compagnes de Palès sont les Napées, qui présidaient aux plaines, et les Oréades, aux montagnes. Ces nymphes furent, dit-on, les nourrices de Cérès et de Bacchus, parce que les moissons croissent dans les campagnes, et les vendanges sur les coteaux. C'est aux Oréades que nous devons le miel. Une de ces nymphes, nommée Mélisse, ayant trouvé, dans un arbre creux, un rayon rempli de cette liqueur dorée, en fit goûter à ses compagnes, qui, enchantées de cette découverte, donnèrent aux abeilles le nom de *mélisses*, et à leur nectar celui de *mel*, que nous avons traduit par *miel*.

Les Dryades * avaient l'inspection

* Dryade dérive du mot grec *Drys* (Δρυς), arbre. *Ama* (Ἅμα) signifie *avec*; ainsi Hamadryade signifie qui est unie *avec l'arbre*.

des bois et des arbres en général * ; les Hamadryades, aussi multipliées que les arbres, naissaient et mouraient avec celui auquel leur existence était intimement liée. Cette fiction ingénieuse, qui prodigue les divinités aimables et attache des nymphes à *tous les objets* qui nous environnent, a je ne sais quel charme attendrissant. Quand je me reporte au temps de la fable,

Les monts, les bois, les champs, tout s'anime à mes yeux.
À travers les épis de ces plaines dorées
Je crois voir courir les Napées.
Sur ces coteaux délicieux,
J'écoute les soupirs des tendres Oréades;
Sous ces bosquets mystérieux
Je cherche les gazons foulés par les Dryades.

---

* On les avait imaginées pour empêcher les peuples de détruire trop facilement les forêts. On ne pouvait couper un arbre avant que les ministres de la religion n'eussent déclaré que les nymphes l'avaient abandonné.

Et si le soir, dans mon jardin,
J'arrose un arbuste malade,
En le baignant, je songe que ma main
Rafraîchit une Hamadryade.

Parmi ces nymphes, les plus révérées étaient les Querculanes *, dont la vie était attachée à celle des chênes. Le célèbre chasseur Arcas, se reposant au bord d'un ruisseau qu'ombrageait un chêne, vit, dit-on, sortir de son écorce une nymphe qui lui dit: Détourne, je t'en supplie, le cours rapide de cette onde qui déracine l'arbre auquel ma vie est attachée. Arcas détourna le ruisseau, et la nymphe reconnaissante le couronna sur le rivage.

Oh! si les nymphes à présent
Récompensaient encor de même un bon office,
Comme j'irais courir les bois, en leur disant:
N'est-il rien pour votre service?

---

* Du mot latin *Quercus*, chêne.

Les amans de ces nymphes sont les Sylvains, fils de Sylvain, dieu des forêts, qui protégeait aussi les troupeaux, et partageait avec le dieu Terme la garde des limites champêtres. Les Romains appelaient ses fêtes les Lupercales *, soit parce qu'il écartait les loups des bergeries, soit parce que son temple, construit dans le lieu même où Rémus et Romulus avaient été nourris par une louve, en conservait le nom de Lupercal. On raconte que Sylvain, amoureux d'Iole, épouse d'Hercule, s'introduisit la nuit dans une grotte où les deux époux étaient couchés séparément. Hercule avait enveloppé Iole dans la peau du lion de la forêt de Némée. Sylvain, marchant à tâtons, et sentant la peau hérissée du lion, prit Iole pour Hercule,

* Voyez la Lettre IV, première Partie.

et Hercule pour Iole. Mais Hercule, éveillé par ses caresses, le saisit d'un bras vigoureux, et le lança hors de la caverne contre un rocher qui fut l'écueil de ses amours.

Après cette chute, Sylvain
Renonçant aux profits de la galanterie,
Et dégoûté du bien de son prochain,
Se maria le lendemain;
Car dès qu'on ne veut plus aimer, l'on se marie.

Sylvain eut un grand nombre d'enfans, qui tous portèrent son nom. On les confond souvent avec les Faunes, parce que leurs figures et leurs attributs sont les mêmes; mais leur origine est différente.

Les Faunes sont les petits-fils de Picus, fils de Saturne, et roi des Latins, qui, pour avoir résisté à l'amour de Circé, fut métamorphosé en pivert par cette enchanteresse. Canente, sa veuve,

fille de Janus, fut changée en voix à force de parler, comme plusieurs autres avaient été changées en fontaine, à force de pleurer.

Or, si le ciel prenait encor la peine
De consulter leurs dispositions,
Pour métamorphoser les veuves de la Seine,
Sur nos rivages nous aurions
Cent mille voix peut-être, et pas une fontaine.

Picus et Canente laissèrent pour héritier Faune, qui enseigna l'agriculture aux Latins, vers le temps où Pandion * donnait des lois au peuple d'Athènes. Faune épousa Fauna sa sœur, et en eut d'abord un fils nommé Sterculie **, qui inventa l'art de fertiliser la terre par des engrais. Ses autres enfans furent

* Il fut le père de Philomèle et de Progné, qui périrent victimes de la brutalité de Térée, roi de Thrace, et époux de Progné.

** *Sterculum*, fumier, engrais.

Les Jeux et les Plaisirs, le Printemps et l'Automne,
Les Grâces et Vénus, Émilie et l'Amour.

D'ailleurs, je ne suis pas étonné de l'intérêt que vous témoignez pour Pomone.

Car je vous connais, entre nous,
Des fruits de la plus belle espèce,
Que la Pudeur en vain nous voile avec adresse;
Trésors mystérieux dont l'éclat vif et doux
Perce le voile... Eh bien! pourquoi rougissez-vous
De m'entendre vanter les fruits de la sagesse?

Pomone, déesse des jardins, vivait célibataire, et ne concevait pas au monde d'autre plaisir que celui de cultiver les arbres qui portent les trésors de l'Automne. En vain mille amans avaient essayé de lui plaire; elle dédaignait leurs hommages. Vertumne, dieu des jardins, quoique ses plaisirs et son emploi dussent naturellement le rapprocher de Pomone, n'en fut pas mieux

accueilli que ses rivaux. Heureusement Vertumne * avait le talent de changer de figure à son gré. Il prit d'abord celle d'un jeune laboureur, on le reçut mal; puis celle d'un jeune moissonneur, on le congédia; puis enfin celle d'une vieille femme, on l'écouta.

La vieille, appuyée sur son bâton, après avoir long-temps parcouru les jardins de Pomone, vint se reposer à l'ombre d'une vigne mariée à un jeune ormeau. Là, embrassant la déesse avec une tendresse maternelle, elle lui dit d'un ton de confidence :

Ma fille, j'applaudis à vos amusemens.
Des plaisirs que l'on puise au sein de la Nature,
La source fut toujours intarissable et pure.
Ces espaliers sont beaux, ces vergers sont charmans;
    Mais de votre asile champêtre

---

* Le nom de *Vertumne* dérive du mot latin *Vertere*, changer.

Pour rendre le séjour plus doux,
Malgré vos soins, il y manque peut-être
Le plus bel ornement. — Quel est-il ? — Un époux.
Oui, mon enfant ; croyez à mon expérience :
Sans amour, à votre âge, il n'est point de bonheur.
On a beau s'imposer silence,
Et donner le change à son cœur,
Du célibat, plus qu'on ne pense,
Le sentier solitaire est glissant pour l'honneur :
L'Hymen seul, accordant l'Amour et la Pudeur,
Peut mettre en sûreté la fragile Innocence.

Vous seule de l'Hymen pourquoi braver les lois ?
Mariez-vous, tout se marie :
L'aigle au milieu des airs, le tigre au fond des bois,
Le poisson sous les eaux, l'agneau dans la prairie.
Les arbres et les fleurs ont aussi leur hymen ;
Et, du plus haut des cieux jusque dans la poussière,
Tous les êtres, unis par ce commun lien,
Forment une famille entière
Qui semble se donner la main.
Mais si votre froideur vous rend inaccessible
Aux plus purs sentimens de la société,
Peut-être aux doux plaisirs de la maternité
Ne serez-vous pas insensible.
Voyez cette vigne flexible
Mariée à ce jeune ormeau :
L'arbre étendant au loin chaque rameau,

pay many

Soutient ses faibles bras, et la vigne fidèle
De ses trésors naissans couronne son appui ;
Son époux s'embellit par elle,
Elle se féconde par lui.

O vigne ! jeune et vierge encore,
Je sais l'ormeau qu'il vous faudrait.
Vous connaissez Vertumne ; il est tendre et discret ;
Vous l'estimez, il vous adore.
Sur vos goûts les plus chers il règle tous ses goûts ;
Vous aimez les fruits : il les aime ;
Il les cultive comme vous.
Vertumne, aux grâces près, est un autre vous-même ;
L'Amour l'a fait exprès pour être votre époux.
— Ah ! si je vous croyais, lui répondit Pomone ;
Mais qui peut de son cœur me répondre, ma bonne ?
— Lui ; le voici. — Comment !.. Où donc ? — A vos genoux.

Et soudain reprenant sa figure naturelle, Vertumne tombe aux pieds de la déesse déconcertée, qui, en lui reprochant sa trahison, abandonne sa main au traître.

Ce mariage fut heureux. Vertumne, malgré son caractère changeant, fut toujours fidèle à son épouse. Ils vieil-

lirent ainsi dans la constance conjugale jusqu'au moment où Vertumne, par le moyen d'une recette particulière, rajeunit Pomone, et se rajeunit avec elle. C'est bien dommage que Vertumne n'ait jamais publié sa recette,

Les époux, revenus à l'âge de vingt ans,
Reprendraient le chemin de la galanterie.
Les femmes, avec leur printemps,
Retrouveraient la fleur de la coquetterie;
De là, craintes, soupçons, soupirs, éloignemens,
Sermens toujours nouveaux et toujours infidèles,
Tourmens délicieux!... Age heureux des amans,
Plus tu fomentes les querelles,
Plus tu donnes de prix aux raccommodemens!

Pomone a souvent été confondue avec l'Automne, Cérès avec l'Été, Flore avec le Printemps. Cependant Ovide, en décrivant le cours du soleil, distingue ainsi les quatre saisons de l'année. « Le Printemps y paraissait la tête « couronnée de fleurs; l'Été, nu, por-

« tait une couronne d'épis; l'Automne « était vêtu d'une robe rougie par la « vendange, et l'Hiver avait une che- « velure blanche et hérissée. » En effet, on représentait l'Hiver tantôt sous la figure d'un vieillard couché dans une grotte, tantôt sous les traits d'une vieille femme enveloppée de peaux de mouton, et tenant un réchaud. On mettait quelquefois une faucille dans la main de l'Été, et un chien aux pieds de l'Automne, pour indiquer que ces saisons amènent la moisson et la chasse.

Sans le secours de ces emblèmes, je retrouve sans cesse près de vous, Émilie, toutes les saisons de l'année:

Quand je vois vos attraits, c'est pour moi le Printemps;
Quand je cueille un baiser, c'est l'Été, je moissonne.
Quand vous me prodiguez, dans vos discours charmans,
Les fruits de votre esprit, j'amasse; c'est l'Automne.
Mais si, dans vos yeux, dans votre air,
Je vois de la froideur, je tremble; c'est l'Hiver.

LETTRE LI.

PAN ET SYRINX; ÉCHO ET NARCISSE.

Revenons au dieu Pan, auquel, pour vous plaire, Émilie, j'ai fait un passe-droit en faveur de Pomone.

Le médisans prétendent que Pénélope, épouse d'Ulysse, persécutée, en l'absence de son mari, par une foule d'amans, leur tint long-temps rigueur en apparence, mais qu'elle ne put s'empêcher de faire secrètement un heureux, qui la rendit mère d'un fils. Or, comme on ignorait lequel des nombreux amans de la reine était vraiment le père de l'enfant anonyme, on en partagea l'honneur entre tous, et l'on nomma leur

fils *Pan*, ce qui signifie à-peu-près *universel*. Que de Pans à Paris!

D'autres ont poussé la médisance encore plus loin; ils ont prétendu que Pan était fils de Pénélope et de Mercure, qui avait pris la figure d'un bouc pour plaire à cette princesse.

Voyez quelle étrange malice!
Changer Mercure en animal,
En animal cornu pour supplanter Ulysse!
Ce pauvre Ulysse!... Ah! c'est bien mal.

Quel que fut le père de Pan, il n'eut pas à se vanter de la beauté de son fils. Pan naquit avec une figure rubiconde, ornée de deux sourcils épais, d'un nez plat et bourgeonné, et d'une bouche riante jusqu'à ses oreilles, dont la largeur ombrageait la racine d'une paire de cornes qui surmontaient sa chevelure rousse et crépue. Son corps était vêtu d'une peau blanche, tachetée de noir,

et son échine dégénérait en une queue de bouc qui balayait ses cuisses et ses pieds de chèvre. Avec ces avantages extérieurs, il se mit en tête de se faire homme à bonnes fortunes, et débuta, suivant l'usage, par le genre sentimental.

Le voilà donc aux genoux de Syrinx, l'une des nymphes de Diane, et fille du fleuve Ladon, filant le parfait amour, de manière à faire peur à sa nymphe, qui se sauve de ses protestations. Le dieu cornu, étonné du peu de succès de sa génuflexion, se redresse sur ses pieds velus, et court en sautillant, après la belle fugitive, à laquelle il adresse ces paroles :

D'où naît cette rigueur extrême ?
Pourquoi refusez-vous d'écouter mes sermens ?
Je suis laid ; mais, hélas ! est-on laid quand on aime ?
La beauté véritable est dans les sentimens.
Vous craignez, dites-vous, que ma laideur amère
Ne passe à tous nos fils ? Mais depuis fort long-temps,
Vos savez bien que les enfans

Ne ressemblent point à leur père.
Les miens auront mon cœur et les traits de leur mère,
Épousez-moi ; le ciel semble m'avoir pétri
Tout exprès pour faire un mari :
Je suis d'un si bon caractère !
D'ailleurs on sait que j'ai du bien ;
Je vous donnerai tout... Vous ne répondez rien !
Où courez-vous, cruelle !... Eh bien !...
Vous vous jetez à la rivière ?...
Au moins dites-moi donc pourquoi vous vous noyez ?
Nous ne sommes pas mariés.

Il dit et s'élance dans le fleuve Ladon, où Syrinx vient de se précipiter; mais au lieu d'y retrouver son inhumaine, il voit croître des roseaux qui, agités par le vent, semblent encore soupirer tendrement. Pan reconnaît Syrinx sous cette forme nouvelle, et coupant quelques roseaux d'inégales longueurs, il les unit avec de la cire, et compose ainsi la flûte à sept tuyaux dont les bergers se servent encore de nos jours.

Cet instrument le consolait de son

veuvage précoce. Il parcourait les vallons et les bois solitaires, en exprimant, par des airs tendres, les regrets que lui causait sa chère Syrinx, lorsqu'il rencontra la nymphe Pitys dansant avec ses compagnes. Malgré l'invitation des nymphes, il refusa de prendre part à leurs jeux ; et Pitys lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui répondit en soupirant :

Pardonnez ma peine secrète :
Plaisir, bonheur, j'ai tout perdu !
Vous jouissez, moi je regrette ;
Vous vivez, et moi j'ai vécu.

Syrinx avait su me charmer.
Je lui dis : Syrinx, je t'adore.
Car dans nos bois l'on aime encore
Et l'on ne rougit pas d'aimer.

Sa cruauté se fit un jeu
D'éprouver ma persévérance.
Je me nourrissais d'espérance ;
Je vivais : l'amour vit de peu.

A peine j'en pus obtenir,
Pour prix de mon amour fidèle,
Un baiser ; encor semblait-elle,
En le donnant, le retenir.

Ici le dieu cornu, passant modestement sur le dégoût insurmontable dont Syrinx avait payé les prémices de sa flamme, en vint à l'événement de la métamorphose, et attendrit tellement Pitys, que cette nymphe trouvant dans sa laideur je ne sais quoi d'intéressant, parut disposée à le consoler. Ils gagnèrent ensemble le sommet d'une montagne déserte ; et de là le dieu Pan montrant à la nymphe les vastes campagnes qui s'étendaient autour d'eux, lui dit tendrement :

Contemplez mes rians domaines ;
Admirez ces vergers, ces vallons, ces fontaines,
Et ces coteaux délicieux ;
Voyez ces lacs et ces forêts lointaines,
Et ces monts azurés se perdre dans les cieux.

Partout l'Amour s'offre à vos yeux ;
L'Amour règne partout ; le monde est son empire.
C'est un vaste tableau qu'il peut seul animer ;
Sans l'Amour tout est mort, et par lui tout respire ;
Tout aime autour de vous, et tout vous dit d'aimer.
Moi seul je n'ose vous le dire.

Ici les regards timides de la nymphe répondirent : osez. Mais Pitys était aimée de Borée, qui avait donné à Zéphyre l'inspection de sa vertu. Ce léger Mercure la surprenant en tête-à-tête avec le dieu Pan, recueille le premier soupir qui lui échappe, et va le porter à Borée, comme pièce de conviction. A cette nouvelle, Borée s'échappe des antres d'Éole, vole au lieu du rendez-vous, et précipite du haut de la montagne la nymphe infidèle, qui, dans sa chute, fut métamorphosée en pin. Pan désespéré cueillit une branche de cet arbre, et s'en composa une couronne, qu'il porta toujours, en

mémoire de sa chère Pitys. C'est à cette occasion que le pin lui fut consacré.

Il était écrit au livre des destinées amoureuses, que Pan serait toujours malheureux dans ses galantes aventures. Pour se consoler de la mort de sa chère Pytis, il s'attacha à la nymphe Écho, fille de l'Air et de la Terre.

Écho, dans les vallons, dans les bois, dans les champs,
Après avoir joui long-temps
Du privilége heureux de parler la première,
Fut condamnée enfin, par un fâcheux retour,
A ne parler que la dernière,
Afin que chacun eût son tour.

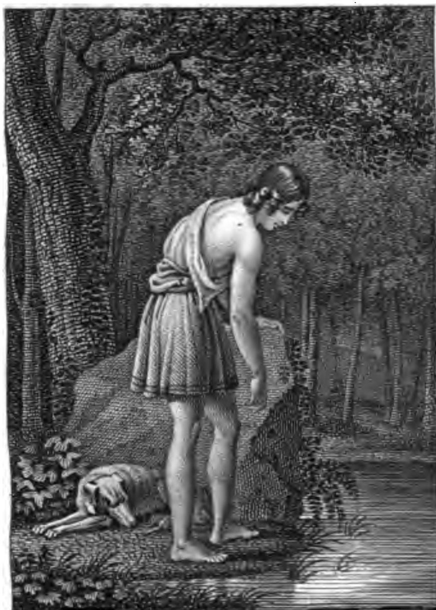
On prétend que Junon, piquée de ce que, par ses discours adroits, cette nymphe l'avait empêchée de surprendre Jupiter au dénouement de plusieurs intrigues galantes, la condamna à ne plus répéter que les dernières syllabes de tout ce qu'elle entendrait dire.

Partout l'Amour s'offre à vos yeux ;
L'Amour règne partout ; le monde est son empire.
C'est un vaste tableau qu'il peut seul animer ;
Sans l'Amour tout est mort, et par lui tout respire ;
Tout aime autour de vous, et tout vous dit d'aimer.
Moi seul je n'ose vous le dire.

Ici les regards timides de la nymphe répondirent : osez. Mais Pitys était aimée de Borée, qui avait donné à Zéphyre l'inspection de sa vertu. Ce léger Mercure la surprenant en tête-à-tête avec le dieu Pan, recueille le premier soupir qui lui échappe, et va le porter à Borée, comme pièce de conviction. A cette nouvelle, Borée s'échappe des antres d'Éole, vole au lieu du rendez-vous, et précipite du haut de la montagne la nymphe infidèle, qui, dans sa chute, fut métamorph-sée en pin. Pan désespéré cueillit [illegible] branche de cet arbre, et s'en [illegible] une couronne, qu'il por[illegible]

Pan se trouva assez bien de ce nouvel ordre de conversation. Jusqu'alors la volubilité de sa nymphe ne lui avait jamais laissé le temps de lui déclarer sa tendresse ; mais depuis qu'elle était réduite à la nécessité de l'écouter, il lui expliquait, il lui détaillait la naissance, les progrès et la nature de son amour. Voilà, lui disait-il, comment je vous aime. Et aussitôt, bon gré, malgré, Écho répétait : Je vous aime.

Le roman tirait à sa fin, lorsque la jeune Écho rencontra dans les bois le beau Narcisse, fils de la nymphe Lyriope et du fleuve Céphise. L'oracle avait prédit à sa mère qu'il vivrait longtemps, s'il pouvait éviter de se voir. Mais si sa vue devait lui être fatale, elle ne l'était pas moins aux nymphes que sa beauté avait rendues sensibles. Écho en fit la triste expérience.



Desenne del. *Manceau Sculp.*

NARCISSE.

D'abord elle conçut le désir de lui plaire.
Or, nymphe à qui l'Amour inspire ce désir,
Se croit toujours sûre de son affaire.
Écho, comptant y réussir,
Épiait le premier soupir,
Le premier aveu de Narcisse.
Mais le beau jouvenceau, trop fier ou trop novice,
Sans jeter un coup-d'œil, sans proférer un mot,
Dans une gravité sublime,
Jouait le rôle ou d'un sage ou d'un sot,
Rôle, en amour, à-peu-près synonyme.
De cet objet silencieux,
Pour animer la froide indifférence,
Écho prend le parti de rompre le silence.
Elle approche en baissant les yeux;
Tremblante, interdite, confuse,
Elle s'apprête à révéler
Le secret de son cœur... Sa bouche lui refuse
La parole, aussitôt ses larmes de couler.
Narcisse, sans penser même à la consoler,
Voit ses yeux humides se fondre
En un ruisseau de pleurs qu'un autre aurait séché,
Et, d'un air à demi-touché,
Dit: Vous pleurez, j'en suis fâché;
Mais vous ne dites rien; je n'ai rien à répondre.

« Rien à répondre! » répète la nymphe en gémissant; et le chasseur, sans

l'écouter, va rejoindre ses compagnons occupés à poursuivre les hôtes des forêts. Écho, demeurée seule au pied d'un rocher, s'abîmait dans sa douleur et dans ses regrets ; puis se tournant vers l'endroit où elle croyait voir encore Narcisse, elle lui disait intérieurement ;

Ah ! si le ciel t'eût doué d'un cœur tendre,
Mon trouble, ma rougeur, les pleurs que j'ai versés,
Et mon silence, ingrat, t'en auraient dit assez !
Le cœur entend toujours, quand le cœur veut entendre.

Poursuivie pas ses pensées, Écho parcourt au hasard les antres solitaires et les grottes profondes. Là, consumée par les feux de l'amour, atténuée par la douleur, elle se dessèche peu-à-peu. Ses os se pétrifient et se changent en rocher ; et de même qu'après le trépas nous ne conservons plus que notre âme, principe essentiel de l'existence

de l'homme, Écho, en qualité de femme, ne conserva plus que la voix.

Ses compagnes, touchées de son sort, et victimes elles-mêmes de l'amour qu'elles avaient conçu pour Narcisse, prièrent l'Amour de les venger de son indifférence.

L'Amour les exauça. Non cet Amour aimable
Qui, confondant les sentimens
Des cœurs de deux jeunes amans,
Rend leur bonheur inséparable;
Mais cet Amour triste, isolé,
D'orgueil, de sottise gonflé,
Qui rapporte tout à soi-même,
Et dans le monde entier ne voit que lui qu'il aime;
Amour qui suit les orateurs
A la tribune, et va sur les banquettes,
S'asseoir avec les auditeurs;
Qui martyrise les coquettes,
Et magnétise les auteurs;
Amour de tout pays, ainsi que de tout âge,
Dont une faible part fut adjugée au sage,
Et la plus forte dose au sot:
Amour-propre... Je dis ce mot
Bien bas: car, tel que la finance

Qui s'est débaptisée en prenant le blason,
Cet Amour orgueilleux s'offense
Dès qu'on l'appelle par son nom.

Ce dieu, au retour de la chasse, conduisit Narcisse, tourmenté par la soif, au fond d'une vallée mystérieuse.

Là, sous un dôme de verdure,
D'un jour voluptueux faiblement éclairé,
Coule sur un sable doré,
Le cristal d'une source pure.
Incliné sur ses bords, le chasseur altéré
Voit son image. A cette vue,
Sa main sur le ruisseau demeure suspendue.
Immobile d'extase, et d'amour enivré,
Il s'oublie. A la soif dont le feu le dévore,
Succède un feu plus dévorant encore.
Le corps penché, les yeux baissés,
Les bras tendus et les regards fixés
Vers cette image qu'il adore :
« Objet charmant, dit-il, qui que tu sois,
« Bergère, naïade ou déesse,
« Ne dédaigne pas ma tendresse.
« J'aime ! j'en fais l'aveu pour la première fois.
« Hélas ! tu parais me sourire,
« Et chaque fois que ma bouche soupire,

« Tu sembles soupirer aussi.
« M'aimerais-tu ?... Je vois tes larmes
« S'échapper » !... En parlant ainsi,
Ses pleurs tombent dans l'onde, et sillonnent les charmes
De la nymphe qui tremble au milieu du cristal.
« Grands dieux !... quel changement fatal !
« Quel sort, ou quel caprice à mes yeux te déguise ?
« Ce n'est plus toi » !.. L'onde se tranquillise !
La nymphe reparaît. « Enfin je te revois !
« Tu me parles ! pourquoi n'entends-je pas ta voix ?
« Ce que tu dis paraît si tendre !
« Il est doux de se voir, mais plus doux de s'entendre.
« Si près de toi ! comment en suis-je séparé ?
« Viens apaiser l'ardeur dont je suis dévoré !
« Viens, je brûle d'unir mon âme avec la tienne.
« Quoi ! tu me tends les bras? Ah! vole dans mon sein...
« Approche, approche encore, et donne-moi la main...
« Tu fuis? Hélas ! ta main semblait chercher la mienne,
« Et quand je vais sous l'eau la saisir, à l'instant
« Elle s'évanouit et m'échappe en tremblant.
« Non, tu ne m'aimes pas, je le vois ; ton sourire,
« Tes yeux, tes soupirs sont trompeurs.
« Je brûle, je languis, je succombe, je meurs !...
« Hélas ! tu me donnes des pleurs !
« Tu m'aimes donc ?... et tu veux que j'expire ! »
Il dit, et déjà la pâleur
Décolore son front. Ses grâces se flétrissent,
Son œil s'appesantit, et ses larmes tarissent.

Il dépérit comme la jeune fleur,
Qui des feux du printemps en naissant desséchée,
Prête à s'épanouir, meurt la tête penchée.
Écho, témoin du sort de son amant,
Répond à ses soupirs jusqu'au dernier moment.
« Adieu, dit-il. — Adieu! soupire-t-elle.
— « Je t'aimais. — Je t'aimais, dit la nymphe fidèle.
— « Et même en ce moment, où tu causes ma mort,
« Je t'aime encore! » Écho répond : je t'aime encor!

Le soir, en descendant des montagnes, les Oréades aperçurent le corps immobile de Narcisse.

Sa tête, le long du rivage,
Reposait entre les roseaux.
Ses yeux éteints fixés sur le miroir des eaux,
Semblaient encore y chercher son image.

A cette vue, les nymphes, vengées de ses mépris, versent des larmes amères, et accusent l'Amour de les avoir trop exaucées. Elles se dispersent dans toute la contrée, et rassemblent à grands cris leurs compagnes, pour célé-

brer les funérailles de Narcisse. Les nymphes, couronnées de cyprès, s'avancent lentement vers la rive fatale ; mais elles y cherchent en vain le corps de celui qu'elles regrettent; elles n'y trouvent à sa place qu'une fleur nouvelle, composée de feuilles jaunes et blanches, à laquelle elles donnent le nom de Narcisse, nom qu'elle a depuis conservé. Les anciens consacrèrent cette fleur aux Euménides, et en couronnèrent les urnes et les tombeaux.

Quelques auteurs, qui, sans doute, avaient alors des correspondances avec l'autre monde, assurent qu'en entrant dans la barque de Caron, l'ombre de Narcisse se pencha sur ses bords pour s'admirer dans les eaux du Styx; ils ajoutent que depuis son passage, elle parcourt sans cesse les rivages de ce fleuve pour s'enivrer du plaisir de s'adorer. Ah! si l'on conserve ce goût chez

les morts, après l'avoir eu chez les vivans,

Sur les rives du Styx que d'antiques Laïs,
De coquettes aux traits vernis,
Aux sourcils peints à neuf, aux trésors reblanchis;
Que d'abbés rubiconds, que de courtisans blêmes,
Idolâtres de leur beauté,
A deux genoux devant eux-mêmes
S'adorent pour l'éternité!

Depuis la mort de Narcisse, Écho s'est retirée dans les vallées profondes et dans les grottes solitaires. Là, dès qu'elle entend soupirer une bergère trop tendre, elle se plaît à répéter ses soupirs, qui lui rappellent sa triste aventure. Mais si, le moment d'après, elle entend des chants d'alégresse, elle en répète gaîment le refrein, soit par une suite de l'inconstance naturelle à son sexe, soit pour faire diversion à sa douleur.

Pan, toujours amoureux de cette

nymphe, crut souvent reconnaître sa voix. Il l'appelait en gémissant; et, attiré par ses réponses plaintives, il la cherchait, nuit et jour, au fond des bois. Enfin, lassé de poursuivre cet objet invisible, instruit d'ailleurs par ses infortunes amoureuses, il en conclut que l'amour était la plus folle des vanités humaines, et finit par vivre en paix, c'est-à-dire, sans femme et sans maîtresse.

Ce dieu, adoré et redouté dans les campagnes, avait, dit-on, la puissance de semer à son gré l'épouvante. Les Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, leur chef, avaient pénétré dans la Grèce, étant sur le point de piller le temple de Delphes, furent tout-à-coup frappés d'une si grande terreur, que, sans être poursuivis, ils prirent tous la fuite. Cette terreur soudaine fut attribuée au dieu Pan, et l'on appelle

encore terreurs paniques toutes celles dont la cause est inconnue et subite.

On prétend qu'au moment où les géants escaladaient le ciel, Pan, voyant l'effroyable Typhon prêt à l'emporter d'assaut, conseilla aux dieux de se sauver en Égypte sous la figure de divers animaux; qu'il prit lui-même celle d'un bouc, et qu'en récompense d'un si noble stratagème, il fut transporté au ciel, où il forme le signe du Capricorne, signe assez analogue à la nature de ses amours. Le culte de Pan n'ensanglantait point ses autels; on lui présentait pour toute offrande du lait et du miel.

Les auteurs s'accordent à croire que Pan était le dieu de toute la nature. Les anciens, après avoir divinisé tous les détails de l'univers, en déifièrent l'ensemble, et adorèrent le grand *Pan*, ou le grand *Tout*. Réfléchissant ensuite

que ce tout était animé par un principe caché, ils adorèrent ce principe sous le nom de Psyché ou Ame, et marièrent cette divinité avec Cupidon, c'est-à-dire, qu'ils unirent le moral et le physique de l'amour, et que de cette union ils firent naître la Volupté. Cette allégorie me paraît aussi juste qu'ingénieuse :

Pour être heureux, il faut sentir.
Si les sens nous donnent la vie,
Le sentiment nous donne le plaisir.
L'Amour n'est qu'une frénésie
Qui s'éteint avec le désir :
Le vrai bonheur est bien moins de jouir
Que d'aimer toujours son amie.

LETTRE LII.

PSYCHÉ.

Consolez-vous, belle Émilie;
Consolez-vous, si, quelque jour,
Votre cœur un moment s'oublie.
Vertus, pudeur et modestie,
N'étouffent point la sympathie
Qui règne au terrestre séjour.
Chacun doit aimer à son tour;
Les uns au matin de la vie,
Et les autres sur le retour.
La loi d'aimer fut établie
Pour les dieux mêmes : mon amie,
Lisez l'histoire de l'Amour.

Dans un royaume inconnu régnait un prince tout-puissant, car il était aimé de tous ses sujets. Son épouse partageait avec lui leur amour. Elle n'avait point, à la vérité, donné d'héritier à la couronne; mais elle avait mis au

jour une fille qui, dans un âge encore tendre, unissait à tous les trésors de la beauté naissante, tous les charmes de l'esprit et du cœur. On la nommait Psyché.

Sa beauté n'était pas encore
Une beauté parfaite ; mais,
En la considérant de près,
On sentait qu'elle allait éclore.
Elle avait à peine compté
Quatorze printemps. A cet âge
On sait qu'en naissant la beauté
Nous présente à-la-fois fraîcheur, timidité,
Sourire ingénu, doux langage,
Confiance, naïveté,
Innocence, enfin tout, et promet davantage.

Promettre est un grand point lorsque l'on tient déjà.
Sitôt qu'une belle commence,
On se peint en secret les charmes qu'elle aura,
Et l'on embellit ceux qu'elle a
Du coloris de l'espérance.

Ainsi, en admirant Psyché telle qu'elle était, et plus encore en imagi-

nant ce qu'elle devait être, on en vint au point de la comparer à Vénus elle-même. Je ne vous dirai point que la déesse en fut outrée de dépit ; vous l'avez déjà deviné.

Psyché avait deux sœurs aînées dont je dois vous parler.

Fières par habitude, et coquettes par goût,
D'esprit très-ordinaire, et d'humeur très-jalouse ;
C'étaient de ces beautés qu'on rencontre partout,
Qu'on n'aime point, mais qu'on épouse.
On vantait au loin leurs trésors,
Non ces trésors dont la Nature
Orne l'esprit, pare le corps,
Et de Vénus enrichit la ceinture ;
Mais des trésors de ce métal
Auquel on donne sur la terre
Une valeur imaginaire,
Qui, pour un peu de bien, y fait beaucoup de mal.
Cependant en formant à-peu-près un total
De leur âge, de leur naissance,
Item de leur dot, tout compris,
Nos sœurs étaient pour des maris
Deux figures de convenance.

Aussi convinrent-elles à deux princes voisins, qui, suivant l'usage, les épousèrent, de concert avec leurs créanciers.

Cependant les grâces de Psyché se développaient de jour en jour. Après l'avoir comparée à Vénus, on osa la préférer à la déesse ; on lui éleva même un temple ; et la fille de l'Océan vit croître l'herbe dans son sanctuaire, tandis que l'encens destiné à son culte fumait sur les autels de Psyché. Elle en conçut une jalousie dix fois plus ardente que celle qui dévore le cœur des mortelles ; et prenant l'Amour par la main : Vois-tu, mon fils, dit-elle, l'indigne rivale que ce peuple donne à ta mère ? Ah ! par ce sein qui t'a nourri, par ces bras maternels qui soutinrent ton enfance, mon cher fils, venge mon outrage ; perce-la de tes traits ; qu'elle brûle d'un amour insensé pour le plus vil de tous les êtres. L'orgueilleuse, sans

doute, prétend me détrôner. Abaisse sa fierté, confonds ses projets, et sauve mon empire pour conserver le tien. Elle dit, s'envole sur son char de nacre, et laisse son fils en présence de l'ennemi. A l'instant l'Amour saisit son arc, tire de son carquois un trait empoisonné, et le pose sur la corde tendue ; mais son œil, en le dirigeant, rencontre un regard de Psyché.

Regard vif, mais plein d'innocence,
Regard qui va chercher le cœur,
Regard voilé par la décence,
Et tempéré par la douceur.
L'Amour frappé s'arrête, il soupire, il balance ;
L'arc et les traits, sans qu'il y pense,
Échappent de ses mains ; il se sent attendrir.
Non, ma mère, dit-il, je ne puis t'obéir.
Pardonne ! cet effort surpasse ma puissance.
Si tu veux que mes traits exercent ta vengeance,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr. *

* Corneille, tragédie d'Horace, acte premier, scène première.

A ces mots, il détend son arc, remet le trait dans le carquois, s'éloigne lentement, et retourne souvent la tête pour considérer Psyché, qui ne l'aperçoit pas, et ne se doute pas même qu'il existe.

Quoi ! se disait-il, c'est par moi seul que tout aime dans la nature, et je suis le seul qui n'aime pas ; je suis la source du bonheur, et le bonheur m'est étranger ?

Mortels, ce doux poison dont l'effet vous enchante,
Vous est préparé par mes soins ;
Ah ! de votre ivresse touchante
Puisque je suis l'auteur, je veux goûter au moins
La coupe que je vous présente.

Dès ce moment, Cupidon s'abandonna au sentiment que lui inspirait Psyché, et conçut l'espoir d'être son époux. Mais cet espoir ne pouvait se réaliser qu'à l'ombre du mystère : si

Vénus en était instruite, Psyché, sans doute, était perdue. L'Amour crut donc avoir besoin de conseil.

Sur son projet il consulta,
Non point la déesse *Muta*, *
Quoiqu'il rendît justice à sa délicatesse.
Mais de sa part, il craignait un éclat,
Car il soupçonnait la déesse
De n'avoir point l'esprit de son état.

L'Amour alla trouver le sage Harpocrate, fils d'Isis et d'Osiris, et dieu du Silence :

Il tient les grands secrets, les sublimes travaux,
Renfermés dans les grandes âmes
Et des sages et des héros.
D'un triple mur d'airain son autel est enclos.
Pour ne point profaner son auguste repos,

---

* Muta ou Tacita, déesse du Silence, chez les Romains. Il existait encore chez eux une autre déesse du Silence, nommée *Angerona*; elle avait la bouche cachetée.

Dans la première enceinte on fait asseoir les dames.
Cependant la plupart ayant à concerter
Des projets de galanterie,
De médisance ou de coquetterie,
Jour et nuit pour le consulter,
Viennent en foule dans son temple.
Le dieu ne leur répond qu'en les prêchant d'exemple.
Mais il s'agit de l'imiter.

L'Amour, en entrant dans le sanctuaire, vit un dieu jeune, mais d'une figure sévère, assis sur un trône ombragé d'un arbre * dont les feuilles ressemblent à la langue qui doit taire les secrets, et les fruits, au cœur qui les renferme. Le Silence tient de la main gauche un cachet, et de la main droite, appuie un doigt sur ses lèvres fermées. Le front du dieu est couronné d'une mitre, dont la pointe se divise en deux parties égales. Devant lui s'élève un

* Le pêcher.

autel couvert de légumes, dont la piété des habitans du Nil lui a consacré les prémices.

Dieu puissant, lui dit le fils de Vénus, vous dont l'image révérée dans les tribunaux de Thémis, dans les conseils des rois, et dans les vestibules sacrés de nos temples, rappelle à tous les mortels la discrétion qu'ils doivent apporter dans les décrets de la justice, dans les secrets des empires, et dans les mystères de nos dieux; vous dont l'œil pénétrant lit jusqu'au fond des cœurs, tandis que le vôtre est inaccessible aux regards de Jupiter lui-même, voyez ce qui m'amène auprès de vous, et conseillez-moi !

Alors le sage Harpocrate, prenant un voile, en couvrit l'Amour, pour lui faire entendre qu'il devait rester inconnu à son épouse, de peur qu'elle ne dilvulguât son secret. Cupidon suivit

ce conseil. Je le plains ; il est si doux de n'avoir point de secret pour ce qu'on aime ! Aussi connaissez-vous, Émilie, le plus tendre et le plus intime de tous mes sentimens ; mais, par un phénomène bien étrange, de nous deux, c'est moi qui parle, et vous qui vous taisez.

Cependant vous devez, en tout bien, tout honneur,
De mon secret me payer par un autre,
Et puisque vous lisez couramment dans mon cœur,
Me laisser quelquefois épeler dans le vôtre.

LETTRE LIII.

PSYCHÉ.

Environnée des hommages d'un peuple immense, Psyché, plus déesse que mortelle, arrivait à la saison de l'hyménée. Mille adorateurs compo-

saient sa cour; aucun n'osait demander sa main.

Rivale d'une déesse,
L'encens fumait sur ses pas;
On adorait la princesse,
Mais on ne l'épousait pas.
Or, sitôt que le cœur, dans la saison de plaire,
Sent ce vide inconnu qu'Hymen seul doit remplir,
La beauté ne peut, sans pâlir,
Supporter le malheur d'être célibataire.

Psyché pâlissait donc tous les jours. Ses parens, alarmés, allèrent consulter l'Oracle. Écoutez sa réponse :

« En longs habits de deuil conduisez votre fille
« Sur un rocher désert. Pleurez, éloignez-vous.
« Là, par l'ordre des dieux, ravie à sa famille,
« Psyché doit recevoir un monstre pour époux. »

Je ne vous peindrai pas le désespoir des parens et la feinte douleur des deux sœurs aînées, qui, assez mal mariées, n'étaient point fâchées de voir leur cadette plus mal mariée encore. Cependant elles s'arrachaient les cheveux et

versaient des torrens de larmes, et qu'on ne s'en étonne pas :

L'art de pleurer est un talent
Que la femme la plus novice
Possède à fond, et que souvent
Elle entretient par l'exercice.

Au milieu de la tristesse universelle, Psyché, soumise aux dieux et tranquille, conservait cette pure sérénité, compagne inséparable de la vertu.

Conduisez l'innocence au bord des précipices ;
Étalez à ses yeux les plus affreux supplices ;
Son cœur est exempt de remords,
Son front demeure inaltérable.
L'aspect de l'empire des morts
Ne fait pâlir que le coupable.

Psyché, environnée de la pompe funèbre qui semblait la conduire au tombeau, marchait les yeux baissés, et se disait :

Je n'ai rien fait aux dieux ; que peuvent-ils me faire ?
S'il désirent ma mort, je ne puis m'y soustraire

Mais peuvent-ils la désirer ?
Je n'ai vécu que pour les adorer ;
J'ai mis mon bonheur à leur plaire.
Le pauvre est mon ami, le malheureux mon frère.
J'emporte leur amour et leurs tendres regrets.
Mon cœur est aussi pur que le jour qui m'éclaire.
Hélas! plus je me considère,
Moins je prévois mon sort. Je m'y résigne ; mais
Je n'ai rien fait aux dieux, que peuvent-ils me faire ?

Cependant on arrive au rocher fatal. Là, le père de Psyché, courbé sous le poids des ans et de la douleur, lui fait ses derniers adieux. La reine, pour la dernière fois, la presse douloureusement dans ses bras maternels; et ses sœurs, en sanglotant, versent les pleurs qu'elles avaient réservés pour cette dernière scène.

Seule au milieu de ce désert épouvantable, Psyché promène long-temps ses regards sur les rochers, les bois et les abîmes qui l'environnent. A tout moment elle croit voir sortir de ces

antres l'époux monstrueux auquel elle est destinée.

Tantôt se figurant un monstre horrible, immense,
Ses transports furieux, ses longs mugissemens,
Elle frémit et croit d'avance
Expirer de frayeur dans ses embrassemens.
Tantôt entrevoyant un rayon d'espérance :
Ne puis-je pas, dit-elle, apaiser son courroux ?
Si ce monstre m'épouse il m'aime ;
S'il m'aime, il cessera bientôt d'être le même ;
De me plaire il sera jaloux ;
Moi je ferai tout pour lui plaire.
Je puis changer son caractère ;
L'Amour peut le rendre plus doux....
Je ne crois pas que j'en meure.
C'est un monstre, à la bonne heure ;
Mais enfin c'est un époux.

Tandis que Psyché se livrait à ces réflexions consolantes, Zéphyre, par l'ordre de Cupidon, volait au séjour du Sommeil pour implorer son secours.

Le Sommeil repose dans une grotte*

* Ovide place le Sommeil dans une grotte ; Lucien dans une ville ; j'ai réuni ces deux opinions.

sombre et tranquille, située au milieu de la ville des Songes: Les habitans de cette ville en sortent par deux portes opposées; l'une, faite de corne transparente, est la porte des songes véridiques, l'autre, d'un ivoire éclatant, sert de passage aux Songes menteurs.

Ces démons fantastiques prennent à leur gré mille figures, mille costumes différens pour aller accueillir les étrangers sur le chemin qui conduit à leur ville.

Les Songes véridiques font voir aux sages qu'ils favorisent, les projets des hommes s'envolant en fumée; les protecteurs de cour vendant de l'orviétan pour des louanges; les héros, géans en perspective, *Lilliputiens* à quatre pas; les astronomes tourbillonnant parmi les sphères, les mondes, les rêves et les planètes, et se perdant au sein du vide, avec les atômes ronds et

crochus ; les orateurs à la mode, dos à dos avec le génie, attrapant en l'air des bluettes comme des papillons; des poëtes délicieux brodant des arabesques au tambour ; des agriculteurs académiques, plantant quatre grains de blé dans quatre tasses de porcelaine, pour calculer le produit des quatre parties du monde ; des financiers, devenus pasteurs, tondant, avec des ciseaux économiques, leurs brebis jusqu'au sang, puis, les abandonnant aux écorcheurs subalternes. Enfin, à travers le prisme de ces songes, qui réduit tout à sa juste valeur, le sage voit tour-à-tour

L'orgueil tapi sous l'humble froc,
L'amour brûlant sous la chaste étamine,
L'ambition creusant pour sa propre ruine,
La fragile vertu brisée au moindre choc,
L'esclavage assis sur le trône,
Les soucis voltigeant autour de la couronne,
La véritable royauté,
Réduite à l'empire suprême

Que l'homme exerce sur lui-même
Dans une sage obscurité ;
Les vrais biens chez la pauvreté,
La pauvreté chez l'opulence,
Le faux éclat dans la splendeur,
Les seuls plaisirs dans l'espérance,
Les tourmens dans la jouissance,
Et le néant dans la grandeur.

Les Songes menteurs, bien plus nombreux que les premiers, se présentent aux simples commis sous les traits, tantôt du valet-de-chambre, tantôt de la sultane favorite d'un commis en chef ; et pour accueillir celui-ci, ils prennent le masque riant d'un contrôleur-général. Ils expédient, pour les gens à projets, des brevets d'invention, des priviléges exclusifs, et leur assurent des résultats de mille pour cent. Plusieurs offrent aux filles nubiles une longue suite d'aspirans : aux femmes mariées, le convoi funèbre de leurs époux ; aux veuves, les apprêts de leurs

secondes noces. Ceux-ci étalent aux jeunes médecins les pestes, les épidémies, les villes et les campagnes couvertes de moribonds implorant leur science divine, et leur tendant une bourse ronde qui tombe de leur main défaillante. Ceux-là montrent aux jeunes orateurs de Thémis la discorde universelle divisant les familles, des milliers de mains ouvertes pour donner ou pour applaudir, et le Pactole roulant ses flots dans l'antre de la Chicane. Quelques-uns font apercevoir aux nourrissons des Muses, des fauteuils académiques, des berceaux de lauriers, et leurs bustes de marbre noircis dans les places publiques par les siècles et par l'encens. Quelques autres réalisent, aux yeux des calculateurs et des physiciens, des bateaux qui remontent seuls le cours des fleuves rapides, des globes dirigés dans l'air contre l'air même, des chaussures pour

danser sur l'onde à pied sec, des chars volant vers la lune, des quadratures de cercle, des pierres philosophales, des cabriolets qui, de leur propre mouvement, partent en poste pour l'Espagne, etc., etc. Mais parmi ces aimables imposteurs

Il en est un, le plus flatteur de tous,
Qui quelquefois à l'ami d'Émilie
Offre les traits de son amie
Qui lui sourit, et fait mille jaloux.
Hélas! je n'oserais le croire,
Ni vous consulter sur mon sort.
Oserai-je pourtant vous demander s'il sort
Par la porte de corne, ou par celle d'ivoire?



LETTRE LIV.

PSYCHÉ.

Après avoir traversé la ville des Songes, Zéphyre arrive à la grotte profonde où repose le Sommeil, fils de l'Érèbe et de la Nuit, et frère de la Mort.

Là, sur un lit de plume oiseuse,
Étendu monacalement,
Le dieu savoure mollement
Une langueur voluptueuse.
Sur ses traits rians et fleuris
Brille la fraîcheur printanière
D'un chérubin, d'une houris,
Ou d'un chanoine qui digère.

Le dispensateur du repos
Dort entouré de somnifères,
De gazettes et de pavots,
D'opium et de commentaires,
De nénufar et de journaux.

Près du lit une source pure,
Sur les cailloux et la verdure
Roulant son cristal argenté,
Le long de sa rive fleurie,
Appelle la mélancolie
Et murmure la volupté.

Jamais, dans sa course brûlante,
Phœbus, sur ces paisibles lieux,
N'a dardé les traits radieux
De sa lumière étincelante.
Un crépuscule faible et doux,
Un lueur mystérieuse,
Un demi-jour de rendez-vous,
Une fraîcheur délicieuse,
Tout inspire cette langueur,
Cette paisible léthargie,
Où l'homme, rêvant le bonheur,
Poursuit le rêve de la vie.
Des vains Songes autour de lui
Voltige la troupe empressée,
Et leurs ailes de l'eau d'oubli
Semblent secouer la rosée.

Près du lit sombre où repose le Sommeil, Zéphyre aperçoit ses trois

enfans *, Morphée, Phobétor et Fantase.

Morphée tenait une poignée de pavots. Son nom signifie figure ou image, parce que, durant le règne de son père, il se présente souvent à nous sous la figure des êtres qui nous intéressent.

Dans ses déguisemens, je crois
Qu'il met de la coquetterie,
Car je l'ai vu, plus d'une fois,
Se présenter à moi sous les traits d'Émilie.

Le terrible Phobétor, ou Fantôme, enveloppé de draps mortuaires et de tristes lambeaux, porte sur un corps immense, une figure blême et décharnée.

---

* On donnait au Sommeil jusqu'à mille enfans, qui, sans doute, n'étaient autres que les Songes, dont il est le père; et dont la mère est l'Imagination.

C'est le dieu des esprits. Autrefois sa puissance
Dominait un empire immense ;
Mais aujourd'hui son empire n'est plus
Qu'un empire *in partibus*.

Enfin, le troisième enfant du Sommeil, la capricieuse Fantase, ou Fantaisie, change de figure à chaque instant, rit, pleure, désire, dédaigne, va, revient, court, s'arrête, et trouble la cervelle de tous ceux qu'elle approche.

Hélas ! si la Fantaisie
Est fille du Sommeil, dans ce bon univers,
Que de belles, mon amie,
Sommeillent les yeux ouverts !

Au milieu de cette cour silencieuse, Zéphyre s'avance légèrement vers le Sommeil, soulève le noir rideau de son lit d'ébène, et entrevoit le dieu assoupi, tenant une corne d'abondance, attribut de la paix qu'il inspire. Zéphyre, par

un léger battement d'ailes, l'éveille doucement, et lui dit :

Si, pour vous, couronnant les Songes
Des roses de la volupté,
L'Amour embellit leurs mensonges
Des charmes de la vérité,
Sommeil, écoutez sa prière :
L'Amour qui seul fait obéir
Le puissant maître du tonnerre,
Qui, dans les enfers, sur la terre,
Seul peut tout, ne peut endormir
Les yeux d'une simple bergère.
De Psyché fermez la paupière,
Et, jusques à l'aube du jour,
Loin de cette belle endormie,
Chassez la brûlante insomnie,
Inséparable de l'Amour.

Le Sommeil se lève à ces mots; il étend ses ailes sombres, qui embrassent à-la-fois la moitié de l'univers; et, guidé par Zéphyre, il arrive au rocher fatal où Psyché tremblante attend son époux. Le dieu du repos plane sur sa tête, la

couvre de pavots, et revole en silence vers son antre paisible.

Alors Zéphyre, prenant doucement Psyché dans ses bras, la porte au pied du rocher, dans un jardin délicieux, et la couche sur un gazon ombragé de myrte et parsemé de violettes. Cet ombrage est si frais, que nous ferions bien, Émilie, de nous y reposer aussi ;

Et là, si vous daignez m'en croire,
Interrompant cet entretien,
De Psyché, quelque temps, vous oublîrez l'histoire,
En faveur de l'historien.

LETTRE LV.

PSYCHÉ.

O QUELLE sérénité pure !
Est-ce ici le séjour des dieux ?
Est-ce la main de la Nature
Qui, dans ces prés délicieux,
A semé de ces fleurs l'émail sur la verdure ?

De ce palais brillant la simple majesté,
Ces bosquets, ces jardins, cette grotte profonde,
Le cristal même de cette onde,
Tout, jusqu'à l'air, me paraît enchanté.
Il me semble que je respire
La tendresse et la volupté!
Je suis heureuse... et pourtant je soupire!...
Que manque-t-il encore à ma félicité?
Et qu'est-ce donc que je désire!

Ainsi parlait Psyché en s'éveillant à l'ombre d'un berceau de myrte. Après le premier moment d'extase, elle se lève, marche vers le palais, et le parcourt avec ravissement. L'architecture de l'édifice, et les riches ornemens qui le décorent, portent l'empreinte d'une main divine. Cependant, au milieu de cette magnifique demeure, Psyché ne rencontrait pas même l'ombre d'un humain.

Cette solitude profonde
Commençait à la désoler:
Dans le plus beau palais du monde
On veut trouver à qui parler.

Enfin, une voix faible et tendre lui dit : Psyché, vous êtes reine de ce palais. N'ordonnez pas ; désirez seulement. Psyché désire, et tour-à-tour une toilette brillante, un concert divin, un festin délicieux se présentent devant elle. Servie par une cour nombreuse, elle l'entend sans la voir ; bien différente des rois qui souvent voient la leur sans l'entendre.

Le soir, cette cour invisible assiste au coucher de la nouvelle reine, et se retire.

Tout-à-coup, au milieu des ombres de la nuit,
Les rideaux s'ouvrent à grand bruit.
Psyché sent une main, frissonne et la repousse.
« Ah ! que le monstre a la main douce ! »
Réfléchit-elle ; « hélas ! que n'est-il aussi doux ! »
Mais une voix plus douce encore
Lui dit : « Psyché, c'est moi qui vous adore
« Et que l'Amour vous donne pour époux.
— « Puisque le ciel le veut, dévorez-moi, dit-elle ;

« Me voici. — Moi, vous dévorer !
« Moi, votre amant soumis ! moi, votre époux fidèle !
— « Hélas ! comment puis-je espérer
« Ces procédés d'un monstre ? — Un monstre, quand il aime,
« Tout monstre qu'il est, s'embellit :
« L'Amour embellirait la laideur elle-même.
« Le bonheur vous attend, si mon cœur vous suffit.
— « Le bonheur ! ah ! pourquoi m'en offrez-vous l'idée ?
« Et comment me prouver ce que vous m'avez dit ? »
J'ignore ce qu'il répondit :
Mais elle fut persuadée.

Le lendemain, Psyché, à peine éveillée, étend les bras, et cherche son époux à ses côtés. Mais il avait disparu. Aussitôt elle visite le palais, les jardins, les bosquets et les antres solitaires, dans l'espérance d'y trouver le monstre. A chaque pas, sous chaque berceau, elle croit l'apercevoir. La pauvre Psyché se fait des monstres de tout. Enfin, épuisée de lassitude, elle s'assied sur un banc de gazon ; et là, au défaut de la vue, le toucher servant sa

mémoire, elle se trace ainsi le portrait du monstre qui la tourmente.

D'abord sa figure est ovale ;
Des deux côtés une fossette égale,
Quand il sourit, se creuse au-dessus du menton.
Il doit me dévorer, dit-on...
Ah ! pour me dévorer, sa bouche est trop mignonne.
Ses cheveux, sur son front, forment une couronne ;
Mais sont-ils noirs ou châtains ? Non ;
Ni l'un ni l'autre : noirs, leur tresse
Serait plus rude, et châtains, plus épaisse.
J'en conclus que le monstre est blond.
Il est blond... De là je soupçonne
Que sans doute il a les yeux bleus ;
Deux grands yeux en amande, ardens, voluptueux,
Qu'un double sourcil brun de son arc environne.
Comme il doit avoir un beau teint !
Comme il a la peau veloutée !
Comme sa poitrine agitée
Exhale, en soupirant, la fraîcheur du matin !
Et sa taille svelte et légère !
Ses pieds pas plus grands que ma main,
La main, celle d'une bergère ;
Et de si jolis petits doigts !
Et son cœur palpitant à peine
Sous un sein d'ivoire ! et sa voix
Aussi douce que son haleine !...

Le joli monstre que voilà !
Vous dont l'amitié me regrette,
Mes compagnes, je vous souhaite
Des monstres tels que celui-là.

Ces réflexions redoublèrent la curiosité de Psyché, et l'attente lui rendit la journée éternelle. Enfin, la nuit tardive ramena l'époux invisible. Psyché l'entendant approcher, lui dit :

Aimable monstre, au nom de notre ardeur,
Pour me prouver que j'ai du crédit sur votre âme,
Daignez à mes regards vous offrir. Quoique femme,
Je suis brave, et de vous je n'aurai jamais peur.

Psyché, reprit l'époux, craignez la curiosité, elle est souvent l'écueil du bonheur. Vos sœurs sont atteintes comme vous de cette maladie. Demain elles viendront sur le rocher où vous fûtes exposée, et vous appelleront à grands cris. Si vous leur répondez, vous êtes perdue.

La pauvre Psyché, confondue de cet ordre absolu, répondit en sanglotant :

« Les maris se ressemblent tous !
« On me l'avait bien dit !... Je conviens qu'un époux
« Peut demander à son amie
« Quelque sacrifice léger ;
« C'est l'usage ;... mais exiger
« Le silence d'abord... Voyez la tyrannie ! »

« Eh bien ! répliqua l'époux, touché de ses larmes, je vous permets de voir vos sœurs ; comblez-les même de présens ; mais défiez-vous de leurs perfides conseils. »

Dès le matin, les sœurs arrivent sur le rocher ; Psyché les entend, et ordonne à Zéphyre de les apporter dans son palais. Après les premières caresses, les deux aînées admirent le séjour de leur cadette, et tandis que l'envie tout naturellement succède à l'admiration, la curiosité multiplie les questions indiscrètes.

« Quel est donc votre époux? que dit-il? que fait-il?
« Est-il jeune, est-il beau de face ou de profil?
« Est-il grand ou petit? est-il froid? est-il tendre?
« Vif ou lent? triste ou gai? maussade ou complaisant?
« Dites-nous tout enfin! Voilà, quant à présent,
« Le peu que nous brûlons d'apprendre. »

A tant de questions, Psyché, confuse de ne pouvoir répondre, dit à ses sœurs : Mon époux est un jeune prince qui passe tout le jour à la chasse. Puis elle les combla de présens, et Zéphyre les reporta dans le palais de leur père. Là, le cœur gonflé de rage et de dépit, elles se répétaient sans cesse :

« Quoi! tandis que Psyché, dans cet aimable lieu,
« Pour époux a peut-être un dieu,
« Nous, malheureuses que nous sommes,
« Avec nos princes pituiteux,
« Podagres, catarrheux, quinteux,
« Nous n'avons pas même des hommes!
« L'orgueilleuse, à travers sa perfide douceur,
« N'avez-vous pas démêlé sa noirceur?
« Elle rit de notre détresse!...
« Vengeons-nous! vengeons notre honneur,
« Et l'affront que le sort a fait au droit d'aînesse. »

La nuit suivante, l'époux de Psyché l'embrassa tendrement, et lui dit : « Ma chère épouse, bientôt vous deviendrez mère d'un fils qui, si vous êtes discrète, sera immortel, et mortel si vous parlez. »

— « Eh ! quel secret par moi peut être répété ?
« Vous me les cachez tous ! — C'est par égard, madame :
« Un époux qui chérit sa femme,
« Ménage sa fragilité. »

Cette excuse, loin de satisfaire Psyché, ne fit qu'augmenter son dépit ; et le lendemain, ses sœurs ayant remarqué sa tristesse, elle leur en découvrit ainsi le motif :

« J'adore mon époux, et ne puis le connaître.
« Il se cache et se tait ; c'est, dit-il, pour mon bien !
« De ma discrétion vous m'en vouliez peut-être,
« Mais si je n'ai rien dit, c'est que je ne sais rien. »

Aussitôt les deux sœurs, profitant de cet instant de défiance, prirent Psyché

par la main, et lui dirent avec un ton de confidence perfide :

« Puisqu'il se cache, il est coupable.
—« Coupable? hélas! de quoi?—D'un projet exécrable
« Qui vous menace. — Moi!—Laissez-vous éclairer :
« Dès que vous serez mère, il doit vous dévorer.
—« Il est si faible ; il sort à peine de l'enfance...
—« Le crime est toujours fort auprès de l'innocence.
—« Il m'aime tant!—L'amour est un masque trompeur,
« Et puisqu'il vous caresse, il vous trahit, ma sœur.
—« Qui vous l'a dit ? — L'expérience. »

« Voici, poursuivirent-elles, le seul moyen de vous sauver, vous et votre enfant. Cachez près du lit nuptial ce glaive et cette lampe nocturne : dès que le monstre sera endormi près de vous, levez-vous sans bruit, découvrez la lampe, prenez-la d'une main, de l'autre saisissez le glaive, approchez du monstre, et tranchez-lui la tête. »

A ces mots, les deux charitables sœurs donnent tour-à-tour à Psyché un baiser d'encouragement ; puis retournant au

palais de leur père, elles se disent en confidence :

« Quand on saura la chose, on ne pourra la croire.
« Quel éclat scandaleux ! quel plaisir de conter,
« De broder les détails, d'aigrir, de commenter,
« Et d'enrichir le fond d'une si belle histoire ! »

Psyché, seule chargée de tout le poids de la conjuration, attendit la nuit en tremblant. Il semblait qu'elle pressentît le triste succès de cette espèce de complot, que l'Amour punit presque toujours à l'instant même du dénouement. Ah ! si elle eût pu me consulter, comme je l'aurais guérie de cette fausse bravoure ! Car vous savez qu'à cet égard je puis servir d'exemple aux téméraires :

Depuis un mois je vous aimais,
Lorsque, de vos liens, je voulus pour jamais
Délivrer mon âme asservie.
J'allai, pour m'affranchir, vous braver, Émilie ;
Mais, tout fier que j'étais, un regard m'étonna ;
Un sourire me dit : *Soyons amis, Cinna ;*
Et je m'engageai pour la vie.

LETTRE LVI.

PSYCHÉ.

Vers le milieu de sa carrière
La nuit arrive; tout s'endort:
Le docteur sur un commentaire,
Le rentier sur son coffre-fort,
Le calculateur sur Barême,
L'entrepreneur sur un projet,
Le sermoneur sur un carême,
Le ministre sur un placet,
L'orateur sur un syllogisme,
L'historien sur un anachronisme;
Le poëte, auprès d'un sonnet,
Ronfle sur un épithalame;
L'avare bâille en comptant ses écus,
L'astronome en lorgnant Vénus,
L'époux en souhaitant bonne nuit à sa femme.

Celui de Psyché sommeille la tête penchée sur le sein de son épouse. Alors celle-ci, dégageant peu-à-peu ses bras

entrelacés avec ceux du monstre, se glisse doucement hors du lit, et marche à tâtons vers l'endroit où elle a caché la lampe et le glaive. Elle découvre l'une et saisit l'autre. Le glaive mal assuré étincelle dans sa main droite, à la lueur de la lampe qui tremble dans sa main gauche. En cet état, le sein palpitant, l'œil fixe et les bras étendus, d'un pied craintif elle s'approche du lit nuptial. A chaque pas, la figure du monstre varie et s'adoucit à ses yeux.

A quinze pas c'est un jeune chasseur,
Et si ce n'est Adonis ou Céphale,
Ce doit être leur frère ; à dix pas c'est leur sœur ;
A huit pas c'est une vestale ;
A cinq à six pas, tour-à-tour,
C'est un dieu, c'est une déesse ;
A quatre, c'est Zéphyre ; à trois, c'est la Jeunesse ;
A deux, c'est le Printemps ; et plus près, c'est l'Amour.

Peignez-vous de Psyché l'extase et le délire,
Vous qui savez tout ce qu'Amour inspire
Au cœur qui le connaît pour la première fois.

Psyché, près du dieu qu'elle admire,
Aperçoit un arc, un carquois,
En tire un trait avec adresse ;
Du bout du doigt veut l'essayer, se blesse,
Le laisse échapper et soudain
Brûle d'amour pour l'Amour même.
Quelle ivresse, quel feu doit embraser son sein!
Comme l'on doit aimer le dieu par qui l'on aime!
L'épouse de l'Amour, sans troubler son repos,
En s'inclinant sur lui, respire son haleine,
Baise ses yeux fermés, mais les effleure à peine,
De peur d'en souffler les pavots.
Par malheur de la lampe, entre ses mains tremblantes,
Sur le sein de l'époux une goutte brûlante
Tombe !... Le dieu s'éveille et s'enfuit sans retour!
Et voilà ce qu'on gagne à voir de près l'Amour.

En vain Psyché, pour le retenir, saisit son pied au moment où il s'envole, et se laisse enlever avec lui ; bientôt elle retombe, et froissée de sa chute, anéantie de douleur, elle reçoit ces funestes adieux : « Ingrate Psyché ! « ma mère m'avait ordonné de vous » donner un monstre pour amant ; je

« me suis donné moi-même ; et, pour « prix de ma tendresse, vous voulez « m'ôter le jour avant même de me « connaître. Adieu : je punirai vos per- « fides sœurs ; et vous, je vous aban- « donne. »

Revenue de son accablement, Psyché ouvre ses yeux baignés de pleurs, mais la lumière lui est odieuse, et la vie insupportable. L'œil égaré, les cheveux épars, elle court au rivage d'un fleuve voisin, s'élance et s'y précipite.

Le fleuve avec respect la reçoit dans ses ondes.
Les Naïades, du fond de leurs grottes profondes,
Sortent pour l'admirer. Dans ses bras amoureux
Le dieu la soulève et la presse,
De ses flots argentés doucement la caresse,
Et par cent détours sinueux,
Cent fois revenant sur lui-même,
Prolonge le bonheur d'embrasser ce qu'il aime.
Enfin au pied d'un saule, ornement de ses bords,
Apercevant un lit de mousse et de verdure,
Il y vient lentement déposer ces trésors
Dont s'enorgueillit la Nature.

Sur ces bords enchantés, depuis cet heureux jour
Les oiseaux caressans, les zéphyrs, l'onde pure,
Semblent dire par leur murmure :
Ici se reposa l'épouse de l'Amour.

Psyché, ne pouvant ni supporter la vie, ni trouver la mort, s'abandonne à sa *destinée*, et *suit* au hasard le premier chemin qui se présente devant elle. Après trois jours d'une marche pénible, ce chemin la conduit à la petite ville où règne sa sœur aînée. Psyché lui annonce que l'Amour vient de l'abandonner pour épouser sa seconde sœur. L'aînée, furieuse de cette préférence, vole au palais pour en avoir raison. Aussitôt Psyché court annoncer tout le contraire à la *cadette*, qui, pour supplanter l'aînée de la famille, vole au palais peu de temps après elle.

Observez qu'en dépit de sa naïveté,
L'innocente Psyché, pour fuir la vérité,
A pris deux fois un détour circonflexe.

Je ne sais si c'est par oubli,
Ou pour payer le tribut à son sexe ;
Mais je sais bien qu'elle a menti.

Déjà ses sœurs sont, l'une et l'autre, victimes de ce double mensonge. En arrivant tour-à-tour sur le rocher, elles appellent le Zéphyre jusqu'ici fidèle à leurs ordres ; et, croyant s'abandonner dans ses bras, elles se précipitent et disparaissent au fond de l'abîme qui environne le jardin de l'Amour. Cependant la Renommée va trouver Vénus chez Thétis, et lui apprend que son fils est malade.

— Malade ! lui, mon fils ! de quoi ? — D'une brûlure.
—Hélas ! qui l'a brûlé ?—Son épouse...—Comment !
Mon fils est marié ? sans mon consentement !
— Oui, suivant le droit de nature.
—Eh ! quelle est son épouse ?—Un chef-d'œuvre des cieux
Que l'on nomme Psyché.—Grands dieux !
Cette petite créature,
Après avoir usurpé mes autels,

M'ose enlever mon fils !... Je suis d'une colère !...
Tout le tiers-état de la terre
Va bientôt supplanter l'ordre des Immortels !

En parlant ainsi, la mère de l'Amour vole à l'Olympe. Là, elle trouve son fils souffrant et couché. Elle lui lance un regard sévère ; et après avoir examiné sa blessure : Je vous amène, dit-elle, un médecin, qui, en peu de temps, saura vous guérir. A ces mots, l'Amour levant les yeux, aperçoit auprès de sa mère une figure béante sur un corps maigre et long.

Ce fantôme femelle, au teint blême, aux yeux creux,
Est frère de la Médecine.
Le seul point sur lequel ils diffèrent entre eux
C'est que l'un exténue et que l'autre assassine.

Plus l'Amour considère cette pâle effigie, moins il la reconnaît. En vain parcourt-il en idée tous les lieux qu'il habite ordinairement, les boudoirs des

dieux et des princes, les petites maisons des disciples de Plutus, les cellules des prêtres de Jupiter, de Junon, et sur-tout de Cypris ; en aucun de ces séjours il n'a rencontré ce spectre inconnu. Enfin Vénus, pour le tirer d'inquiétude, lui dit : Mon fils, vous voyez la Diète ; fiez-vous à ses soins, votre guérison est infaillible.

Vénus avait tort : l'abstinence
Ne guérit point l'amour. Vous avez mis le mien
Au régime de l'espérance ;
Ce régime-là n'y fait rien.
Donnez-lui donc quelque substance,
Puisqu'il est décidé d'avance,
Que jamais je ne guérirai,
Qu'à ses désirs enfin votre amitié se rende.
Au malade désespéré,
Refuse-t-on ce qu'il demande ?

LETTRE LVII.

PSYCHÉ.

Psyché, veuve avant d'être mère, errait au gré de sa douleur, et cherchait son époux dans tout l'univers. Durant ce pénible voyage, elle aperçoit au sommet d'une montagne un temple dédié à Cérès. Elle y porte ses pas, et adresse sa prière à la déesse : « Souffrez, « lui dit-elle, que pour échapper aux « persécutions de Vénus, je me cache « sous ces épis que la piété consacre « sur vos autels. » Cérès lui répond en soupirant :

« Je voudrais vous soustraire aux fureurs de Cyprine,
Et vous cacher à ses regards.
« Elle a tort, j'en conviens ; mais elle est ma cousine,
« Et les cousins se doivent des égards. »

Congédiée par Cérès, la veuve de l'Amour se présente chez Junon, et lui fait la même prière. En écoutant les plaintes de Psyché contre Vénus, Junon s'écrie :

« C'est bien le cœur le plus vindicatif !
« C'est le fléau de toute ma famille !
« Mais enfin c'est ma belle-fille ;
« Il faut que je me plie à cet esprit rétif.
« La loi blâme d'ailleurs quiconque favorise
« Aucun esclave fugitif ;
« Ainsi, ma pauvre enfant, Jupiter vous conduise. »

Après ce second refus, Psyché n'osa plus se présenter chez aucune déesse. Elle ne voyait dans tout l'Olympe que des sœurs, des nièces, des tantes et des cousines de Vénus, qui, tour-à-tour, la renverraient par des considérations d'alliance ou de parenté. Dans cette extrémité, elle prit le parti d'aller elle-même se mettre à la discrétion

de Cypris, espérant, par ce trait de noblesse, exciter sa générosité.

Cependant Vénus, fatiguée de chercher en vain sa rivale, va trouver Mercure et lui dit : « Mon frère, j'ai gravé « sur ces tablettes le signalement d'une « esclave fugitive, et la récompense « promise à celui qui me la ramènera. « Allez, et publiez cet écrit. » Aussitôt Mercure parcourt les grands chemins, les carrefours, les ports, les marchés et les places publiques, qui, comme l'on sait, composent ses domaines, et lit à haute voix l'édit suivant :

Vénus, déesse de Cythère,
A tous les amans de la terre,
Salut ! Savoir faisons que, depuis quelque temps,
Certaine esclave assez jolie,
Que l'on nomme Psyché, beaux cheveux, belles dents,
Petit minois de fantaisie,
Age de quatorze à quinze ans,
A pris la fuite. S'il arrive
Qu'un mortel, par hasard, la trouve en son chemin,

Et ramène à Paphos la jeune fugitive,
En la recevant de sa main,
De sept baisers comptant Vénus lui fait promesse,
Et sera le dernier de tous
Assaisonné par la déesse
De tout ce qu'un baiser peut avoir de plus doux.

Soudain les mortels, avides d'une telle récompense, se mettent tous à la poursuite de Psyché. Trompés par son signalement, ils arrêtaient sur les chemins et aux portes des villes, la jeunesse et la beauté comme suspectes.

Tel fut, en ce temps-là, le caprice du sort,
Qu'il devint dangereux d'être jeune et jolie,
Et que vous n'auriez pu voyager, Émilie,
Sans vous munir d'un passe-port.

Tandis que les hommes cherchaient Psyché sur la terre, elle était aux genoux de Vénus, et s'abandonnait à sa générosité. Mais la déesse oubliant que le pardon est la seule vengeance digne des dieux, la faisait charger de fers, et or-

donnait à ses nymphes de la frapper de verges. Au milieu de ses tourmens, Psyché la conjurait d'avoir au moins pitié de son état, et de considérer qu'elle allait être mère. A ces mots, Vénus, outrée d'un nouveau dépit, s'écriait avec fureur :

« Tu ne survivras pas à ce nouvel outrage !...
« Frappez ! frappez jusqu'à la mort !
« C'est peu d'aimer mon fils, l'insolente ose encor
« Me rendre grand'mère à mon âge ! »

En parlant ainsi, elle la frappait elle-même au visage, et déchirait ses vêtemens. Mais apprenant que l'Amour, exténué par le régime de la Diète, venait de tomber en faiblesse, elle abandonne sa victime, vole à l'Olympe, prend son fils dans ses bras, le ranime contre son cœur, et passe la nuit auprès de lui. Le chagrin et l'insomnie firent pâlir la mère de l'Amour. Au jour

naissant, elle s'en aperçut ; et ayant fait venir Psyché : Allez, lui dit-elle, allez chez Proserpine, et dites-lui de ma part : Vénus vous demande une boîte de beauté, pour réparer celle qu'elle a perdue pendant la maladie de son fils.

Psyché devait succomber dans ce message ; mais elle descendit au sombre Averne avec cette sécurité qui accompagne l'innocence, et tous les obstacles s'évanouirent sous ses pas.

Les Ombres à l'envi planèrent autour d'elle,
Cerbère, en murmurant, lécha ses jolis pieds,
Et l'avare Caron, deux fois dans sa nacelle,
Lui fit passer le Styx sans lui dire : Payez.

Proserpine elle-même, touchée des grâces naïves de Psyché, lui dit, en lui remettant la boîte de beauté : « Que Vénus est heureuse d'avoir une si aimable messagère ! J'en suis jalouse ;

et si ce n'était par égard pour elle, je serais presque tentée, mon enfant, de te recommander à mon premier médecin, qui, avec une simple ordonnance, te placerait auprès de moi pour toujours. Mais Vénus m'en voudrait, et elle aurait raison. Adieu, porte-lui cette boîte, et garde-toi bien de l'ouvrir; tu n'en as pas besoin. »

La défense aiguillonne la curiosité. Psyché, en revenant des enfers, tournait, retournait et secouait la boîte, pour soupçonner au moins ce qu'elle pouvait contenir; puis elle disait en elle-même :

En vérité, je voudrais bien savoir
Quelle figure peut avoir
La beauté renfermée ainsi dans une boîte...
« Garde-toi de l'ouvrir; tu n'en as pas besoin, »
M'a-t-elle dit. C'est bien honnête !...
Si pourtant je pouvais en voir un petit coin !
Sur mainte table de toilette,

[illegible]

[illegible]

[illegible] ,
[illegible] scrupule,
[illegible] elle la lais-
[illegible] afin qu'elle
[illegible] l'accident
[illegible] Psyché inno-
[illegible] catastrophe,
[illegible] le cou-
[illegible] mais au
[illegible] elle en vit
[illegible] qui,
[illegible] la plongea
[illegible]
[illegible] l'amour, alors con-
[illegible] pour

[illegible]

Sans doute il existe un génie
Qui conduit les amans : à chaque instant du jour,
C'est lui qui sur vos pas me conduit, Émilie,
Et ce fut lui, je le parie,
Qui vers Psyché guida l'Amour.

Ce dieu, recueillant la vapeur mortelle dans la boîte, la referme avec soin, éveille son épouse, l'embrasse tendrement, et lui dit : Hâtez-vous, ma chère Psyché, de porter cette boîte à ma mère ; et moi, je vais supplier Jupiter de consentir à notre hymen.

Déjà Vénus, irritée de voir sa beauté flétrie, avait brisé, de dépit, trois miroirs trop véridiques ; elle en consultait un quatrième qui allait subir le même sort, lorsque Psyché lui présenta la boîte mystérieuse. Jamais la reine de Cythère n'en avait si bien reconnu tout le prix.

Tandis qu'elle la recevait des mains de Psyché, l'Amour, faible et tremblant,

arrivait au palais céleste, et se jetant aux pieds de Jupiter : Mon père, s'écriait-il, ou accordez-moi Psyché pour épouse, ou laissez-moi mourir; car, sans elle, l'immortalité m'est insupportable. Le bon Jupiter attendri, relève son petit-fils avec une feinte sévérité. Je sais, lui dit-il, je sais ce que je voudrais ignorer. Mon fils, la faute est grave... — mais unique; et quel dieu peut en dire autant?

A cet argument direct, Jupin, faisant un retour sur lui-même, ajoute avec une bonté de circonstance : « Je consens à réparer une première erreur, pourvu qu'à l'avenir vous me juriez une sagesse... — égale à la vôtre, mon père. »

Le roi du ciel, confus de l'éloge, rougit pour la première fois, assemble le conseil secret des dieux, et leur dit :

« Mon petit-fils a fait des siennes.
« Malgré son sourire enfantin,

« Tel que vous le voyez, c'est un franc libertin!...
« Mais je veux que tu t'en souviennes !...
« Qu'il eût formé là-bas une inclination,
« C'était bien ; mais dame Nature
« A poussé si loin l'aventure,
« Qu'il y paraît un peu, dit-on :
« Or, mes enfans, le mariage
« Étant dans la jeune saison,
« Le tombeau du libertinage,
« Je suis d'avis que, pour le corriger,
« Nous lui fassions épouser sa conquête.
« — Mais, mon père, c'est déroger !
« Reprit Vénus. — Elle est d'une famille honnête,
« Répliqua Jupiter. — Oui, bon pour ces gens-là ;
« Mais c'est une mortelle. — Ah! n'est-ce que cela
« Qui s'oppose à son alliance ?
« En sûreté de conscience
« Votre fils pourra l'épouser,
« Et je me charge, moi, de l'immortaliser. »

A ces mots, les dieux applaudirent, et Vénus, réduite au silence, consentit à devenir grand'mère.

Psyché, les yeux baissés, tenant ses deux mains croisées sur son petit sein maternel, fut présentée aux dieux, qui

admirèrent en elle la réunion intéressante des grâces naïves de l'enfance et des prémices de la maternité. Jupiter, la prenant par la main, lui dit en lui présentant l'ambrosie ;

« Venez, Psyché, soyez ma fille,
« Recevez l'immortalité :
« Bientôt l'aimable Volupté
« Doit avec vous entrer dans ma famille. »

La prédiction de Jupiter ne tarda pas à s'accomplir. Peu de temps après, Psyché mit au jour cette aimable déesse avec laquelle, Émilie, vous m'avez un peu familiarisé. D'après les traits que j'en vais tracer, décidez si j'ai su la connaître :

Aimer pour le plaisir d'aimer,
Épancher librement son âme toute entière
Dans un cœur qu'on sait estimer ;
D'un adorable caractère
Éprouver chaque jour la douce égalité,
N'y trouver de variété
Que dans mille moyens de plaire ;

Entre les bras de la pudeur
S'abandonner à la tendresse ;
Goûter avec délicatesse
Le prix de la moindre faveur ;
Au sein du plus tendre délire,
Jouir de tout, ne perdre rien,
Heureux du peu que l'on obtient,
Plus heureux de ce qu'on désire ;
Par la résistance irrité,
Et retenu par la décence,
En l'économisant, doubler la jouissance,
N'est-ce pas là la Volupté ?

Telle est, Émilie, la fable de l'Amour et de Psyché. Vous saisirez aisément tous les traits de cette ingénieuse allégorie, dont je vous ai seulement extrait la substance. Apulée, qui paraît en être l'auteur, vous offrira des détails aussi multipliés qu'agréables, et notre immortel fabuliste *, qui a composé un

* Nous avons sur le même sujet un poëme dont j'aurais fait l'éloge, si je ne m'abstenais autant de louer les vivans que de blâmer les morts.

secte obscure qui n'a ni temple ni sacrificateurs.

Cependant les Grecs l'avaient divinisée. Ils l'appelaient la *Divinité des grandes âmes ;* mais ce titre était purement honorifique.

Les vices couronnés des grâces du bel âge,
Méprisés, mais charmans, sont l'objet de nos soins,
Tandis que les Vertus, avec un vieux visage,
En honneur parmi nous languissent sans témoins ;
On les adore d'autant moins,
Qu'on les respecte davantage.

Telle est la différence qui a toujours existé entre l'Amour et l'Amitié.

Il paraît que les Romains la consolèrent un peu de l'oubli des Grecs. Ils la représentèrent sous la figure d'une jeune fille, et je trouve qu'ils eurent raison. Quoique l'Amour préside au printemps et l'Amitié à l'hiver de notre vie, peut-être devrait-on quelquefois donner à l'Amour les traits de l'Hiver,

et à l'Amitié ceux du Printemps ; car, comme nous l'apprend l'expérience,

Souvent l'Amour fait vieillir la jeunesse,
Et toujours l'Amitié rajeunit la vieillesse.

L'Amitié était représentée vêtue d'une tunique, sur les bords de laquelle on avait gravé cette légende : *la mort et la vie.* Le sens de ces paroles s'explique de lui-même au cœur des vrais amis.

Le premier sentiment qui vient nous enflammer,
Jusques au tombeau doit nous suivre :
Quand on a commencé d'aimer,
Ne plus aimer, c'est ne plus vivre.

Sur le front de la déesse, on lisait cette inscription : *l'été et l'hiver*, pour désigner sans doute que l'Amitié n'appartient pas à la jeunesse, mais qu'elle est un fruit de la raison, qui mûrit durant notre été, et dont nous jouissons dans notre hiver. Heureux, mon amie, ceux chez qui ce fruit se trouve prématuré !

La statue de l'Amitié avait le côté gauche ouvert, et de l'index de la main droite, elle découvrait son cœur, au milieu duquel étaient écrits ces mots: *de près et de loin.*

De loin comme de près on s'ouvre à son amie :
Qui mieux que moi doit le savoir !
En lui parlant, on croit la voir ;
On la mène, en rêvant, le long de la prairie ;
Près d'un saule on la fait asseoir.
On l'entretient longuement jusqu'au soir,
De ses désirs, de ses alarmes,
De ses projets, de son espoir.
Dans ses yeux se peint-on des larmes ?
Ivre d'amour et de plaisir,
On l'embrasse en idée ; et tandis que Zéphyr
Emporte le baiser, avec de nouveaux charmes,
Le cœur achève de s'ouvrir :
Absente, on lui dit comme on l'aime ;
On lui dit comme on est jaloux...
Si la belle était là, le dirait-on de même ?
Oui, j'en réponds, tous les aveux sont doux,
Quand ils nous sont dictés par la tendresse.
J'irais tous les jours à confesse,
Si je me confessais à vous.

La compagne ordinaire de l'Amitié était autrefois la Fidélité, qui, dit-on, accompagnait même l'Amour : *que les temps sont changés!*

La Fidélité, dont on confond les attributs avec ceux de la Bonne-Foi, avait à Rome, près du Capitole, un temple, qui, dit-on, lui fut consacré par Numa Pompilius. La déesse était représentée les mains jointes, et vêtue d'une longue draperie blanche. C'est peut-être pour cette raison que Virgile l'appelle *Cana Fides;* d'autres prétendent qu'il a voulu, par cette épithète, désigner la vieillesse de la Fidélité, blanchie par son grand âge; mais cette interprétation ne peut plus lui convenir aujourd'hui;

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même
De la nommer Fidélité;
Si bien que c'est, en vérité,
Un enfant qui meurt sans baptême.

On place ordinairement au pied de cette déesse un chien blanc ; ce symbole lui est commun avec l'Amitié. Il doit l'être en effet, puisque le chien réunit l'Attachement et la Fidélité.

Les prêtres de la Fidélité étaient vêtus, comme elle, d'une longue draperie blanche, qui leur couvrait la tête et leur enveloppait les mains. Nos chevaliers d'industrie doivent sentir la justesse et la force de ce dernier emblème. Ces prêtres présentaient des offrandes dans le sanctuaire de la déesse, mais ils ne souillaient point ses autels du sang des victimes.

Sur le frontispice du temple, on voyait deux mains droites qui se serraient étroitement. C'est encore ainsi que nos marchands peignent au-dessus de leur porte l'enseigne de la *Bonne-Foi*, comme pour offrir au public le portrait au défaut de l'original.

Les Romains nous ont laissé un autre emblème de la Fidélité ; ce sont deux vierges qui, en se tenant par la main, se jurent une amitié fidèle.

De ce fragile engagement,
Pour consolider la tendresse,
J'aurais subordonné la foi de leur serment
A la condition expresse
Qu'elles auraient à part chacune leur amant.

Ces monumens érigés en l'honneur de la Fidélité, ont été détruits par le Temps, et oubliés par l'Indifférence. Son nom même a été rayé du style moderne par l'Inconstance, divinité fugitive, à laquelle nos contemporains rendent, par orgueil, un froid et stérile hommage. Ainsi, c'est moins la légèreté que la vanité française qui a ridiculisé le bonheur, en reléguant la Fidélité dans les siècles.

Les dieux nous réservaient, ô ma fidèle amie !
L'honneur de rétablir son culte et ses autels.
A notre exemple enfin, puissent tous les mortels,
Parcourant deux à deux le chemin de la vie,
D'une sainte union savourer la douceur !
Puisse chaque Français, au terme du bonheur,
Arriver côte à côte avec son Émilie !

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.



le Courbe Sculp.

LES PARQUES.

LETTRES
A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE,
PAR

C. A. DEMOUSTIER.

5

CINQUIÈME PARTIE.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.
1822.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A ÉMILIE.

Tout passe, mon aimable amie,
Tout s'évanouit sous les cieux;
Chaque instant varie à nos yeux
Le tableau mouvant de la vie.

Les êtres sur qui notre cœur
Avait concentré sa tendresse,
Et fondé pour jamais l'espoir de son bonheur,
Nous sont ravis dès leur jeunesse;
Et le temps jaloux ne nous laisse
Que les regrets et la douleur.

Mais quel homme sensible peut se persuader qu'il ne survit rien de l'Être qui lui fut cher? Notre cœur se refuse à l'idée désespérante de ne retrouver jamais nos amis. Nous nous persuadons, avec complaisance, qu'ils ne sont qu'en voyage. Notre imagination sème de

fleurs le chemin qu'elle leur fait parcourir ; puis elle les fait reposer dans un séjour riant et champêtre, où, sous des ombrages paisibles, ils boivent à longs traits l'oubli de leurs peines passées, et nous attendent pour jouir avec eux d'un bonheur aussi pur que le jour céleste qui les éclaire. Ainsi, c'est à l'Amitié peut-être que nous devons le premier sentiment de notre immortalité.

Heureux les vrais amis que l'Éternité rassemble ! plus heureux encore ceux qui par une vie innocente et une tendre intimité, anticipent sur le bonheur de l'Élysée ! Ils jouissent, dans cette vie, des délices que l'on nous promet dans l'autre, et n'ont pas besoin de mourir pour arriver à la félicité.

Je sens que ce tableau charmant
Me ramène insensiblement
A mon illusion chérie.

Un jour, du fruit de mes travaux,
J'achèterai cette prairie;
J'y planterai de jeunes arbrisseaux;
J'enlacerai leurs têtes en berceaux,
Pour ombrager le front de mon amie.

J'éleverai, vers le midi,
A peu de frais, ma simple maisonnette
Pour Émilie et son ami.
De notre paisible retraite,
Nous verrons nos jeunes agneaux,
Avec les fleurs, épars sur la verdure,
Se poursuivre, bondir et franchir les ruisseaux,
Dont nous entendrons le murmure.

Riches de vertus et d'amour,
Nos enfans viendront tour-à-tour
Accroître encor notre opulence.
Les doux loisirs de leur enfance
De notre âge viril embelliront le cours;
Les jours brillans de leur adolescence
Répandront leur éclat sur le soir de nos jours.

Contens de leur sort et du nôtre,
Sous notre toit paisible, en rendant grâce aux dieux,
Nous nous endormirons dans les bras l'un de l'autre,
Et d'innocentes mains nous fermeront les yeux.

Ainsi, par une route aisée,
Au vrai bonheur nous parviendrons ;
Et chez les morts quand nous arriverons,
Nous n'aurons fait que changer d'Élysée.

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

LETTRE LIX.

LES ENFERS.

Je vous préviens, Émilie, que nous allons faire ensemble le tour des Enfers.

Tout autre que vous, en partant pour ce voyage, aurait besoin de se munir d'un rameau d'or * pour fléchir la reine des morts, ou d'un gâteau pour endormir Cerbère ; mais ces précautions

* Énéïde, Liv. VI.

vous sont inutiles : montrez-vous, voilà votre passe-port.

Cependant, avant de partir, couvrez-vous d'un voile léger ; la prudence l'exige plus encore que la modestie. En effet,

Si Pluton, dans son palais noir,
Voyait à découvert votre beauté divine,
En arrivant là-bas, nous pourrions bien avoir
Quelqu'affaire avec Proserpine.

Or, c'est ce qu'il faut éviter. Voilà donc vos attraits voilés ; et nous partons.

Ces champs et ces bois qui se découvrent à votre vue, sont les terres de la Campanie. Au-delà, près de cette montagne, voyez-vous, du milieu de ce lac bordé de cyprès, sortir, par intervalles, une fumée noire mêlée d'étincelles ? Ce lac, dont les eaux sont mortelles, est voisin de l'Averne, antre sulfureux et sombre, qui vomit ces noirs

torrens de vapeur infernale, et par lequel on descend au séjour des morts.

Remarquez ces arbres dépouillés de verdure, et ces oiseaux morts ou mourans, épars sur ces rives brûlantes. Tel est l'effet des exhalaisons du noir Tartare. L'être qui les respire, respire la mort; et les arbres qui en sont atteints, couvrent la terre de leurs feuilles desséchées:

Mais de cette sombre vapeur
Les atteintes pour vous ne seront point mortelles.
Ne craignez rien, la vertu, la pudeur
Épurent l'air qui circule autour d'elles.

Déjà vous l'éprouvez, Émilie; à votre approche, la vapeur infernale se dissipe; le gouffre cesse de vomir des flammes, et vous présente un chemin facile, quoiqu'un peu sombre.

Dans ce chemin l'on ne voit goutte,
Et nous allons voyager sans témoins.
Soyez tranquille néanmoins:
Nous ne trouverons pas de voleurs sur la route.

Ne remarquez-vous pas, en descendant, que le chemin tourne sur lui-même, et qu'il devient insensiblement plus incliné ? Entrelacez votre bras avec le mien, et approchez-vous si près de moi, que nous ne fassions qu'un pour mieux résister à la rapidité de la pente. Je sens votre haleine qui se précipite, votre sein qui se soulève, et votre cœur qui bat contre ma poitrine... Arrêtons un moment. Chaque pas, dans ces lieux, rappelle un touchant souvenir.

Hercule, d'un pas triomphant, traversa rapidement ces ténèbres, chargé du précieux fardeau d'Alceste, qui s'était vouée au trépas pour son cher Admète, et remit la plus généreuse des épouses dans les bras du plus chéri des époux.

Ici le pieux Énée descendit, calme et intrépide, vers l'heureux séjour qu'habitent ses ancêtres, pour jouir de leur

présence adorée, de leurs vertueux entretiens, et consulter leur sagesse sur les hautes destinées de son naissant empire.

Là, Orphée profitant des ténèbres qui lui dérobaient la vue fatale de sa chère Euridice, la pressait, en silence, contre son cœur palpitant. Mais en arrivant aux portes du jour, un seul regard fit évanouir son bonheur, et l'ombre d'Euridice redescendit, veuve et plaintive, vers l'avare Achéron, qui ne rendit plus sa proie.

Peut-être vous attendrirai-je quelque jour sur le sort de ces illustres infornés ! Mais le temps fuit ; avançons.

J'entrevois là-bas un jour faible et lugubre, et déjà je crois distinguer les rivages de l'Achéron bordé de peupliers. Hercule, avant de descendre aux enfers, se ceignit le front d'une branche de peuplier blanc ; mais la fumée du Tartare

noircit l'extérieur des feuilles ; et le héros, après avoir repassé le Styx, ayant planté cette branche sur les bords de l'Achéron, elle produisit ces peupliers, dont les feuilles blanches d'un côté, offrent de l'autre un vert sombre et noirâtre.

L'Achéron n'a pas toujours coulé dans le séjour des morts. Fils du Soleil et de la Terre, il promenait le cristal de ses ondes au milieu des bois et des prairies. Éclairé des regards paternels, il parcourait les plus rians domaines de sa mère ; mais il abusa de ces avantages et désaltéra les Titans lorsqu'ils escaladèrent le ciel. Pour le punir de cette perfidie, les dieux le précipitèrent aux enfers, où il ne roule plus que des eaux fangeuses, qui vont se perdre dans le Styx.

Ce fleuve environne neuf fois les enfers. Ses eaux sont si âcres et si mor-

dantes, qu'elles rongent les plus durs métaux, et qu'aucun vase ne peut les contenir. Styx fut, dit-on, fille de l'Océan et de Thétis. Elle eut de l'Achéron une fille célèbre que l'on nomme la Victoire, et qui depuis la naissance du monde, a fait la conquête de tous les pays et de tous les héros. Ses amans lui élevèrent plusieurs temples dans la Grèce et dans l'Italie. Voici les traits et les attributs qu'ils lui donnèrent, et avec lesquels on la représente encore aujourd'hui.

Le front brillant d'une noble gaîté,
Le bout du pied posé sur un globe mobile,
La déesse d'une aile agile
Vole vers l'immortalité.
D'une main elle inscrit au temple de Mémoire
Le nom de ses amans ; l'autre offre le laurier
Et la palme enlacée au paisible olivier,
Pour nous prouver que la solide gloire
Est le fruit de la paix comme de la Victoire.

La foudre ayant brisé les ailes de la statue qu'on lui avait élevée à Rome, Pompée, afin de rassurer le peuple sur cet événement, s'écria : « Romains, les « dieux ont coupé les ailes à la Victoire, » elle ne peut plus nous échapper. » Mais revenons à sa mère.

Styx découvrit à Jupiter la conjuration des Titans réunis pour le détrôner. Le roi du ciel prévint leur complot, et la Victoire le seconda si bien, que les Titans furent terrassés. Jupiter, pour récompenser le service de Styx et celui de sa fille, décréta éternellement que les dieux jureraient par son nom ; que ceux qui violeraient ce serment, seraient exilés dix ans de la cour céleste, et privés du nectar et de l'ambrosie. Il paraît qu'il existe une exception pour les sermens amoureux, à cause du grand usage qu'en font les dieux, et même les mortels.

En tête-à-tête, les sermens
Donnent un maintien aux amans
Qui ne sauraient parler et n'oseraient se taire.
Rien n'est plus commun à la cour
Que d'entendre jurer l'Amour,
Sur-tout quand il n'a rien à faire.
Près de Junon Jupiter s'endormant,
Jure, en bâillant, d'être fidèle.
Le vieux Saturne galamment
Fait chaque soir à sa vieille Cybèle,
Par manière d'acquit, le même compliment.
Mars à la reine d'Idalie,
Pour nourrir l'entretien, jure de l'adorer.
Pour moi, près de vous, mon amie,
Je n'ai pas le temps de jurer.

LETTRE LX.

CARON.

Ce vieux nocher qui, dans une frêle barque, sillonne les eaux du Styx, et va sans cesse d'un rivage à l'autre, est l'avare Caron, fils de l'Érèbe et de la

Nuit. Son front chauve et ridé, sa barbe blanche et hérissée, ses yeux creusés par le temps, ses regards étincelans d'un feu sombre, ses membres décharnés, mais nerveux, les noirs lambeaux épars sur les muscles de son corps desséché, inspirent en même temps le dégoût et l'effroi. Le sinistre vieillard, avant de transporter les morts sur le rivage des enfers, exige de chacun d'eux une obole au moins pour son passage. Chaque passager tire cette obole de sa bouche, où ses parens l'ont déposée avant de l'ensevelir, et la présente à l'avare nocher, qui examine si elle est de poids. Quelques arrivans lui présentent aussi un passe-port conçu en ces termes: « Moi, soussigné... pontife, atteste « que le porteur a été de bonnes vie et « mœurs; que ses mânes reposent en « paix. » Caron accueille volontiers ceux qui lui présentent l'obole sans

passe-port, mais il répond à ceux qui lui présentent le passe-port sans obole :

« Vous êtes vertueux ; moi je suis obligeant.
« Payez-moi, sinon je vous raie.
« Je vois là vos vertus ; mais voyons votre argent ;
« L'honnête homme est celui qui paie. »

La barque du nocher des Enfers n'est composée que d'écorces d'arbres. Cette contexture fragile suffit pour les passagers auxquels elle est destinée ; car on sait que rien n'est plus léger que les Esprits. Cependant il y a tel Esprit de philosophe, de héros, de nouveau favori de Plutus, et même d'adorateur des Muses, qui seul pèse autant que deux corps ; ainsi nous pouvons tous deux passer le Styx sans nul danger.

Approchons..Mais quelle Ombre en long manteau d'hermine,
S'avance d'un air grave et doux !
Le Doyen de la médecine !...
Laissons-le passer ; j'imagine
Qu'il doit avoir le pas sur nous.

Parmi les arrivans le Nocher le remarque ;
Il le salue et l'appelle à grands cris.
« Venez, Docteur, venez, vous passerez gratis,
« Dit-il, en présentant sa barque.
« Ah! combien vous avez fourni
« De voyageurs à ma messagerie !
« Je vous rends grâce, et veux de ce voyage-ci
« Vous faire la galanterie. »

Le docteur s'embarque, et va joindre ses malades. Cependant j'aperçois une Ombre plaintive qui, dépouillée de son linceul, se traîne vers nous en gémissant. C'est un vieillard pauvre qui erre sur ce rivage, sans doute parce qu'il n'a pu payer à l'avare Caron l'obole qu'il exige de chaque passager. Payons, avec notre passage, celui de ce malheureux, et invitons-le à nous raconter ses infortunes durant la traversée. Hâtons-nous ; car je vois déjà dans la barque un Égyptien, un Grec et un Romain. Emparons-nous des

places qui restent, et faisons asseoir entre nous deux notre pauvre vieillard. La reconnaissance brille dans ses yeux; un long soupir annonce qu'il va parler; écoutons.

LE VIEILLARD.

« J'ai vu le jour près de la superbe Memphis; mes parens étaient pauvres et vertueux. Jeune encore, j'héritai de leurs vertus et de leur bonheur; mais dans la suite j'eus le malheur d'amasser des trésors. Les amis de mon opulence abusèrent de ma faiblesse; et par des emprunts qui flattaient ma vanité, me réduisirent bientôt à la misère. J'étais né heureux et pauvre, je mourus pauvre et malheureux.

Mes enfans m'embaumèrent avec quelques parfums que des voisins charitables leur donnèrent par pitié, et mirent dans ma bouche la dernière

obole qui leur restait ; puis ils me portèrent sur les bords du lac *Achérusie*, où trois juges intègres firent un examen sévère de toute ma vie. Ils n'y trouvèrent que de la faiblesse et de la probité, et me déclarèrent digne des honneurs de la sépulture. Ainsi, tandis que l'on jetait dans la fosse profonde du *Tartare* * le corps d'un de mes faux amis, condamné par les trois juges, le mien fut présenté au batelier *Querrou*, qui, en traversant le lac, transportait les morts vertueux dans la plaine d'*Élisou*. Là, je devais être déposé dans un cercueil de pierre ; et mes enfans, après avoir jeté trois fois du sable sur

* Il est aisé de reconnaître dans ce récit, le canevas historique de la Fable des Enfers. On y retrouve le *Tartare*, *Achérusie* ou l'Achéron, *Querrou* ou Caron, *Elisou* ou l'Élysée, etc.

moi, devaient fermer ma tombe en me disant trois fois adieu. Mais au moment où le nocher me recevait dans sa barque, un créancier se présente et demande mon corps à mes juges, qui, suivant la loi, le lui abandonnent, pour gage de sa créance. Aussitôt cet homme impitoyable m'emporte, me dépouille des bandelettes parfumées qui m'environnaient, et m'arrache de la bouche l'obole destinée à payer mon passage. Depuis ce temps, mon ombre, errante sur les bords du Styx, a subi le sort des criminels ou des infortunés, que la loi ou la misère a privés des honneurs de la sépulture.

L'ÉGYPTIEN.

J'habitais, comme vous, le riant climat de l'Égypte. Jeune encore, je me voyais caressé par l'Amour et favorisé

par la Fortune. C'était trop de bonheur pour un mortel : la Parque trancha le fil brillant qui m'attachait à la vie. Aussitôt ma jeune épouse, mes parens et mes amis se couvrirent d'habits d'un jaune livide pareil à celui de la feuille desséchée, emblème de notre courte existence. Durant quarante jours, ils se privèrent du bain ; ils s'abstinrent des plaisirs de la table et des faveurs de l'hyménée. Quelques-uns de mes parens arrivèrent d'Éthiopie, vêtus de longs manteaux couleur de cendre. D'autres, qui habitaient les environs du mont Caucase, accompagnèrent ma pompe funèbre, couronnés de guirlandes, revêtus d'habits de fête, et précédés d'instrumens de musique, au son desquels ils dansaient et répétaient des chants d'alégresse. A ma naissance, ils avaient pris le deuil, ils se réjouissaient, à ma mort, de me voir affranchi de la vie.

Après l'arrêt des trois juges, qui me furent favorables, on acheva de m'embaumer, on me revêtit d'habits d'or et de soie, et je fus reporté en triomphe dans la maison paternelle. Là, mon corps, placé debout dans un cercueil découvert, est exposé sans cesse aux yeux de ma famille. Heureux si cette vue ne lui rappelle que des sentimens de tendresse et des exemples de vertus!

LE GREC.

Pour moi, ma dépouille mortelle n'est point exposée aux regards de mes parens ; mais elle repose honorablement dans la tombe des héros, et mon nom, gravé sur le bronze, est maintenant immortel.

Je suis mort sur mon bouclier en combattant pour mon pays. Lorsque mon corps entra dans les murs d'Athè-

nes, ma patrie, mes concitoyens le couvrirent de parfums. Mes parens se coupèrent les cheveux, et les jetèrent sur mon lit funèbre. Quelques-uns de mes amis, venus de Sparte, coupèrent aussi les crins de leurs chevaux, et les dispersèrent sur mon passage. Ils ne me pleuraient pas; ils répétaient mes louanges. Les femmes suivaient, la tête couverte d'un voile blanc qui tombait jusqu'à terre. Je fus ainsi porté sur un char de triomphe jusqu'au bout du faubourg Céramique, et déposé dans le glorieux monument qui renferme ce que les demi-dieux eurent de mortel.

LE ROMAIN.

Que votre sort est digne d'envie! Athènes révère votre tombeau; Rome peut-être eût violé le mien, si, pour

prévenir ce * sacrilége, je n'eusse ordonné, par mon testament, que mon corps serait brûlé sur un bûcher.

Hélas! si le sort favorable m'eût fait naître dans l'obscurité, un sommeil tranquille eût terminé ma carrière, et ma mort eût été l'image de ma vie. Mes parens et mes voisins, après m'avoir fermé les yeux, m'auraient exposé sur le seuil de ma porte, vêtu d'une simple robe blanche, et ombragé d'une branche de pin. Le troisième jour **,

---

* Chez les premiers Romains on inhumait les corps, et l'on prétend qu'on ne commença à les brûler qu'après que quelques tombeaux eurent *été violés*. Les citoyens obscurs, moins exposés à ces outrages, étaient presque toujours inhumés.

** Les principaux citoyens étaient exposés sept jours; les autres beaucoup moins; j'ai supposé ici trois jours; on peut supposer moins encore.

ils m'auraient conduit, sans pompe, sur une bière découverte, jusqu'au lieu de ma sépulture. Là, recueillant dans de petites fioles * les larmes sincères qu'on ne verse que sur ses égaux, ils les auraient enfermées avec moi dans une tombe de pierre ou d'argile, et auraient placé à mes pieds une lampe allumée, emblème touchant de leur amitié, qui ne se fût pas éteinte à ma mort. C'est ainsi que je reposerais dans une paisible obscurité ; et lorsqu'un jour, ouvrant ma tombe modeste, nos neveux y verraient ces pieux monumens de l'amitié, ils s'écrieraient en versant des larmes : Voici les cendres d'un heureux !

Mais j'étais né pour les grandeurs, et la Fortune, en me plaçant tour-à-tour à la tête des armées et du sénat, me fit

* Ces fioles s'appellent *Lacrymatoires*, du mot *Lacryma*, larme.

mille envieux et pas un ami. Quand je fus près d'expirer, un de mes parens me donna, suivant l'usage, le dernier baiser. Au moins s'il eût été sincère, mon dernier soupir en eût été plus doux. Dès que j'eus cessé de respirer, mes enfans me fermèrent la bouche et les yeux pour donner à ma mort l'apparence du sommeil. Bientôt une foule nombreuse environna mon lit; et tandis que des musiciens sonnaient de la trompette, on m'appela trois fois à grands cris comme pour me réveiller; mais mon sommeil était éternel, et le réveil n'était sincèrement désiré de personne.

Dès qu'on se fut assuré de ma mort, les Libitinaires * remirent mon corps entre les mains des Pollincteurs, qui le lavèrent, l'embaumèrent et le revê-

* Officiers publics chargés de la direction et de l'entreprise des funérailles.

tirent, pour la dernière fois, des vains ornemens de mes dignités passées. En cet état, je fus exposé durant sept jours sous le vestibule de mon palais. On m'avait environné de cyprès, et deux jeunes prêtres, placés près de mon corps, en chassaient, avec un voile, les insectes attirés par les parfums ou par la corruption.

Le septième jour, dès le matin, un héraut proclama mon convoi dans les places publiques. Le peuple s'y rendit en foule. Les officiers et les sénateurs portèrent lentement mon lit funèbre, sur lequel je paraissais couronné de narcisses. Les soldats et les licteurs me précédaient, portant leurs armes et leurs faisceaux renversés.

A ma gauche marchaient deux *

* Le nombre des mimes n'était pas fixé. J'en ai supposé deux ici, à cause de la double dignité du personnage.

mîmes, l'un en habit de Consul, l'autre en habit de Général. Ils représentaient mon air, ma démarche, mes gestes, et jusqu'à mes ridicules. Leur jeu, destiné à exciter la sensibilité de mes amis, faisait sourire la malignité de mes envieux. A droite, une célèbre pleureuse, jouant au naturel tout ce que la douleur a de plus touchant, feignait de s'arracher les cheveux, déchirait ses vêtemens funèbres, poussait des cris lamentables, et versait des larmes vénales, les seules, hélas! qui coulent aux funérailles d'un Consul. Mes fils, en longs habits noirs, ma femme et mes filles, en longs voiles blancs, suivaient, environnés de mes affranchis portant le bonnet de la liberté, et de quelques cliens que j'avais défendus dans ma jeunesse. Une musique lugubre, accompagnée de chants funèbres, précédait et suivait la marche.

Environné de ce nombreux cortége,

je fus déposé dans la place Romaine. Là, un orateur prononça mon éloge, mêlé de quelques louanges ironiques, auxquelles le peuple applaudit avec transport. Enfin, mon convoi prit le chemin du champ de Mars.

Là s'élevait un bûcher carré, composé d'ifs, de pins et de mélèses, sur lequel je fus couché le visage tourné vers le ciel. Mon corps était enveloppé d'une toile d'amiante destinée à contenir mes cendres séparées de celles de mon bûcher. Avant qu'on y mît le feu, le parent qui, à l'instant de ma mort, m'avait fermé les yeux, me les rouvrit afin que je regardasse le ciel pour la dernière fois, et me plaça sous la langue une obole destinée au nocher des enfers. Alors mes parens, mes amis et mes affranchis s'étant détournés, les Vespillons allumèrent le bûcher.

A peine vit-on la flamme s'élever,

que les sanglots, les cris et la musique formèrent un concert discordant et lugubre. Les prêtres immolèrent un taureau et des agneaux noirs, qu'ils jetèrent sur mon bûcher pour apaiser mes mânes. On n'immola point d'esclaves comme au temps de nos pères, mais des gladiateurs combattirent, et firent couler, en mon honneur, quelques gouttes de sang qu'ils avaient vendues à mes héritiers.

Quand le feu du bûcher fut presque éteint, les prêtres y jetèrent de l'encens et d'autres parfums. Ensuite ils recueillirent mes cendres et les débris de mes ossemens que l'amiante avait conservés; ils les lavèrent avec du lait et du vin, et les renfermèrent dans une urne d'or couronnée de cyprès.

Aussitôt le grand-prêtre, prenant un tison sur l'autel des sacrifices, l'éteignit

dans un vase rempli d'eau *. Puis il plongea une branche d'olivier dans cette eau, dont il aspergea l'assemblée, pour purifier tous ceux que mon attouchement, mon odeur ou mon aspect avait souillés. Enfin, la première pleureuse ayant prononcé tristement ces mots : *Vous pouvez vous retirer*, mes parens s'écrièrent trois fois : *Adieu ! quand le sort l'ordonnera, nous irons te rejoindre.*

Le jour suivant, on éleva sur les cendres de mon bûcher un petit autel de gazon, au-dessus duquel mon urne fut exposée. Là, ma famille, conduite par l'usage, vint jeter des fleurs et brûler de l'encens. Quelques athlètes combattirent, et mes parens formèrent des courses de chars, dont le but était

* C'est ainsi que se faisait l'eau lustrale, dans laquelle on jetait quelquefois un peu de sel.

mon autel funèbre. Le peuple, attiré durant quelques jours par ces fêtes, s'assembla autour de mon urne, et s'entretint encore de moi. Mais depuis que les fêtes ont cessé, le peuple s'est éloigné, et mon nom dort, avec ma cendre, dans le tombeau de mes pères...

Mais déjà nous touchons au rivage. J'entends le triple aboiement de Cerbère, et vois sortir de son antre ses trois têtes hérissées de serpens. Ce monstre, fruit des amours du géant Typhon et d'Échidna *, menace de ses trois gueules béantes les voyageurs qui abordent au palais de Pluton; mais ses

---

* Ce nom signifie *Hydre* ou *Reptile*. Échidna était, dit-on, moitié femme, moitié vipère. On lui donne pour enfans les monstres les plus célèbres de l'antiquité, tels que la Chimère, l'Hydre de Lerne, etc.

menaces n'ont rien d'alarmant pour vous ;

Le gardien du royaume sombre
Ne saurait échapper aux traits de la Beauté.
Approchons : vous verrez qu'il aboie après l'Ombre,
Et s'apprivoise aux pieds de la Réalité.



LETTRE LXI.

PYRAME ET THISBÉ.

Nous voici donc aux portes du palais de Pluton ; et le terrible Cerbère, loin de vous menacer, baisse respectueusement devant vous ses trois têtes, et voudrait lécher vos jolis pieds.

Comme nous n'aimons pas la foule, laissons passer ces Ombres nobles et financières qui volent rapidement au palais infernal, et contemplons, sur le chemin, ces âmes innocentes qui, trop

jeunes encore, voltigent sans pouvoir avancer.

Chez les morts, il en est sans doute
Comme chez les vivans : les Vices tour-à-tour
Font avec appareil leur entrée à la cour,
Et l'Innocence reste en route.

Plus loin, remarquez ces Ombres pâles et frémissantes, qui semblent fuir les Remords attachés sur leurs pas :

Vous voyez ces mortels faibles et malheureux
Qui, s'affranchissant de la vie,
Ont oublié que la patrie
Et la Nature avaient des droits sur eux.
En pleurant ils lèvent les yeux
Vers le séjour de la lumière,
Dont eux-mêmes se sont bannis.
On les consolait sur la terre,
Ici, seuls avec leur misère,
Ils regrettent les lieux où l'on a des amis.

Mais quels gémissemens plus doux se prolongent sous l'ombre mélancolique de ces myrtes amoureux! quelle pâleur

intéressante sur ces figures penchées comme des fleurs sur leur tige! quelle molle langueur dans leurs regards! comme leur poitrine se gonfle de soupirs qui dessèchent leurs lèvres décolorées! tous ces hommes morts d'amour... — D'amour, dites-vous; je savais bien que l'on en vivait jadis, mais j'ignorais qu'on en mourût aujourd'hui. — Vous l'ignoriez? Incrédule! il faut des exemples pour vous convertir. Commençons par celui de Pyrame et de Thisbé, que vous voyez assis sous ce vieux myrte.

Nés dans le même temps, et voisins dès l'enfance,
C'étaient de vieux amis à leur adolescence.
Or, nous savons, vous et moi, qu'à quinze ans,
Les vieux amis sont de jeunes amans!

Pyrame et Thisbé l'apprirent avant nous. La haine qui, depuis long-temps, divisait leurs familles, loin d'altérer

leur union, l'avait rendue plus intime en la rendant plus secrète :

Tandis que leurs parens dès yeux se menaçaient,
S'injuriaient et s'accablaient d'outrages,
Du couple heureux, à travers ces orages,
Tendres regards furtivement passaient,
Comme un rayon du jour glisse entre deux nuages.

Au moment où la nuit couvre d'un même voile la Haine et l'Amitié, Pyrame et Thysbé se rendaient furtivement au pied d'un vieux mur qui séparait les jardins de leurs pères.

Là, sous la mousse et la verdure,
L'Amour, avec la faux du Temps,
Pratiqua lentement une étroite ouverture,
Qui servait de parloir à nos jeunes amans.
C'est là que les soupirs, la tendre confiance,
Les consolations, la flatteuse espérance,
Passaient et repassaient ; mais, hélas ! le baiser
S'arrêtait à la brèche et n'y pouvait passer.
Cet obstacle irritait leur jeune impatience :
« Quoi ! toujours de la crainte et jamais de plaisir !
« Quoi ! nous aimer, et voir nos parens se haïr !

[illegible] : [illegible] vivre ou respirer la Haine.
[illegible] qui borde la fontaine,
[illegible] dès le point du jour ?

[illegible] pas encore de retour,
[illegible] Dans la plaine
[illegible] et de rage et de sang,
[illegible] accourt en rugissant.
[illegible] ; son voile [illegible] . Le zéphyre
[illegible] monstre furieux
[illegible]
[illegible] et de ces lieux
[illegible] a sombre solitude,
[illegible] l'incertitude,
[illegible] les yeux...
[illegible] frappe sa vue :
[illegible]
[illegible] toujours
[illegible],
[illegible] sa fureur,
[illegible] de terreur.
[illegible] hérissent d'horreur.
[illegible] c'est moi qui t'ai perdue.
[illegible] arriver le dernier !
[illegible] mûrier ;
[illegible] sombres.
[illegible] confondus,
[illegible] ombres,

« Et Thisbé ne m'attendra plus. »
Il dit, se frappe, tombe, et l'Aurore naissante
Éclaire de son sang la pourpre jaillissante.

Au crépuscule du matin,
Thisbé palpitante, inquiète,
Sort de son humide retraite,
Regarde, hésite, avance ; et son œil incertain,
A travers la vapeur de la blanche rosée,
Croyant sous le mûrier voir un objet lointain,
Elle y vole avec sa pensée :
« C'est Pyrame! c'est lui! dormirait-il?.. grands dieux!
« Pyrame !... » A cette voix Pyrame ouvre les yeux :
« Je croyais qu'aux enfers tu venais de descendre,
« Et que tu m'attendais.. C'est moi qui vais t'attendre. »

Il dit. Son œil, couvert du voile de la mort,
Cherche Thisbé dans l'ombre, et la trouvant encor,
Avec un doux effort long-temps fixé sur elle,
Se referme et s'éteint dans la nuit éternelle.

Thisbé l'y précédait. Déjà le fer sanglant
L'a frappée ; elle expire et tombe en l'embrassant.
Les derniers battemens de leurs cœurs se répondent.
Dans leur dernier baiser leurs âmes se confondent,
Et viennent habiter ce bienheureux séjour,
Seul asile où la Paix accompagne l'Amour.

Sous l'ombre du mûrier ils reposent encore.
Son fruit, en mûrissant, de leur sang se colore ;
C'est le fruit des amans fidèles. Chaque fois
Que la mûre sanglante aura rougi nos doigts,
De ce couple charmant rappelons-nous la flamme,
Et nous lançant un regard dérobé,
Donnons, vous des pleurs à Pyrame,
Et moi, des soupirs à Thisbé.

Je pourrais ajouter à l'exemple de ce trépas amoureux, celui de Céphale et de Procris, de Léandre et Héro, de...; mais j'aurais peur de vous brouiller avec l'Amour par la crainte de la contagion. Cependant n'en concevez nul effroi ; cette épidémie n'attaque plus que les hommes.

Votre sexe est exempt de cette maladie ;
Mais que de maux il éprouve en retour !
Il dépérit de jalousie ;
Il sèche de coquetterie,
L'orgueil dans tous vos sens circule avec l'Amour ;
Le poison de la haine et le fiel de l'envie
Aigrissent de vos cœurs les innocens désirs,
Et font dans votre sein avorter les Plaisirs.

Ainsi de vos beaux jours la saison se consume.
Le miroir, confident de vos premiers attraits,
De Vénus, de l'Amour, vous offre encor les traits;
Mais Vénus dépérit et l'Amour se déplume.
Avec votre beauté vous tombez en langueur;
Dans l'abîme des temps vous voudriez la suivre,
    Et mourez trente ans de douleur,
    Et de dépit de lui survivre.

Bien entendu que cette consomption n'atteint que les coquettes, et qu'elle épargne, avec vous, au moins un centième de votre sexe. Le caractère de ces femmes fortes a je ne sais quel attrait irrésistible, dont le sage ne peut se défendre. Aussi, à l'instant même où je vous parle, vous vois-je entourée de la foule des héros qui gardent le palais de Pluton. Ces guerriers, dont vous fixez innocemment l'attention, sont tous morts en combattant pour la patrie, et Pluton en a composé sa garde d'honneur.

A travers leurs rangs vous aperce-

vez, à gauche, les noires vapeurs du Tartare, à droite, l'azur des Champs-Elysées; mais avant de les parcourir, visitons le palais du monarque des Enfers.

Quel silence morne, quel pâle crépuscule éclaire ces ténèbres éternelles!

La fille du Chaos plane dans cette enceinte,
La Nuit, qui suit partout le Mystère ou la Crainte,
Qui des sombres complots dérobe les détours,
Qui sans témoins laisse le Vice,
Et l'Innocence sans secours.
Cent fois le Ciel voulut la punir pour toujours
Des crimes dont elle est complice;
Mais il a, jusqu'ici, suspendu sa justice,
A la requête des Amours.

Tantôt la Nuit voyage sur un char d'ébène traîné par deux chevaux noirs; tantôt elle parcourt son empire d'un vol rapide et silencieux. Ses bras étendus sous ses vastes ailes, présentent, l'un une poignée de pavots, l'autre un

flambeau renversé, dont la flamme s'éteint. Le Sommeil et la Mort planent à ses côtés. Sous les plis flottans de son crêpe parsemé d'étoiles, les légers Fantômes et les Songes fugitifs voltigent en se jouant dans le sein de leur mère. Cependant vous ne voyez ici qu'une partie de sa nombreuse famille, trop souvent occupée sur la terre.

Le plus redoutable de ses enfans, la Discorde, le teint livide, la bouche écumante, la tête hérissée de serpens, le front ceint de bandelettes ensanglantées, vêtue de lambeaux couleur de feu, et portant dans ses mains décharnées des vipères et des torches ardentes, chasse devant elle la Peur, par laquelle les sept chefs* jurèrent devant Thèbes la ruine de cette malheureuse cité ; la

---

* Eschyle.

Peur, à qui les Romains, mis en fuite, élevèrent des autels, et durent ensuite la victoire *. Sa tête de lion se hérisse au moindre bruit; sa robe, changeante comme son cœur, flotte sur sa poitrine agitée, et les ailes attachées à ses pieds, rendent leur fuite plus rapide. Sur ses pas, l'œil hagard, les cheveux rabattus et les traits altérés, se traîne la Pâleur, qui partage son culte et ses autels.

A leur suite, le Mensonge à l'œil louche, au sourire perfide, conduit obliquement la Fraude, dont la tête de femme s'élève sur un corps de serpent armé d'une queue de scorpion **.

Ces deux monstres ont beaucoup de ressemblance avec cette belle femme qui, d'un air imposant et d'un pas assuré,

* Tite-Live, Livre II.

** Hésiode.

s'avance derrière eux, en traînant par les cheveux une jeune fille éplorée.

Son art ressemble à la Nature,
Son fard imite la Beauté :
Sa bouche embellit l'Imposture
Des charmes de la Vérité.
A sa voix le Soupçon s'éveille,
L'Ignorance dresse l'oreille,
L'Envie attentive sourit,
La Raison se tait et soupire,
L'Innocence flétrie expire :
On la plaint, mais on applaudit.
A ces traits vous reconnaissez
Du mérite éclatant l'implacable ennemie;
Car, quand on a connu deux humains, c'est assez
Pour connaître la Calomnie.

Le Repentir en deuil la suit de loin, tenant par la main la Douleur ou la Tristesse, sa compagne ordinaire. Cette sombre déité, couverte d'un long voile, tient quelquefois une urne funèbre. Les regards tantôt élevés vers le ciel, tantôt fixés sur la terre, elle semble redemander à l'un le bien qu'il

[illegible]

[illegible], [illegible] e [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

[illegible] pas derrière [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]. Ses regards discrets et [illegible] de [illegible] à la terre. C'est dans son propre cœur qu'elle puise ses consolations, et qu'elle s'enivre avec délices d'une tendre et douce amertume. Tel est le caractère de cette humaine divinité, que vous m'avez fait connaître, et que vous me faites adorer.

Quand vous riez, j'adore la Folie.
Mais, en automne, au déclin d'un beau jour,
Quand vous baissez vos yeux baignés d'amour,
J'adore la Mélancolie.

Le malheureux évite la Folie,
Fuit la Gaîté, repousse le Plaisir.
Que veut-il donc? Ah! laissez-le choisir:
Il suivra la Mélancolie.

De temps en temps j'aime un jour de folie;
Mais près de vous [illegible]ement agité,
Je donnerais un siècle de gaîté
Pour un jour de mélancolie.

LETTRE LXII.

PLUTON.

LEVEZ les yeux vers ce trône d'airain, dont les degrés sont couverts de tous les fléaux qui affligent l'humanité. Entrevoyez-vous un visage livide, de noirs sourcils, des yeux rouges et menaçans? A ces traits reconnaissez Pluton, frère de Jupiter et de Neptune, et monarque des Enfers. Sa main droite est armée d'une longue fourche *; l'autre tient la clef qui ferme les portes de l'éternité. Ce tyran est couronné d'ébène, de narcisses ou de cyprès. Quelquefois il

* Celle de Pluton a deux dents, celle de Neptune en a trois; de là lui vient le nom de *Trident*.

se couvre d'un casque qui le rend invisible, lorsque, traîné par ses deux chevaux noirs, sur son char d'ébène, il s'élance du gouffre de l'Averne, et parcourt en vainqueur le séjour des mortels.

Près de lui, Proserpine, fille de Cérès, siége tristement, la couronne et l'ennui sur le front. Vous vous rappelez que Pluton l'enleva jadis en Sicile *, au moment où elle cueillait des fleurs dans le vallon d'Enna. Ce mariage, comme presque tous ceux de la cour, ne produisit jamais d'héritiers; car vous observerez que Proserpine fut toujours fidèle. Aussi l'infortunée, fatiguée de sa triste et solitaire immortalité, se dit-elle souvent avec un long soupir :

---

* Voyez la Lettre VIII, première Partie.

« Près d'un époux glacé, que sert l'éclat stérile
Des vains titres, des vains honneurs ?
Loin du prestige des grandeurs,
La bergère obscure et tranquille
De l'hymen goûte les faveurs,
De la maternité savoure les douceurs,
Et remplit tous les jours que la Parque lui file....
Qu'est devenu le temps où je cueillais des fleurs
Dans les campagnes de Sicile ? »

La cour dont vous la voyez entourée est peu propre à la distraire de sa mélancolie. La Fureur, la Haine, l'Hypocrisie, la Vengeance et la Trahison conspirent à ses côtés. Je sais bien que ces personnages habitent toutes les cours ; mais au moins en prennent-ils les mœurs et la politesse. Là, la Fureur se concentre avec art, s'emporte avec méthode, et menace avec dignité ; la Haine se mord les lèvres avec un sourire perfide, mais gracieux ; l'Hypocrisie adapte avec une justesse précieuse le masque de la bien-

veillance et de l'aménité ; la Trahison se présente l'olivier à la main, l'ingénuité sur les lèvres ; et la Vengeance ensevelit sous les roses ses flambeaux assoupis et ses serpens apprivoisés.

Mais ici la Fureur sanglante déchire tout ce qui l'environne ; la Haine vomit à travers un torrent de fiel, des milliers de traits empoisonnés ; l'Hypocrisie soulève son masque, et découvre son visage hideux; la Trahison s'arme de feux, de poignards et de poisons, et la Vengeance fait siffler ses serpens à la lueur de ses noirs flambeaux.

Au milieu de ce groupe infernal, s'élève la Mort, favorite et ministre de Pluton. Une faux sanglante arme sa main décharnée. Une robe noire, parsemée d'étoiles, couvre les os luisans de son squelette livide. Cette divinité implacable est, suivant Orphée, la seule

à qui la Frayeur même n'ait jamais élevé de temples ni d'autels.

Eh ! pourquoi nous humilier
Au point d'encenser cette esclave ?
Qui la craint vainement la prie ; et qui la brave
N'a pas besoin de la prier *.

Mais revenons à son maître. Pluton a, comme ses frères, une multitude de surnoms qui dérivent de son caractère ou de ses attributs. En voici les principaux :

Les Grecs l'ont appelé *Agésilaos***; parce qu'il n'a jamais ri.

Les Latins le surnommèrent *Februus*, du mot *Februare*, faire des libations sur les tombeaux. Ces cérémonies se

---

* Elle eut, dans la suite, des statues à Sparte et des autels à Rome.

** De γέλαω, Rire, joint à l'A privatif ou négatif.

célébraient pendant le second mois de l'année, qui en a conservé le nom de *Février*.

Ils le nommaient aussi *Summanus*, Souverain des Mânes*.

On distingue des mânes de trois espèces différentes : les Ames des morts vertueux; les Larves ou les génies malfaisans des scélérats qui, condamnés à errer sur la terre, apparaissent la nuit, sous des formes effrayantes, à l'exemple de nos revenans ; enfin, les Dieux-Mânes, commis à la garde des tombeaux. Aussi, trouvons-nous souvent sur les tombes des anciens, ces deux lettres initiales DM, qui indiquent ces deux mots : *Diis Manibus*, *aux Dieux-*

* Le mot *Mânes* semble dériver du verbe latin *Manare;* et, dans ce cas, il signifie *Émanation*.

Mânes, comme pour recommander à leurs soins la sépulture du mort.

On immolait des brebis noires aux Dieux-Mânes et aux Larves, et l'on offrait aux Mânes de ses amis du lait, du miel, du vin et des parfums. Cependant, mon amie, quand le sort aura terminé ma frèle existence,

A mes mânes n'offrez jamais
Ni parfums, ni vin, ni laitage;
Mais auprès de ma tombe élevez un cyprès,
Et venez quelquefois habiter son ombrage.

LETTRE LXIII.

LES PARQUES.

AVANÇONS vers cet antre sombre creusé sous cette roche calcinée. Ne vous effrayez point à l'aspect de ces trois sœurs pâles et maigres, qui filent

en silence au crépuscule d'une lampe bleuâtre : ce sont les trois Parques *, ainsi nommées par antiphrase, parce qu'elles ne font grâce à personne. Elles sont, selon quelques auteurs, filles de Jupiter et de Thémis; d'autres leur donnent pour mère la Nécessité, qui soumet à leur despotisme les habitans de l'univers. Rien ne peut adoucir ni retarder l'exécution de leurs décrets rigoureux, ni la beauté, ni la jeunesse, ni l'amitié, pas même l'amour; les malheureuses ne l'ont jamais connu. Aussi, les voyez-vous revêtues d'une tunique blanche,, pour attester la pureté de leur éternel célibat. Cependant leur virginité, quoiqu'elle soit assurément la doyenne de toutes les virginités connues, me paraît fort peu méritoire,

---

* Du mot *Parcere*, *Pardonner* ou *Épargner*.

si le mérite réel de la pudeur résulte des périls auxquels elle a su se soutraire. En effet,

Malgré l'antiquité de ce trésor unique,
Quel serait le triste amateur,
Qui se fût avisé de ternir la blancheur
De leur vénérable tunique ?

Une singularité qui, selon moi, les rend bien plus recommandables, c'est que, filles, sœurs, et méchantes, elles sont d'accord depuis le commencement des siècles. Mais à cela quelques détracteurs répondent que, comme elles sont sans cesse occupées à faire le mal, leur accord parfait tient au genre de leur occupation.

A mesure que nous approchons, remarquez-vous Clotho, l'aînée des trois sœurs, qui, seule debout, le bras tendu, le front élevé, tient une quenouille de laine blanche et noire, mêlée d'un peu

d'or et de soie? Lachésis, assise à ses côtés, tourne attentivement le fuseau de la main gauche, et de la droite conduit le fil léger qui fuit sous ses doigts. Soudain l'impatiente Atropos s'incline, et le tranche avec ses larges ciseaux. Tels sont, Émilie, la naissance, la durée et le terme de cette vie, que l'on consacre sans cesse à l'espérance, et jamais à la réalité du bonheur.

Ah! ne nous quittons plus, ma chère et tendre amie.
Sans porter notre espoir au-delà du tombeau,
Occupons chaque jour par un plaisir nouveau.
Que de paix et d'amour chaque heure soit remplie.
Mettons bien à profit chaque tour de fuseau;
Et puisse une si belle vie
Finir au même instant sous le même ciseau!

Au reste, vous concevez aisément que ce fil ne peut suffire pour tous les mortels; car si nous tenions tous au même fil, un seul coup de ciseau trancherait l'existence du genre humain.

Aussi nos trois sœurs ont-elles un atelier immense, dont elles dirigent les travaux, et dans lequel vous allez voir la filature universelle de nos destinées.

Suivez des yeux, sous la profondeur de ces voûtes éternelles, ces triples rangs de femmes, de quenouilles et de fuseaux. Chacune de ces fileuses innombrables est chargée d'un fil particulier. Ainsi chaque mortel a sa Parque, à laquelle le Destin remet une quenouille, qu'elle file jusqu'au moment où Atropos, en se promenant parmi les rangs de ces fileuses, coupe, au hasard, les fils de toute couleur. Quelquefois le fil trop délié casse entre les doigts de la Parque; quelquefois aussi elle cesse de filer, soit parce qu'elle file depuis trop longtemps, soit parce qu'elle a filé trop vite; car les glaces de l'âge et le feu des passions épuisent également sa quenouille.

A l'aspect de tous ces fils noirs et grossiers, vous vous croyez sans doute environnée des fuseaux destinés au peuple ; détrompez-vous, vous êtes au milieu des grands et des riches de la terre.

Clotho, par un destin bizarre,
Mêle de soie et d'or les jours qu'elle prépare
A l'humble Médiocrité ;
Et, pour confondre la Fortune,
File d'une laine commune
Les jours de l'Opulence et de la Pauvreté.

C'est avec ces fuseaux innombrables que le Destin ourdit la trame de la vie humaine, dans laquelle chaque homme suit son fil au hasard.

Souvent le fil du fou croise celui du sagé ;
L'ignorant croise le docteur,
Et le plaideur, l'Aréopage,
Et le satirique, l'auteur.
Le fier habitant de la ville
Se mêle aux habitans des bois ;
Le berger s'entrelace aux rois,

Chez ses derniers sujets le prince se faufile.
    De ce tissu mystérieux
Tous les fils féminins forment la broderie
    Dont les desseins capricieux,
Inventés par l'Amour, tracés par la Folie,
Sous mille traits divers, présentent à nos yeux
Les magiques détours de ces enchanteresses,
Qui, s'armant contre nous de nos propres faiblesses,
Par grâce ou par pitié nous accordent des fers,
Nous offrent le bonheur au milieu des supplices,
    Et font à-la-fois les délices
    Et le tourment de l'univers.

Mais parmi ces Parques blêmes et sévères, quelle est celle dont la bouche sourit, et dont le teint s'anime quand elle regarde son ouvrage ? Le fil qui sort de ses doigts est en effet plus riche qu'il ne le paraît au premier coup-d'œil ; l'or s'y cache sous la soie. Mon amie, cette Parque m'intéresse ; abordons-la ; je veux l'interroger :

    « O divinité redoutable,
    Dites-moi, pour qui filez-vous ?
— Je tiens le fil d'une mortelle aimable,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

financière *, je reconnais Plutus, dieu des richesses. Les uns le font descendre de Rhée et du Temps, sans doute parce que le Temps mûrit lentement les trésors dans le sein de la terre. D'autres prétendent qu'il est fils de Cérès et de Jasion, célèbre agriculteur. Je préfère cette origine à la première; car l'agriculture me paraît être la source des richesses véritables.

Cependant, lorsque les hommes furent réunis en société, la plupart d'entre eux, livrés aux arts et aux sciences, n'eurent plus le loisir de cultiver les trésors de Cérès. Alors il fallut créer des richesses fictives que les habitans des villes pussent échanger contre les richesses réelles des habitans de la

---

* Cette épithète mérite, de nos jours, quelques exceptions.

campagne. Pour opérer cet échange, on choisit, parmi les métaux, l'or, l'argent et l'airain. Cérès continua de procurer aux humains les trésors de la nature, et l'aveugle Plutus fut chargé de leur distribuer avec équité les métaux précieux qui les représentent. Jamais mission ne fut plus délicate, ni plus mal remplie.

Pour guider sa marche pesante,
Comme il n'a ni chien ni bâton,
Le stupide aveugle, dit-on,
Suit le premier qui se présente ;
Presque toujours c'est un fripon.
Le guide remarquant que son aveugle boite
Du côté gauche, range avec dextérité
Tous les fripons de ce côté,
Tous les honnêtes gens à droite.
D'après moi vous présumez bien
Qu'ainsi postés sur son passage,
Les coquins ont du voisinage
Tout le profit, les autres rien.

Nos aïeux lui pardonnèrent d'abord

cette injustice, en faveur de l'utilité de ses fonctions. Mais bientôt ce dieu entreprenant se servit si adroitement de nos passions pour étendre son commerce, qu'il disposa du sort des mortels, et balança le pouvoir du Destin.

Bientôt la vertu fut vénale ;
Le Juge vendit ses arrêts,
Le Libelliste ses pamphlets,
Le Casuiste sa morale.
Les sots et les ambitieux
Dans la fange se soulevèrent ;
Et, pour en sortir, achetèrent
Des écussons et des aïeux.
Chacun entretint ses finances ;
Le Ministre avec des brevets,
La Sorbonne avec des bonnets,
Le Pontife avec des dispenses.
L'Orateur, de la vérité,
L'Avocat, de la confiance,
Le Médecin, de la santé,
Le Professeur, de la science,
L'homme public, de son crédit,
Le Charlatan, de la sottise,
Le Poëte, de son esprit,

Firent métier et marchandise.
Enfin, le prince de Paphos,
Avec la reine d'Idalie,
Prit un comptoir et des bureaux,
Pour enseigne portant ces mots :
Amour, Vénus et Compagnie.
Il trafiqua de la pudeur,
Vendit en détail la jeunesse,
Et les soupirs et la tendresse...
Ah ! leur fixer une valeur,
C'est leur ôter leur prix. Personne
N'a jamais pu payer un cœur :
Voilà pourquoi le cœur se donne.

LETTRE LXV.

LA FORTUNE. LE DESTIN. NÉMÉSIS.

Suivant un ancien proverbe qui dit qu'un aveugle conduit l'autre, la conductrice la plus ordinaire de l'aveugle Plutus est l'aveugle Fortune, conduite elle-même par l'aveugle Destin.

Cette déesse inconstante, le pied

légèrement posé sur une roue rapide, ou placée debout sur un char traîné par quatre chevaux aveugles comme elle, écrase ses adorateurs, et change, cent fois par jour, de ministres et de favoris. Le ciel pose sur sa tête : ses mains portent en même temps le feu et l'eau, emblème du bien et du mal qu'elle répand sur la terre. Quelquefois elle tient, de la main droite, la corne d'abondance, et de la main gauche, elle conduit l'Occasion, dont la tête chauve ne présente, sur le front, qu'un léger toupet de cheveux, par lequel il faut la saisir.

Aussi, sous l'ombrage discret
Ou d'une grotte ou d'un bosquet,
Dès que le tête-à-tête enhardit ma tendresse,
Et que l'Occasion paraît,
Vous la tournez si bien que toujours la déesse
Me présente la nuque et jamais le toupet.

Les surnoms de la Fortune varient

autant que ses caprices. On l'appelle partout *bonne* et *mauvaise*, suivant les circonstances. Les Romains la surnommaient *Aurea*. Sa statue d'or était en effet placée dans l'appartement et près du lit de l'empereur, et transférée, à l'instant de sa mort, dans l'appartement de son successeur. Ils l'adoraient encore sous les titres de Conservatrice [1], de Nourrice, d'Aveugle, Favorable, Passagère, Familière, Privée, etc.

Les aventuriers adoraient la Fortune Aventurière [2]. Servius Tullius avait élevé dans son palais un autel à la Fortune Barbue [3]. J'ignore le sens de cet emblème.

---

[1] *Conservatrix, mammosa, cæca, obsequens, brevis, privata.*

[2] *Fors fortuna.*

[3] Plutarque.

La Fortune Virile [1] avait un temple placé près du temple de Vénus.

Rome, soustraite à la vengeance de Coriolan, par les larmes de son épouse et de sa mère, éleva un temple à la Fortune Féminine [2], parce que deux femmes avaient sauvé la patrie.

Domitien, après quelques revers de fortune, suivis d'événemens heureux, dédia un autel à la *Fortune de retour* [3].

Enfin, on lui frappa des médailles sous le titre de Fortune *Stable* [4], ou *Constante*. Mais ces médailles, peu connues dans tous les temps, sont devenues, de nos jours, aussi rares que la pierre philosophale.

---

[1] Plutarque; Ovide, Liv. IV des Fastes.

[2] Diodore, Liv. VIII.

[3] *Fortuna redux*.

[4] *Fortuna stata*.

Il est singulier que la plus changeante des divinités soit guidée par le moins changeant de tous les dieux ; car vous savez que le Destin est d'un caractère immuable. Assis sur un trône de fer, il pose le pied sur un globe ; et ce globe est le Monde, dont il tient les destinées, d'un côté renfermées dans une urne, de l'autre gravées sur un livre d'airain. Toutes les puissances célestes s'évanouissent devant la sienne. Il parle ; l'Olympe se tait ; les déesses pâlissent en silence, et ses décrets, plus prompts que la foudre, frappent également les hommes et les dieux.

Devant lui marche la Nécessité. Cette déesse inflexible partage sa tyrannie. Ses mains de bronze tiennent de longues chevilles et du plomb fondu, qui unissent et lient tous les objets d'une manière indissoluble. Elle porte aussi de

longs coins de fer, qui divisent les liaisons les plus fortes et les plus intimes.

La Nécessité a subi elle-même ses lois, en cédant à la voix irrésistible de l'Amour. Mais la souveraine des mortels ne soumit son cœur qu'au souverain des dieux, qui la rendit mère de l'inflexible Némésis, déesse de la justice et de la vengeance céleste. C'est elle que vous apercevez près de sa mère, le front calme, le regard sévère et la démarche assurée. Remarquez cette couronne de narcisses, surmontée d'une corne de cerf, qui couvre sa noire chevelure; ce voile léger qui gaze ses modestes attraits, cette draperie blanche qui flotte sur ses épaules et descend à longs plis jusqu'à terre. Vous voyez dans ses mains un frein et un compas; l'un pour maîtriser la fougue de nos passions, l'autre pour mesurer, parmi les hommes, les peines, les récompenses et l'égalité;

Non cette égalité barbare et ridicule,
Qui fait d'un pygmée un Hercule;
Mais cette sainte égalité
Qui du faible opprimé protége l'innocence,
Et fait fléchir l'orgueil de l'injuste Opulence
Devant l'honnête Pauvreté.

Quelquefois Némésis tient une lance pour frapper le Vice, et une coupe remplie d'une liqueur divine, pour fortifier la Vertu contre le malheur.

Les Grecs l'adorèrent sous les noms de *Némésis*, vengeresse; *Adrastée*, inévitable; et *Ancharie*, formidable. Son temple le plus célèbre était situé sur une éminence près de Rhamnus, ville de l'Attique : ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhamnusie*.

Les Athéniens instituèrent en son honneur les fêtes *Némésées* *, et les

* Ces fêtes étaient funèbres, parce qu'on croyait que Némésis prenait aussi les morts sous sa protection, et qu'elle vengeait les injures faites à leurs tombeaux.

Romains lui élevèrent, dans le Capitole, un autel sur lequel ils déposaient un glaive avant de partir pour la guerre, en conjurant l'équitable déité de protéger la justice de leurs armes.

C'est sur l'autel de Némésis que la jeune amante délaissée vient, les yeux gonflés de larmes, et le cœur gros de soupirs, déposer en tremblant son offrande, et former contre un ingrat des vœux dont elle n'est pas bien assurée.

Que si la déesse équitable,
Sensible aux pleurs de la Beauté,
Promet que son bras redoutable
Punira l'infidélité;
Le jour, le soir, la nuit suivante,
Tout l'alarme, tout l'épouvante.
Le jour, un noir pressentiment
La fait trembler d'être exaucée :
Du monstre le portrait charmant,
Le soir, obsède sa pensée.
La nuit, les songes affligeans
Offrent à son âme craintive
Les traits aimables, mais changeans,

De son image fugitive :
Ici, le perfide la fuit
Et lui lance un regard farouche ;
Là, le Repentir le conduit
Et le sourire est sur sa bouche.
Tantôt sur l'abîme des mers,
Tantôt dans le fond des déserts,
Abandonné de la Nature ;
Tantôt sur un lit de verdure,
Se consolant de ses revers,
De Vénus levant la ceinture,
Charmant, parjure et presque heureux...
« Le perfide ! Tonnez, grands dieux ! »
Dit-elle en frémissant. La foudre
Obéit : le ciel s'obscurcit ;
Un trait va le réduire en poudre...
Elle frissonne, elle transit
D'amour, de frayeur transportée,
S'éveille de pleurs inondée,
Court au temple, vole à l'autel,
Nomme cent fois le criminel,
Tombe à genoux, pleure, demande
Son châtiment sans le vouloir,
Et revient sans s'apercevoir
Qu'elle a retiré son offrande.

LETTRE LXVI.

LE TARTARE.

Après avoir visité le palais de Pluton et ses dépendances, traversons sur ce pont tremblant les ondes enflammées du Phlégéton *, et marchons vers le Tartare, en cotoyant les rivages du Cocyte, dont les ondes se grossissent des pleurs des coupables, et dont le murmure imite leurs gémissemens.

Nous voici sous les voûtes brûlantes du noir Tartare : c'est ici que sont précipitées à jamais les âmes criminelles : cet abîme, où tous les élémens et tous les maux se confondent, est sorti du

* Du mot grec φλέγω, *brûler*.

sein du *Chaos* *. Autant la terre est placée au-dessous du ciel, autant le Tartare est creusé au-dessous de la terre **.

Les bords sulfureux de ce gouffre immense sont peuplés des scélérats les plus célèbres, soit par l'atrocité de leurs crimes, soit par la sévérité de leurs châtimens, châtimens toujours justes, quand Minos les prononce, et rarement mérités, quand les dieux se mettent à la place des juges.

Phlégias, *roi des* Lapythes, *et* père de Coronis, nous en offre un exemple. Coronis, amante d'Ischys, fut aimée d'Apollon : le dieu, irrité de ses refus, lui ravit l'honneur, et la rendit malheureuse sans être heureux.

---

* Hésiode, en sa Théogonie.

** Hésiode, *ibid.* — Homère, Iliade, Liv. VIII.

C'est vainement qu'un traître, usant de violence,
Croit arracher le bien qu'il ne peut obtenir :
Un crime ne saurait jamais être un plaisir ;
C'est le don libre et pur qui fait la jouissance.

La nymphe désespérée pleurait son déshonneur dans les bras de son amant, qui, par tendresse ou par générosité, l'excusait et séchait ses pleurs. Apollon, jaloux des consolations de ce couple infortuné, le perce de ses traits, tire du sein de Coronis Esculape, qu'il confie au centaure Chiron, et la change en corneille.

A cette nouvelle, Phlégyas, guidé par la vengeance paternelle, s'arme d'un flambeau, vole au temple de Delphes, et le réduit en cendres. Soudain un trait d'Apollon le précipite dans le Tartare, où cette roche énorme, suspendue sur sa tête, lui fait éprouver le supplice éternel de l'attente et de la terreur.

Eschyle * prétend que cet infortuné répète sans cesse cette maxime : *Apprenez, par mon exemple, à respecter les dieux et la justice.* Pour moi, voici ce que je lui ferais prononcer :

« Dérobez votre fille aux regards de nos dieux,
« Sinon vous devez vous attendre
« Au déshonneur le plus honteux,
« Aux trahisons de votre gendre,
« Qui, las de sa moitié, vous réduira tous deux,
« Elle, à s'enfuir, vous à vous pendre. »

Le supplice d'Ixion vous paraîtra plus juste. Ce prince, pour obtenir Dia, fille de Déionée, promit à celui-ci des présens considérables. Le père lui accorda sa fille, en le sommant de sa promesse. Ixion, sous prétexte de l'accomplir, attire chez lui Déionée, et le fait tomber par une trappe, dans une

* Tragédie de Prométhée.

fournaise ardente. Aussitôt les Remords et les Furies vengeresses s'emparent du coupable, et le livrent à toutes les horreurs du plus affreux délire. Jupiter fut touché de son repentir; il apprit d'ailleurs qu'il était homme de société et convive agréable; ce qui, aux yeux des princes désœuvrés, efface les plus grands crimes, et surpasse les plus hautes vertus. Le roi du Ciel accueille le coupable, le console, le fait asseoir à sa table, et l'enivre de nectar. Ixion, qui avait le nectar un peu tendre, caresse de l'œil les appas de la chaste Junon, boit * furtivement dans sa coupe, en presse les bords de ses lèvres amoureuses, et, suivant la déesse dans un lieu écarté, tombe à ses pieds, en attendant la main qui doit le relever. Il l'attendait

* Lucien, dialogue des dieux.

... LXVI

... Junon furieuse avait ... a son époux.

... lui répondit : « Madame,
... se peut pas. — Pourquoi non ? à sa femme
Vous en avez conté jadis.
... fils Pirithoüs n'est-il pas votre fils ?
— Un peu ; mais c'est sans conséquence :
... mortelles toujours nous revenons à vous
... épris que jamais — Soit ; mais à la vengeance
Vous autorisez leurs époux.
Auprès de leurs moitiés quand vous faites les hommes,
Ils font si bien les dieux auprès de nous,
Que nous ne savons plus souvent où nous en sommes ;
Témoin cet Ixion. — Eh bien ! pour le punir,
Et connaître à quel point sa tendresse m'outrage,
A ses regards, ce soir, je veux offrir
Une Vapeur, ayant votre air, votre visage,
Et parlant votre doux langage.
Entre ses bras il croira vous saisir,
Et n'embrassera qu'un nuage.
- Vous m'allez compromettre. - Eh ! non. - Moi dans ses bras !
— Ce ne sera pas vous — Il ne le saura pas.
S'il allait s'en vanter ! si sa langue indiscrète !...
J'aimerais autant que... la chose fût... secrète. »

Comptez, reine des Cieux, sur le plus

profond mystère. Il dit, fait venir Ixion, lui présente l'image de Junon afin de se convaincre ; et soudain le voilà convaincu. Mais comme la conviction portait à faux, le bon Jupin n'en fit que rire.

Cependant Ixion, à *l'exemple* de tous les courtisans heureux, disait à ses amis, avec une vanité mystérieuse :

« En honneur, depuis quelque temps,
« Je suis content de ma personne.
« — Quelque nymphe de quatorze ans ?
« — Un peu plus ; mais belle, mais bonne !
« Des grâces, de la dignité ;
« De la raison, de la tendresse ;
« Et sur-tout de la majesté.
« — De la majesté ! laquelle est-ce ?
« Celle des attraits ou du rang ?
« — Mais... l'une et l'autre. — Apparemment
« Minerve reçoit ton hommage !
« — Fi donc ! une prude, à mon âge !
« — La déesse de la Beauté ?...
« — N'a que les grâces en partage,
« Et j'ai cité la majesté.
« — Junon ?... Mais Junon est trop sage...

« — Aussi gardez-vous d'en parler !
« Plus une conquête est brillante,
« Plus il faut la dissimuler.
« D'ailleurs, jamais je ne me vante. »

Enfin, les confidences d'Ixion furent si discrètes et si modestes, que Jupiter en apprit par la Renommée beaucoup plus qu'il n'en avait vu. Alors, pour détromper sa cour, le roi du Ciel lui présenta la conquête aérienne d'Ixion *, et le précipita dans le Tartare. Là, les Furies l'attachèrent avec leurs serpens sur cette roue, dont le mouvement éternel ne lui laisse pas un instant de repos. Tant qu'il ne fut que fourbe et parricide, Jupiter l'admit à sa cour; dès qu'il fut indiscret, Jupiter inventa

* On prétend que cette nuée féconde enfanta les Centaures, qui, comme l'on sait, étaient moitié hommes et moitié chevaux.

pour lui un nouveau supplice. Hélas! tous les Jupiter se ressemblent :

Auprès d'eux vous pouvez, avec impunité,
Fouler aux pieds les lois, l'amitié, la nature :
Leur orgueil ne voit rien pourvu qu'il soit flatté.
Mais il n'est point de gêne, il n'est point de torture,
Qui puisse expier la piqûre
Qu'un mot fait à leur vanité.

Celle de Salmonée, roi d'Élide, fut poussée jusqu'au délire. Non content de se faire adorer le jour, il se faisait traîner la nuit, sur un pont d'airain, dans un char dont la rotation rapide imitait le roulement du tonnerre. Là, nouveau Jupiter tonnant, il lançait des torches enflammées sur quelques malheureux, que ses satellites assommaient subitement pour imiter la foudre au naturel. Mais tandis qu'il s'amusait à foudroyer ses sujets, Jupiter le foudroya lui-même, et relégua sa divinité

dans cette triste demeure, où le feu céleste le brûle sans le consumer.

Près de lui, considérez Sisyphe, fameux brigand, mis à mort par Thésée. Voyez-vous ce scélérat, le front couvert de sueur et les muscles tendus, rouler péniblement une pierre énorme vers la cime de cette montagne escarpée? Épuisé de fatigue, il approche du but; l'espoir du repos le ranime, et, par un dernier effort, il pousse son fardeau jusqu'au sommet. La pierre immobile va prendre son aplomb!...... Il palpite de joie, immobile comme elle.... Soudain elle chancelle, roule, retombe avec fracas; et le supplice du coupable recommence avec son travail.

Au pied de cette montagne, des rameaux chargés de fruits, ombragent le cristal d'une source pure. C'est là que Tantale, fils de Jupiter et roi de Phrygie, éprouve un supplice affreux, mais

trop doux encore pour son crime. Ce père dénaturé ayant invité les dieux à sa table, et voulant éprouver leur divinité, leur servit les membres de son fils Pélops. Les convives s'abstinrent tous de ce mets exécrable, excepté Minerve, qui, par mégarde, mangea, dit-on, une épaule. Les dieux, saisis d'horreur et de pitié, ressuscitèrent Pélops, lui rendirent une épaule d'ivoire, et ordonnèrent à Mercure d'enchaîner Tantale sous ces arbres fertiles, et de le plonger jusqu'au menton dans cette fontaine. Là, ses lèvres et ses mains avides poursuivent vainement cette onde et ces branches fugitives. La soif le dévore au sein des eaux, et la famine au sein de l'abondance.

Mais tandis que je vous parle, vos regards se détournent et s'arrêtent sur une multitude de femmes qui s'empressent de tirer de l'eau d'un puits, et

[illegible]

* D'autres prétendent que leur supplice consistait à tirer sans cesse de l'eau dans un crible.

** On les appelle *Danaïdes*, du nom de *Danaüs*, leur père; ou *Bélides*, du nom de *Bélus*, leur aïeul.

Cependant les jeunes désirs
De l'Hymen aiguisaient la tendre impatience.
Enfin la nuit tardive amène les plaisirs ;
Partout la même ivresse et les mêmes soupirs ;
Et cette aimable défaillance,
Dont le calme, dont la langueur
Ne sont plus le plaisir, mais sont mieux le bonheur.
Morphée arrive alors : mais la Mort en silence
Suit ses pas, flétrit ses pavots ;
Et dans un seul instant le tranchant de sa faux
A d'un siècle d'amour moissonné l'espérance.
A la lueur du jour naissant,
De remords, de crainte agitée,
La jeune épouse en frémissant,
Fuit de sa couche ensanglantée ;
Et de plus près considérant ces yeux
Qui lui disaient hier ce que la bouche n'ose,
Et cette bouche demi-close,
Dont, cette nuit, la sienne a respiré les feux,
Et cette couche tiède encore,
Et ces voiles épars, et ce désordre heureux,
Qui devait augmenter peut-être avec l'aurore ;
Tout retrace à ses yeux l'horreur de son forfait.
La Pitié dans son sein rallume un feu secret :
Elle plaint, elle embrasse, elle aime sa victime ;
Son cœur transi se glace et brûle tour-à-tour ;
Les Remords, pour punir le crime,
Ont emprunté les traits et les feux de l'Amour.

Cependant Hypermnestre suivant à pas précipités [illegible] le donjon de Larisse, tandis que Lyncée arrivait à Lyrcée, ville voisine d'Argos. La [illegible] Hypermnestre avait sauvé la vie à son époux. La nuit suivante, ils montèrent l'un et l'autre sur une tour [illegible], et, pour s'annoncer mutuellement leur arrivée, ils allumèrent chacun un flambeau.

A sa faible lueur leurs deux cœurs tressaillirent,
Se parlèrent et s'entendirent.
Ce flambeau, dans leur main tour-à-tour agité,
Leur traçait la frayeur qu'ils avaient éprouvée,
Le moment de leur fuite et de leur arrivée,
Le bonheur de se voir tous deux en sûreté,
Et de se revoir la prochaine espérance:
Il exprimait avec vivacité,
D'un côté la tendresse et la fidélité,
De l'autre la tendresse et la reconnaissance.

Peu de temps après, l'oracle fut vérifié: Lyncée, vainqueur de Danaüs, monta sur le trône d'Argos. Les Danaïdes furent condamnées par les dieux

au supplice dont vous êtes témoin; et les Argiens instituèrent la fête *des flambeaux*, pour célébrer la tendresse conjugale d'Hypermnestre et de son époux.

Les Danaïdes, dans leur triste demeure, ont pour voisin Tityus, fils de Jupiter et de la nymphe Elare. Sa mère étant morte, la Terre, dit-on, le nourrit. Sa taille gigantesque et sa force prodigieuse lui donnèrent tant d'orgueil et d'audace, qu'il voulut attenter à l'honneur de Latone. Apollon et Diane, pour venger leur mère, le percèrent de leurs traits, et le précipitèrent dans le Tartare, où son corps étendu couvre neuf arpens de terre. Là, ce misérable sent nuit et jour dans son sein le bec tranchant d'un vautour qui dévore ses entrailles sans cesse renaissantes.

Avant lui, Prométhée, fils de Japet et père de Deucalion, éprouva le même

Pandore le porta à son frère Épiméthée, qui, sans examen, ouvrit la boite fatale.

C'était alors l'enfance de la terre :
La Bonne-Foi, la Paix et la Santé
A chaque pas rencontraient la Gaîté.
Tout s'entr'aimait, tout était sœur et frère.
On ignorait le nom de la Vertu :
Avant le mal, le bien fut inconnu.
Soudain de la boîte fatale,
S'échappent le Tien et le Mien,
Les Lois, la Chicane infernale,
Qui dispute à chacun le sien ;
La Guerre, de qui l'art funeste
Fait de nous autant d'assassins ;
La Douleur, la Fièvre, la Peste,
Et, qui pis est, les Médecins.

Effrayé de ce déluge de maux, Epiméthée referma promptement la boîte fatale, et y retint l'Espérance prête à s'envoler. On assure que, depuis ce temps, elle est demeurée au fond de la boîte : cependant,

De sa prison, soit dit en confidence,
Je la crois échappée ; et dès l'instant flatteur,
Qui vit entre nous deux naître la confiance,
Je sentis qu'en secret elle entrait dans mon cœur.

Jupiter, humilié de voir Prométhée échapper à ses embûches grossières, l'accabla noblement du poids de sa toute-puissance. Pour le punir, selon l'usage, d'avoir eu plus d'esprit que son maître, il chargea Mercure et Vulcain de l'attacher sur le mont Caucase, où un vautour lui rongeait le foie.

Cet acte de despotisme et d'iniquité fit murmurer les hommes et révolta toutes les femmes. Quel est son crime, s'écriaient-elles, en s'apitoyant sur son sort?

Sa main a formé l'homme à l'image des dieux ?...
Former l'homme, est-ce un mal ? Son bras audacieux
Du feu céleste a dérobé la flamme,
Et dans le corps humain l'a transmise?..Ah! tant mieux!
Qu'eussions-nous fait d'un corps sans âme!

C'est par ce feu divin que l'homme, chaque jour,
Sent éclore la force et les fleurs du bel âge;
Il lui doit sa raison, sa vertu, son courage.
Et si c'était à lui qu'il dût aussi l'Amour!...
Du moins on le soupçonne... Ah! si la chose est sûre,
Jupiter a l'âme bien dure.

A ces plaintes assez fondées, Jupiter restait muet; mais Mercure, chargé d'avoir de l'esprit pour lui, répondait : Apprenez, mesdames, que Prométhée est moins puni* d'avoir animé l'homme que d'avoir *inventé la femme*, source de tous les maux qui attirent sur la terre la vengeance céleste. Mais, lui répliquaient-elles,

Si les femmes des dieux attirent le courroux,
Pourquoi soir et matin sont-ils à nos genoux?
Pourquoi les voyons-nous briguer notre conquête?
Pourquoi le monarque du ciel
Vient-il prendre à nos yeux la forme d'un mortel,

* Lucien.

Et souvent celle d'une bête ?
Et quoi ! nous mépriser et ramper sous nos lois !...
Dites à Jupiter qu'il est de tous les rois
Le plus inconséquent et le plus malhonnête.

Mercure se dispensa de cette commission ; mais Hercule, protecteur-né du beau sexe, délivra Prométhée et le rendit à son ouvrage.

O ma tranquille amie ! ô vous que le destin
Du souffle de l'amour n'a jamais agitée !
Si Cupidon dans votre sein,
Par l'entremise d'un humain,
Transmet un jour le feu divin,
Choisissez-moi pour votre Prométhée !

LETTRE LXVII.

LES FURIES.

N'AVEZ-VOUS pas vu quelquefois
De ces vieilles acariâtres,
Au maintien roide, à l'œil sournois,
Aux traits livides et jaunâtres,

Qui, nuit et jour, de leurs époux
Ont éternisé le martyre,
Et font, depuis trente ans, leur plaisir le plus doux
De déchirer et de médire ?

Voilà précisément le portrait des trois Furies, Alecto, Tisiphone et Mégère, filles de l'Achéron et de la Nuit. Les Furies que vous avez vues sur la terre, ont un air de famille que vous retrouvez ici ; et la seule différence qui distingue les Furies terrestres d'avec les Furies infernales, c'est que celles-ci ont la tête hérissée de serpens, et que celles-là sont presque toujours affublées d'une petite coiffe de dévote.

On assure que ces trois sœurs sont vierges, et les amateurs présument qu'elles le seront encore quelque temps. Leur robe, souillée de sang, est tantôt noire, tantôt blanche ; noire quand elles sont irritées, et alors on les ap-

pelle *Némèses** ou *Érynnides;* blanche quand elles s'apaisent, et alors on les nomme *Euménides* **.

Leur ministère ne se borne pas à châtier de leur fouet vengeur les ombres criminelles; souvent elles volent au séjour des vivans, planent sur la tête de l'homme coupable, et portant dans son sein leurs flambeaux dévorans, elles commencent pour lui, sur la terre, les supplices éternels du Tartare.

De sinistres tableaux, de songes effroyables
Elles tourmentent son sommeil;
De souvenirs affreux, de spectres lamentables
Elles entourent son réveil.
Aux chants joyeux de l'Alégresse,
Aux ris de la Gaîté, aux accens du Plaisir,
Son cœur, prêt à s'épanouir,
Se resserre accablé du fardeau qui l'oppresse;
Il voit, sans les goûter, les biens qu'il a perdus,
Et le Remords lui dit : Tu ne dormiras plus.

---

* Furieuses.

** Bienfaisantes.

Le parricide Oreste offrit à la Grèce un exemple effrayant de la *sévérité* des Furies. Pour les apaiser, il bâtit, au fond de l'Arcadie, un temple dédié aux Furies noires. Il couronna leurs statues de safran et de narcisses; il couvrit leurs autels de fruits et de miel, leur immola une brebis noire, et consuma le corps de la victime sur un bûcher de cyprès, d'aubépine, d'aulne et de genièvre. Les déesses implacables, touchées enfin de son repentir, lui apparurent vêtues de blanc, et soudain Oreste éleva un second temple en l'honneur des *Furies blanches* ou *Euménides*. Là, il les couronna d'olivier, leur sacrifia deux tourterelles, et fit, en leur honneur, une libation d'eau de fontaine, contenue dans des vases dont les anses étaient couvertes de laines d'agneau. Il évita scrupuleusement de leur offrir du vin ou d'autres liqueurs inflammables:

d'après la connaissance qu'il avait acquise de leur caractère, l'infortuné crut devoir ne leur présenter que des calmans.

Il y a peu de divinités dont le culte ait été aussi étendu que celui des Furies. La Crainte élève plus de temples que l'Amour. Les ministres du temple qu'elles avaient à Athènes, près de l'Aréopage, composaient un tribunal, devant lequel on ne pouvait comparaître qu'après avoir juré sur l'autel des Euménides de dire la vérité.

Leur sanctuaire servait d'asile aux criminels ; mais souvent ils y éprouvaient un supplice plus horrible que celui qu'ils voulaient éviter. Près de la ville de Céryne, en Achaïe, à peine le coupable avait-il posé le pied sur le seuil du temple des Furies, qu'un délire affreux s'emparait de ses sens ; et

le faisait passer, en un instant, de la fureur au désespoir, et du désespoir à la mort. Aussi, n'osait-on qu'en tremblant regarder le temple, ou prononcer le nom de ces divinités redoutables.

Pour moi, si j'avais un asile à proposer à quelque coupable, au lieu de le conduire au sanctuaire des Furies, je lui dirais, en le guidant vers votre demeure :

« Si tu veux à ta conscience,
« Rendre la paix et la sérénité,
« Viens respirer, auprès de la Beauté,
« L'air épuré par l'Innocence,
« La Candeur et la Vérité.
« Là, chaque jour, tu verras naître
« Autant de vertus que d'attraits.
« Un seul instant contemple-les,
« Et tu deviendras, pour jamais,
« Honnête homme, si tu peux l'être. »

LETTRE LXVIII.

HÉCATE.

La plus formidable des puissances infernales, est la terrible Hécate, dont le corps gigantesque, s'élevant à l'entrée du Tartare, vous présente trois têtes menaçantes*. Une couronne de chêne s'entrelace aux vipères dont elle est hérissée ; à ses pieds, des chiens furieux, l'œil étincelant, la gueule béante, poussent des hurlemens lamentables. Sa main droite est armée d'un flambeau, d'un fouet et d'un poignard ; de l'autre, elle tient une clef et une coupe funèbre, pour les libations auxquelles elle préside.

* On lui donne tantôt une tête d'homme, de cheval et de chien ; tantôt une tête de chien, de lion et de taureau.

Cette triple divinité se divise pour exercer, sous trois noms, trois pouvoirs différens, dans le Tartare, au Ciel et sur la Terre.

Hécate, au séjour des enfers,
Elle tient les clefs de l'abîme;
D'un fouet sanglant frappe le crime,
Et de fiel, à longs traits, abreuve les pervers.

Phebé, pendant la nuit, elle règle le cours
De cet astre inconstant, dont les métamorphoses
Des Grâces, nous dit-on, séparent les Amours,
Par une barrière de roses.

Diane, à l'ombre des forêts,
Elle poursuit d'un pas rapide
Le daim léger, le faon timide,
L'atteint, le perce de ses traits:
Et si quelque mortel, errant à l'aventure,
Rencontre ses regards, plus perçans mille fois
Que les flèches de son carquois,
Il s'en va languissant, et meurt de la piqûre;
A moins qu'une Émilie, agréant en pitié
Les tourmens secrets qu'il endure,
Avec le baume d'amitié
Ne cicatrise sa blessure.

On prétend que cette déesse prodigue les richesses à ses adorateurs, qu'elle les accompagne dans leurs voyages, et qu'elle dispose en leur faveur des suffrages du peuple, et des lauriers de la victoire *. Quelquefois elle assiste aux conseils des rois : plus souvent, errante sur les coteaux ou dans les vallées, elle multiplie les troupeaux ou les frappe de stérilité. C'est pour cette raison que les Athéniens lui présentaient des gâteaux, sur lesquels était empreinte la figure d'un bœuf ou d'un bélier. Au milieu des carrefours, où sa statue était placée, ils lui servaient, tous les mois, un soupé, que les pauvres mangeaient en son honneur.

Quelquefois on lui offrait une *Hécatombe* ou le sacrifice de *cent* taureaux.

---

* Hésiode.

De là, selon quelques-uns, lui vient le nom d'*Hécate* *. D'autres veulent qu'il lui soit donné, parce qu'elle retenait cent ans sur les rives du Styx les ombres des morts privés de sépulture.

A Rome, on lui sacrifiait, pendant la nuit, des chiens dont les hurlemens plaintifs écartaient, disait-on, les esprits malfaisans. Aussi les Romains l'appelaient-ils *Canicide*.

Les habitans de l'Achaïe ensanglantèrent long-temps ses autels, pour expier le prétendu crime du jeune Mélanippe et de Cométho **.

Ce couple, qui s'adorait,
Au temple se rencontrait
Pour se conter son martyre :
Mais on crut qu'il avait fait
Un peu plus que se le dire.

---

* Du mot grec ἑκατόν, cent.
** Pausanias, Liv. VII.

Et là-dessus voilà toutes les consciences alarmées. Par quel sacrifice expiatoire apaisera-t-on la déesse outragée ? Le plus atroce est celui que le fanatisme doit choisir. En effet, les prêtres vont, chaque année, arracher des bras paternels un jeune adolescent et une vierge innocente, pour les traîner aux autels de la terrible Hécate, et, les égorgeant avec le fer sacré, ils punissent ces infortunés d'un crime dont ils ignorent même encore qu'on puisse se rendre coupable.

Hécate préside aux mystères de la magie. Les sorciers, ou ceux qui croient l'être, vont furtivement, au milieu de la nuit, se baigner dans un fleuve sur le rivage duquel ils creusent une fosse profonde. Là, revêtus d'un long manteau couleur d'azur, ils immolent une brebis noire, brûlent la victime, et présentent du miel pour apaiser la

[illegible]

[illegible] de [illegible], exprime [illegible] les [illegible]; par exemple :

[illegible],
[illegible],
[illegible],
[illegible],
[illegible],
[illegible],
[illegible],
[illegible],
[illegible],
[illegible] par [illegible].
[illegible] et [illegible]
[illegible] :
[illegible],
Pour [illegible] ;
Chaque [illegible],
Chaque [illegible] plus fidèle,
Chaque [illegible] plus parfait,

Chaque jour au moins un bienfait,
Chaque soir une rêverie,
Chaque matin une folie,
Et chaque instant, le vrai bonheur,
Dans la simplicité du cœur
Et l'innocence de la vie.

LETTRE LXIX.

MINOS, ÉACUS ET RHADAMANTE. EUROPE.

Voici le tribunal incorruptible qui ne juge jamais les actions par les hommes, mais toujours les hommes par leurs actions.

Ici la loi n'a point de commentaire :
Les grands et les petits voleurs,
Sans huissiers et sans procureurs,
Ne peuvent compliquer ni traîner leur affaire.
Point de solliciteur, point d'argent, point d'ami,
Point d'orateur à brillante faconde ;
Point d'épices de juge... Aussi !
Que de gens ont gagné leur cause en l'autre monde,
Qui la perdent en celui-ci !

Les trois juges qui composent ce tribunal, sont, Minos, Éacus et Rhadamante. Éacus juge les peuples d'Europe, Rhadamante ceux de l'Asie *, et Minos, président du tribunal, discute et concilie leurs opinions. Pour vous les peindre tous trois tels qu'ils sont, je vais vous dire ce qu'ils ont fait, et vous le dire en leur présence. Que de magistrats redouteraient un pareil hommage!

Sur les rives de la Phénicie, régnait jadis le bon prince Agénor, fils de Neptune et de Lybie. Il n'avait que deux enfans, Europe et Cadmus. Angélo, fille de Junon, avait dérobé un petit pot du fard de sa mère pour le donner à la jeune Europe. Celle-ci,

* Il est vraisemblable que, depuis longtemps, leur juridiction s'est étendue en Afrique et en Amérique.

par l'usage de ce fard divin, avait nuancé son teint d'une blancheur d'autant plus précieuse, qu'elle est plus rare dans ces brûlantes contrées. Comme sa fraîcheur était à l'épreuve du soleil, elle se promenait sans voile sur le bord de la mer, et cueillait des fleurs avec ses compagnes. Jupiter, qui se trouve partout, ne manqua pas de se trouver là : il vit Europe, l'admira, l'aima :

Et, voulant faire sa conquête,
Ne croyez pas qu'il l'entreprit
Sous les traits d'un homme d'esprit.
Beauté vaut mieux qu'esprit près d'une jeune tête.
Jupin, expert dans l'art de séduire les cœurs,
Prit comme les trois quarts de nos adorateurs,
La forme d'une belle bête.

Europe aperçoit sur le rivage un taureau d'une blancheur éblouissante ; elle accourt avec ses compagnes. L'animal caressant plie les genoux, se couche,

mange dans la main, et se laisse couronner de fleurs.

Ainsi l'amant qui médite
De tyranniser un cœur,
Prend la main avec douceur,
Puis la baise avec ardeur;
Puis la reposant bien vite,
Feint de trouver son bonheur
Au dessus de son mérite,
Et rougit... Ah! l'hypocrite!

Les compagnes d'Europe essaient tour-à-tour de monter sur la croupe du taureau. Il se prête à leurs jeux et semble s'enorgueillir de ce doux fardeau. Enfin, la timide Europe, enhardie par leur exemple, s'assied sur l'animal docile. Tout-à-coup il se dresse, bondissant d'orgueil et de joie, et s'élance avec ardeur au milieu des vagues frémissantes. Europe, d'une main, tient une de ses cornes; de l'autre elle implore vainement le secours de ses compagnes

éperdues. Ses yeux, obscurcis par les larmes, n'aperçoivent déjà plus le rivage lointain; sa voix entrecoupée de sanglots, se perd dans le vague des airs; son voile et ses cheveux en désordre flottent au gré des vents.

Les Tritons et les Néréides,
Sillonnant les plaines liquides,
Nageaient en foule aux pieds de cet objet charmant.
Les jeunes frères de Zéphyre
Autour d'elle à l'envi murmuraient doucement,
Comme s'ils avaient eu quelque chose à lui dire.
Amphitrite la vit, et craignit un moment
De voir usurper son empire.

Environnée de ce nombreux cortége, Europe aborde à l'île de Crète. Là, son ravisseur disparaît, et la belle affligée se trouve dans les bras d'un consolateur qui lui dit :

« Vous voyez le coupable. Ah ! faites-en justice ;
« A subir son arrêt d'avance il est soumis.
« J'ai fait couler vos pleurs, quelque soit mon supplice,
« Je l'aurai mérité. Prononcez ; j'obéis. »

Europe, indécise sur le choix de la punition, consulta l'Amour, qui, suivant l'usage, ayant commué la peine en plaisir, la rendit mère de Minos et de Rhadamante.

Minos trouva les mœurs des Crétois aussi sauvages que les déserts qu'ils habitaient. Il leur enseigna l'art de l'agriculture, et joignit à ce bienfait le plus beau présent qu'un homme puisse faire à ses semblables;

Trop heureux le mortel qui trace de ses mains
Les lois dont la Sagesse enchaîne les humains!
Tout s'anime à sa voix. Le monde en sa présence
Semble se réveiller du sommeil de l'enfance.
Il a parlé; déjà le désordre n'est plus.
Le Génie à ses pieds étouffe l'Ignorance,
L'âge présent lui doit la paix et l'innocence,
Et la postérité lui devra ses vertus.

Minos eut ce bonheur et cette gloire en partage. Cependant les Crétois lui refusèrent long-temps la royauté.

Enfin, pour confondre ses envieux, il déclara qu'il était fils de Jupiter; et, pour le prouver, il prédit qu'il allait paraître sur le rivage une victime, qu'il fit serment d'immoler à Neptune. Il parlait encore, lorsqu'on vit approcher un taureau d'une blancheur éclatante, et ce prodige lui fit décerner la couronne. Mais le nouveau roi prenant, avec le sceptre, l'esprit de son état, garda le taureau qu'il avait promis à Neptune, et lui en sacrifia un de moindre valeur. Hélas!

Tous ces Sages si grands aux yeux de l'avenir,
Vus de près, sont ce que nous sommes.
Si leur vertus nous font oublier qu'ils sont hommes,
Leurs faiblesses bientôt nous en font souvenir.
Mais au lieu de scruter avec un œil sévère,
Ceux de qui l'existence est pour nous un bienfait,
En taisant leurs défauts, songeons que sur la terre,
Le meilleur des humains est le moins imparfait.

Minos fut cruellement puni de ce moment d'oubli. Neptune irrité, rem-

plit sa maison de troubles et d'incestes. Pasiphaé, son épouse, devint mère du Minotaure, qui fut, dit-on, moitié homme, moitié taureau. Ce monstre, fruit d'un infâme adultère, fut enfermé dans le labyrinthe, construit par l'ingénieux Dédale. C'est là qu'il dévorait les malheureux égarés dans les détours de sa sombre demeure.

Androgée, fils de Minos, périt victime de la jalousie des Athéniens, et ce père infortuné ne vengea sa mort qu'après une guerre longue et sanglante.

Phèdre et Ariane, ses filles, devinrent l'une et l'autre victimes des fureurs de l'Amour *. Ariane fut abandonnée par Thésée sur les rochers déserts de l'île de Naxos; et Phèdre, brûlant d'une flamme criminelle pour le vertueux

---

* Voyez la troisième Partie, Lettre XL.

Hippolyte, s'empoisonna pour abréger des jours que la honte et les remords lui rendaient insupportables.

Rhadamante, frère de Minos, porta en Lycie les lois que ce prince avait établies dans la Crète. Il se rendit célèbre par son équité et sa frugalité. Ces deux vertus, qui paraissent d'abord assez étrangères l'une à l'autre, sont cependant inséparables.

La Justice a toujours été
D'accord avec la Tempérance.
Pourquoi Bacchus, qui dit si bien la vérité,
Ne peut-il de Thémis gagner la confiance ?
C'est que sa main n'a pas assez de fermeté
Pour tenir juste la balance.

Éacus, collègue de Minos et de Rhadamante, dut le jour aux amours de Jupiter et d'Égine, fille d'Asope. Comme Junon, de concert avec le père, éloignait, par une vigilance continuelle, le dénouement de cette aventure, Ju-

piter, pour ménager ses momens, changea Asope en fleuve, et transporta sa fille dans l'île de Délos. Là, seule avec l'objet de sa tendresse, Égine voulait s'en tenir aux épanchemens moraux et aux extases sentimentales, dont elle avait acquis la théorie dans les romans de ce temps-là. Tout-à-coup, au moment le plus tendre de cette ivresse platonique, son amant disparaît; une flamme pétillante tourbillonne à ses pieds, s'élance sur son sein, l'environne et la pénètre d'une ardeur inconnue. Ses soupirs brûlans, ses caresses expirantes rappellent son amant, mais il était caché sous cette flamme mystérieuse; et lorsque la nymphe éperdue revit la lumière, elle était mère d'Éacus.

Ce prince donna le nom de sa mère à l'île qui l'avait vu naître, et gouverna ses habitans comme un bon père gouverne sa famille.

Cependant la vengeance couvait dans le cœur de Junon :

Car chez le sexe masculin,
De la vengeance impatiente
L'ardeur s'évapore et s'éteint ;
Mais au fond d'un cœur féminin,
La rancune est un vieux levain :
Plus il s'aigrit, plus il fermente.

Junon, après un demi-siècle, plus irritée que le premier jour, empoisonna toutes les fontaines de l'île d'Égine, et vengea son affront sur les sujets innocens du fils de la femme que Jupiter avait séduite.

Il est donc vrai que, « de tout temps,
« Les petits ont pâti des sottises des grands * ! »

Éacus, environné de ses sujets expirans, supplia son père de lui ôter la vie et de la rendre à son peuple. En

* La Fontaine.

... cette prière, il se tenait ... le tronc caverneux d'un ... antique, habité par une nombreuse fourmilière. Soudain chaque fourmi prend la forme et la figure humaine, et le bon Eacus se retrouve au milieu de ses enfans, auxquels, depuis ce prodige, on donna le nom de Myrmidons *. La sagesse et l'équité avec lesquelles il les gouverna jusqu'à sa mort, lui méritèrent l'honneur de tenir ici la balance, qui pèse éternellement le vice et la vertu.

Tels sont, Emilie, les trois Juges qui décideront un jour de votre sort et du mien. Quand nous nous présenterons ensemble devant leur tribunal, je leur dirai d'un ton et d'un air contrit :

« Des coupables mortels pour tourmenter les âmes,
« Vous les mettez, dit-on, pendant l'éternité,

* Du mot grec μύρμηξ, fourmi.

« En tête-à-tête avec leurs femmes.
« Ah ! redoublez pour moi cette sévérité :
« Rendez-moi, je vous en supplie,
« Inséparable d'Émilie,
« Hélas ! je l'ai bien mérité ! »

LETTRE LXX.

MERCURE, SALMACIS ET HERMAPHRODITE.

En sortant du tribunal des Enfers, quel objet fixe votre attention ? Ce sont sans doute ces Ombres qui vont y comparaître. Vous souriez ? Ne serait-ce pas de la figure de celui qui les guide ?...... Eh ! précisément !...... c'est lui-même ! C'est Mercure que nous n'avons encore pu trouver ni dans le ciel, ni sur la terre, tant il a d'occupations ! Profitons de la rencontre ; nous y sommes tous deux intéressés :

Si nous nous quittions pour long-temps,
Ce messager nous servirait peut-être.

Or, avant d'employer les gens,
On est charmé de les connaître.

Mercure dut le jour aux amours de Jupiter et de *Maïa*, en l'honneur de laquelle le mois de mai lui fut consacré. Il naquit en Arcadie sur le mont Cyllène.

Le jeune fils de Maïa, doué d'une intelligence subtile et d'une discrétion impénétrable, devint le négociateur et le messager du ciel, de la terre, de la mer et des enfers. Jupiter, pour accélérer ses courses mystérieuses, lui attacha des aîles à la tête et aux talons. Il eût dû, ce me semble, en ajouter aux mains, puisque Mercure est aussi le patron des voleurs. Cette dernière dignité ne fut point le fruit de l'intrigue; il ne la dut qu'à ses talens naturels. Le jour même de sa naissance, il *lutta* avec Cupidon, le renversa d'un croc-en-jambe, et lui vola son carquois. Au

moment où tous les dieux le complimentaient sur sa victoire, il escamota le trident de Neptune, l'épée de Mars, les tenailles de Vulcain, la ceinture de Vénus; et tandis que Jupiter riait de ces larcins, il lui déroba son sceptre : il eût même enlevé sa foudre; mais en la touchant, le fripon se brûla les doigts. Cette maladresse le trahit, et le fit exiler sur la terre.

En arrivant dans ce séjour,
Il endoctrina tour-à-tour
Nos bons aïeux et leurs compagnes.
L'exil d'un homme de la cour
Est un fléau pour les campagnes.

Apollon, exilé dans le même temps, gardait les bœufs du roi Admète. Mercure, devenu pasteur comme lui, crut devoir s'approprier un troupeau à peu de frais. Dans ce dessein, il profita du moment où, dans un tendre délire,

complimens et des présens de part et d'autre. Apollon reçut de Mercure une écaille de tortue, dans laquelle il avait tendu quatre cordes, auxquelles le dieu des arts en ajouta trois. C'est ainsi que la lyre fut inventée par le fils de Maïa, et perfectionnée par le fils de Latone. Mercure reçut d'Apollon une baguette de coudrier, qui avait la vertu de concilier tous les êtres divisés par la haine. Mercure, pour éprouver le pouvoir de ce talisman, le jeta entre deux serpens qui se battaient : soudain ils se réunirent autour de la baguette, y demeurèrent entrelacés, et formèrent ainsi le caducée, principal attribut de Mercure.

On prétend que le caducée avait la propriété d'assoupir, et même de pétrifier ceux à qui Mercure le présentait.

Ah ! de nos jours, combien d'auteurs,
Au style aride, à la plume glacée,

En présentant leurs œuvres aux lecteurs,
Leur présentent le caducée !

La vie pastorale de Mercure le fit adorer comme dieu des bergers. Ils le représentaient portant un jeune bélier, et le plaçaient devant leur porte, ayant à ses pieds un coq, symbole de la vigilance. Ils se persuadaient que les voleurs, par crainte ou par égard pour leur patron, respecteraient l'asile confié à sa garde.

Peu satisfait de ces honneurs champêtres, Mercure entreprit une plus brillante carrière. Il parcourut les grandes villes, et s'établissant au milieu des places publiques, il y exerça l'art de l'éloquence. Les rhéteurs et les charlatans se mirent sous sa protection. Ils le représentaient avec des chaînes d'or, qui sortaient de ses lèvres, et captivaient les assistans par les oreilles.

Le fils de Latone rivalisait à la tribune avec le fils de Maïa. Le genre du premier était plus noble; celui du second plus séduisant. On applaudissait aux préceptes de l'un, on suivait les maximes de l'autre.

Et voilà pour quelles raisons
Le dieu des arts et le dieu des larrons
De l'éloquence ont partagé l'empire.
Mais en parlant plus bas d'un ton,
Mercure, dans l'art de bien dire,
En sait, je crois, plus qu'Apollon.
Celui-ci, tourmenté du démon qui l'inspire,
Trouble, entraîne, ravit ses nombreux auditeurs;
L'autre, avec un mot, un sourire,
Persuade, amollit les cœurs,
Et, comme un aimant, les attire.
L'Innocence attentive à son début flatteur,
Ivre de ce qu'il dit, dans ses yeux cherche à lire
Ce qu'il ne dira pas, pour tenter la pudeur;
Et se trouve, en sortant de ce tendre délire,
Entre les bras de l'orateur.

Mercure jouit quelque temps de ses triomphes; mais il était dans son

caractère de vouloir joindre l'utile à l'agréable. Pour y parvenir, il se mit dans le commerce, et composa, entre la Fraude et la Bonne Foi, un traité mixte, que tous les spéculateurs apprirent par cœur, comme ouvrage élémentaire.

En quatre mots, voici comment
De la fortune il indique la route:
Il commence à l'atermoiement,
Et finit à la banqueroute.

Bientôt tous les marchands, édifiés de sa morale, le représentèrent et l'adorèrent, tenant d'une main le caducée, de l'autre une bourse pleine. Pour prix de la protection qu'il leur accorda, ils lui promirent d'abord tout l'encens de l'univers, dont ils lui offrirent ensuite un centième par arrangement, pour lui prouver qu'ils avaient profité de ses principes en bonne foi.

Cependant l'absence de Mercure fai-

Le fils de La[...] [...]sidérable à la cour
avec le fils de[...]
mier était p[...]
plus sédui[...] [...]ail, les Amours
précepte[...] [...]semblaient se morfondre.
de l'au[...] [...]Vénus restaient huit jours
[...]écrire et sans se répondre.

Et [...]emmes, les maris n'osaient
Le [...]umer la moindre aventure ;
D[...]l'un à l'autre se disaient :
Mais quand reviendra donc Mercure ?
En fin Jupin le rappela
Pour un message : « Eh ! le voilà !
« Est-ce bien lui ! qu'il est aimable ! »
Soudain on l'embrasse, on l'accable
De baisers et de billets doux :
« Mon frère, c'est un rendez-vous.
« Mon cher ami, c'est une lettre.
« Mon cousin, ce sont des bijoux ;
« C'est un portrait, qu'il faut remettre.
« Ceci, c'est un petit roman
« Dont j'ai promis un exemplaire.
« Ceci, c'est un préliminaire
« Pour amener un dénoûment.
« Mon cher ami, chez un beau-père
« Tu devrais bien me présenter.
« Tu devrais me faire inviter

.ner chez une grand'mère.
u devrais endormir Junon.
Tu devrais, lorsqu'à la sourdine
« Je souperai chez Proserpine,
« Lire la gazette à Pluton.
« Tu devrais auprès d'Amphitrite,
« Quand son mari sera... — Suffit.
« — Tu devrais chez Minerve... — Eh vite !
« Donnez-moi vos paquets. » Il dit
Et vole aux enfers, sur la terre,
Au fond des bois, au sein des eaux,
A Gnide, à Paphos, à Cythère,
Dans les palais, dans les hameaux,
Aux bains, aux tables, aux toilettes ;
Il fait tant enfin que l'Amour,
Partout, avant la fin du jour,
Avait trois fois payé ses dettes.

L'aisance avec laquelle Mercure s'acquittait de ses missions les plus épineuses, lui donnait une certaine grâce dont Vénus eut peine à se défendre. On prétend même que, dans une affaire importante, cette déesse l'ayant choisi pour négociateur, mit tant d'intimité dans la négociation, qu'au bout

de neuf mois, le résultat de leurs conférences fut un petit frère de l'Amour, auquel on donna le nom d'Hermaphrodite *. Cet enfant réunissait les talens de son père et les grâces de sa mère. Dès sa jeunesse, il cultiva les sciences, et voyagea pour s'instruire. Fatigué de ses courses lointaines, il se baignait un jour dans une fontaine située au fond d'un riant bocage de l'Asie. La jeune Salmacis le vit et l'aima; car le voir c'était l'aimer.

Soudain à ses regards prodiguant ses trésors,
Elle veut lui prouver sa flamme;
Mais Hermaphrodite est un corps
Où l'Amour n'a pas mis une âme.

Il conjure les dieux de le délivrer des embrassemens de son amante; elle les

* Mercure est surnommé Hermès, et Vénus Aphrodite. Hermaphrodite signifie donc fils d'Hermès et d'Aphrodite.

supplie de la rendre inséparable de ce qu'elle adore. Sa prière plus juste est exaucée : bientôt leurs deux corps n'en forment plus qu'un d'une beauté parfaite, mais d'un sexe un peu équivoque.

> Leurs charmes douteux réunis
> D'Amour excitent la surprise.
> Le Berger enflammé croit brûler pour Cypris,
> La Bergère pour Adonis,
> Et rougissent de leur méprise.

Cette beauté ambiguë prit le nom d'*Androgyne* *, et fit mille conquêtes de part et d'autre. Mercure, chargé sans cesse pour elle ou pour lui de messages contradictoires, y renonça pour vaquer à ses nombreuses occupations.

Elles variaient à chaque instant, et son nom variait avec elles ; *Mercure*, il présidait au commerce ; *Hermès*,

---

* Ανδρὸς, γυνὸς, homme et femme.

aux ambassades et aux négociations ; *Nomius*, aux lois du commerce, de la musique et de l'éloquence ; *Argoræus*, aux places des marchés publics ; *Vialis*, aux grands chemins, sur lesquels il était souvent représenté sous la forme d'une pierre carrée ; c'est de là que lui vient l'épithète de *Quadratus*. Le surnom de *Triceps* lui fut donné parce qu'il exerce en même temps ses talens au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Au ciel, il convoque le conseil des dieux, dont il est l'huissier et le secrétaire ; il préside à leurs banquets, et en balaie la salle, ainsi que les principaux appartemens du palais de Jupiter. Sur la terre, il dirige le génie des marchands, des voleurs, des orateurs, des plaideurs, des vendeurs d'orviétan ; il protége et conseille les pasteurs, les amans, les maîtresses, femmes, filles et veuves de tout âge et de tout état.

Aux enfers, il est l'introducteur des âmes; il arrive précisement au dernier instant de l'agonie, pour recevoir l'esprit du moribond, et le conduire, la baguette à la main, jusqu'à la barque de Caron, qui s'en charge pour une obole. Après un certain nombre de siècles, il ramène tour-à-tour les âmes sur la terre, et les loge dans le corps des enfans que l'hymen va mettre au jour. Les moralistes demandent, depuis long-temps, comment il les introduit dans leur nouvelle demeure : dès qu'ils auront reçu réponse, je vous en ferai part.

C'est sur cette transmigration des âmes qu'est fondé le système de la métempsycose, dont je vais vous entretenir, après vous avoir parlé du culte et des attributs de Mercure.

On le représente jeune, leste et riant;

presque toujours nu; quelquefois à moitié couvert d'un petit manteau. Sa tête et ses talons portent toujours des ailes. Il tient, suivant la circonstance, un caducée, une bourse, des chaînes d'or, une lyre ou une baguette; et l'on met à ses pieds un coq, une tortue ou un bélier.

Les Grecs et les Romains célébraient ses fêtes principalement au mois de mai. Ils adossaient souvent sa statue à celle de Minerve, et lui présentaient, comme dieu de l'éloquence, les langues des victimes qu'ils immolaient à la déesse.

Comme il paraît presque impossible que ce dieu infatigable ait toujours pu vaquer seul à tant d'occupations différentes, on a prétendu qu'il y avait eu plusieurs Mercures. Cicéron lui-même en compte jusqu'à cinq. Mais pourquoi

refuser de croire chez les dieux, ce que je vois sans cesse sur la terre?

Je sais quelqu'un qui, chaque jour,
Au ciel adresse sa prière,
Cultive ensuite tour-à-tour
L'Amitié, les Arts et l'Amour;
De l'indigent visite la chaumière;
Du riche embellit le séjour;
Et, quittant ses lambris pour un dais de verdure,
Seule, va contempler et sentir la Nature;
Qui prête à la société
Son esprit, ses grâces brillantes,
Et court verser des larmes consolantes
Dans le sein de l'adversité;
Qui donne un prix aux moindres bagatelles,
Qui, sans mentir, embellit les nouvelles,
Qui flatte la laideur, sourit à la beauté,
Plaide pour les absens et pour la vérité;
Qui lit, qui peint, qui chante, file,
Médite, brode, et passe, avec légèreté,
De la philosophie à la frivolité,
Et de l'agréable à l'utile.
Comment, me direz-vous, cultiver en un jour,
L'Amitié, la Nature, et les Arts et l'Amour,
L'Esprit, la Charité, la Vertu, la Folie?
C'est un prodige! — Il est vrai; cependant
Pour y suffire, il est constant
Qu'il est et qu'il ne fut jamais qu'une Émilie.

LETTRE LXXI.

LA MÉTEMPSYCOSE.

Voulez-vous savoir, Émilie,
Pourquoi vous avez de beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Colorés par la modestie ?
C'est que vous fûtes autrefois
Bon citoyen, bon fils, bon père, bonne femme,
Soumise aux dieux, soumise aux lois.
Pour en récompenser votre âme,
Le destin l'a logée en ce charmant séjour,
Estimé par l'Esprit, embelli par l'Amour.
Mais si vous abusez de ce rare avantage,
Si vous n'adoucissez l'excès de vos rigueurs,
Craignez qu'un jour le Sort ne venge l'esclavage
Auquel vous soumettez nos cœurs.
En quittant ces attraits, vous deviendrez peut-être,
Durant vingt siècles, tour-à-tour,
Singe ou prédicateur, pantin ou petit-maître,
Sangsue ou financier, procureur ou vautour.

Ce n'est pas tout, vous tourbillonnerez ensuite de planète en planète ; vous irez vous épurer au centre brûlant

du soleil; puis, après cet immense circuit, vous reviendrez au point où vous êtes, pour recommencer un autre voyage. D'après ce système, on a bien raison de dire que nous sommes des voyageurs dans cette vie; on pourrait même ajouter, et dans l'autre.

Au reste, le principe le plus universel de la métempsycose, c'est que nos âmes, après nous avoir quittés, passent dans le corps des êtres qui, par leurs inclinations, ont le plus de rapport avec notre caractère.

* Ainsi, pour embellir sa cour,
Si Pluton, quelque temps, chez lui vous fait descendre,
Quand vous remonterez au terrestre séjour,
On verra le phœnix renaître de sa cendre.

---

* Dans la première édition, au lieu de ces quatre vers, on lisait les suivans :

Aussi, lorsqu'autrefois je voyais mettre à mort
Le compagnon de saint Antoine,
Je m'écriais en déplorant son sort :
Barbares, arrêtez! vous égorgez un moine.

Les Indiens, les Perses et tous les Orientaux se sont soumis à la métempsycose, sans aucune restriction; ils ont consenti à ce que leur âme passât du corps d'un homme dans celui d'un animal, et de celui-ci, dans un arbre ou une plante, parce que tout ce qui végète vit, et que tout ce qui vit doit avoir une âme. Ce système peut offrir quelquefois de tendres souvenirs et d'agréables images : assis près de vous, à l'ombre d'un orme vénérable, je puis vous dire, en style de métempsycose;

Dans le corps caverneux de cet antique ormeau
Est renfermé l'esprit d'un Nestor du hameau.

Ces oiseaux qui, battant des ailes,
Se caressent sur ce rameau,
Ont été deux époux fidèles.
Ils furent moissonnés au printemps de leurs jours;
Ils sont devenus tourterelles,
Et recommencent leurs amours.

Cette timide violette
Fut une bergère discrète,

Qui, des amans craignant la trahison,
Se cachait dans la solitude ;
Et par crainte ou par habitude,
Se cache encor sous le gazon.

Cette rose fraîche et vermeille
Fut une belle du grand ton ;
Son amant était cette abeille,
Et son abbé ce papillon.

Cet aigle fut le chantre d'Ilion :
Ce cygne, celui d'Italie ;
Cette fauvette était Délie ;
Ce rossignol, Anacréon.

Telle était, dans le principe, la marche de la métempsycose. Mais, quelques siècles après, la diète générale des Métempsycosistes décréta qu'à l'avenir la transmigration des âmes ne se ferait plus que dans des corps *homogènes*, c'est-à-dire, de même nature. Cette opinion néanmoins fut toujours combattue par les zélés partisans de Pythagore.

Ce philosophe fut le premier propa-

gateur du système de la métempsycose; et il se souvenait si bien de tous les corps que son âme avait habités, qu'un jour ayant aperçu un antique bouclier suspendu à la voûte d'un temple, il s'écria : « Voici le bouclier que je portais au siége de Troie, lorsque j'y combattis sous le nom d'Euphorbe. »

Le système de la métempsycose a été conservé, jusqu'à nos jours, dans toute son étendue, par une partie des peuples de l'Inde, et sur-tout par les Bramines, qui, dit-on, entretiennent des hôpitaux pour tous les animaux malades ; persuadés qu'en les secourant, ils soulagent peut-être leurs parens ou leurs amis. Cette folie, je l'avoue, me paraît si intéressante, que si je perdais ce que j'ai de plus cher au monde, je me trouverais trop heureux peut-être de pouvoir l'adopter.

Si j'avais le malheur de vous survivre un jour,
La consolation du reste de ma vie
Serait d'aller recueillir tour-à-tour,
Dans chaque objet les traits de mon amie.
Je trouverais dans le cristal des eaux
La pureté de votre âme paisible,
Et dans la douceur des agneaux,
Celle de votre cœur sensible.
Le chien me tracerait votre fidélité.
Je reconnaîtrais chez l'abeille
Votre aimable industrie et votre activité.
Je reverrais votre beauté
Dans les trésors naissans de la rose vermeille;
Dans les baisers de l'oiseau de Vénus,
Votre flamme innocente et pure:
Ainsi vos charmes, vos vertus,
Me sembleraient épars dans toute la Nature.

LETTRE LXXII.

LES CHAMPS ÉLYSÉES.

Qu'on s'égare à plaisir dans ce riant bocage !
Quel calme on y respire en respirant le frais !
Sans doute le Bonheur, l'Innocence et la Paix,
En renonçant au monde, ont ici, pour jamais,
Fixé leur tranquille ermitage.
Nul souci, nul chagrin n'oserait de ces bois
Troubler l'heureuse solitude ;
Et, près de vous, mon cœur, pour la première fois,
Soupire sans inquiétude.

Cependant une réflexion involontaire attiédit peu à-peu le charme qu'inspire l'aspect de ces beaux lieux : cette verdure naît toujours et ne meurt jamais ; ce jour, sans cesse à son aurore, ne décline jamais vers son couchant : toujours le même zéphyr donne le même

mouvement à ce même feuillage : dans mille siècles, ces ondes, éternellement paisibles, réfléchiront les mêmes objets, et baigneront ce même rivage où les mêmes Ombres viendront goûter le même repos.

A l'aspect fatigant de cette monotone félicité, ne sentez-vous pas votre imagination s'engourdir, et votre cœur tomber en léthargie ?

Quoi ! si nous habitions ces lieux,
Nous nous verrions toujours toujours des mêmes yeux!
Nous n'éprouverions plus de craintes ni d'alarmes !
Tranquilles le matin, et tranquilles le soir,
Nous ne verserions plus de larmes,
Et nous serions réduits à n'avoir plus d'espoir !
Quoi ! je ne serais plus grondé ! quoi ! mon amie,
Il faudrait renoncer aux raccommodemens !
Ah ! gardons-nous-en bien ! le bonheur des amans
N'existe qu'autant qu'il varie.
L'hiver fait valoir le printemps ;
L'azur du ciel plaît mieux parsemé de nuages ;
Et qui n'a jamais vu d'orages,
N'a jamais joui du beau temps.

Voyez ces Ombres silencieuses errer paisiblement autour de nous. Elles goûtent, sans émotion, le plaisir d'être ensemble, et se réunissent ou se séparent avec la même sérénité. Ce bonheur me paraît plus digne d'admiration que d'envie. Si pourtant vous en voulez connaître la source, approchons de ce rivage parsemé de pavots, et suivez des yeux le cours insensible du Léthé. Ce fleuve promène lentement, avec ses ondes, l'insouciance des choses de la vie. C'est là que les morts vertueux, en entrant dans l'*Élysée* par cette porte d'ivoire, boivent à longs traits l'oubli des peines et des plaisirs qui ont rempli leur courte existence. Les malheureux! Puisqu'ils recourent à ce fatal remède, ils n'ont donc jamais aimé!

Quand on a connu la douceur
Et le charme de la tendresse,

Comment peut-on renoncer au bonheur
De s'en entretenir et d'y rêver sans cesse ?
Ah ! mieux que les eaux du Léthé,
De nos jeunes amours la tendre rêverie,
Éteint le souvenir des peines de la vie,
En ranimant celui de la félicité.

Croyez-moi, mon amie, évitons cette onde fatale ; sauvons-nous par la porte d'ivoire, et retournons bien vite sur la terre avant l'heure où la nuit pourrait nous y surprendre. Ici, elle ne déploie jamais ses voiles, et c'est encore un de mes griefs contre ce séjour bienheureux.

Élysée, asile où le Sage,
Vainqueur du Temps et de la Mort,
Goûte éternellement les délices du port,
Après avoir long-temps lutté contre l'orage,
Chez vous jamais la nuit ne remplace le jour !
Quel moment vos héros donnent-ils à l'Amour ?
Sous ces ombrages frais, ils discutent sans cesse,
Sur la raison, sur la sagesse,
Sur les vrais plaisirs, les vrais biens ;

Et dans ces éternels et graves entretiens,
Pas un seul mot de tendresse !
A quoi donc songent-ils !... O Champs Élysiens
Notre félicité n'est qu'une ombre légère ;
Votre bonheur est un bonheur sans fin,
Et la raison veut que je le préfère ;
Mais pour en bien jouir j'ai l'esprit trop mondain,
Et je vais m'arranger avec mon médecin,
Pour qu'il me laisse encor cinquante ans sur la terre.

ÉPILOGUE.

Lorsqu'assis sur les bords de la Seine sanglante,
J'ébauchais ces légers tableaux,
Souvent j'ai senti les pinceaux
S'échapper de ma main tremblante.

Avec tous mes amis je me sentais mourir ;
Le ciel avait au meurtre abandonné la terre.
A l'aspect des bourreaux le jour semblait pâlir,
Et la vapeur du sang rougissait l'atmosphère.

Courbé sous la douleur, marchant à pas pesans,
Quelquefois j'élevais mes regards languissans
Vers ces sombres cachots, où l'Amour, le Génie,
Et les Vertus et les Talens
Épuisaient lentement la coupe de la vie.
Je ressentais les maux de tant de malheureux ;
Et, me félicitant d'expirer avec eux,
Au pied de leurs cyprès je déposais ma lyre.

Mais quand j'appris que la Beauté,
Que l'Innocence, au sein de la captivité,
Pour charmer leurs ennuis, avaient daigné me lire,
Je m'écriai, plein d'un nouveau délire :
« Êtres intéressans, si j'ai tari vous pleurs,
« Si mes accens ont pu suspendre vos douleurs,
« Si même, un seul instant, ils vous ont fait sourire,
« Jusqu'aux dernier soupir pour vous je veux écrire.
« Ranimez mes esprits, grands dieux !
« Et que votre bonté m'inspire
« Le langage qui parle au cœur des malheureux. »

C'est ainsi, mon aimable amie,
Que ces faibles essais verront encor le jour :
J'écris pour les Vertus, les Grâces et l'Amour,
En écrivant pour Émilie.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE.







A. Devenne del.t   Simonet Sc.t

NEPTUNE ET AMPHITRITE.

LETTRES
A ÉMILIE
SUR
LA MYTHOLOGIE,

PAR

C. A. DEMOUSTIER.

SIXIEME PARTIE.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, FILS.
1822.

A ÉMILIE.

Villers-Cotterets, le 20 brumaire an 7.

Je vous écris sous les yeux de ma mère,
Sous un ciel pur, sous l'ombrage enchanteur
De la forêt profonde et solitaire :
Vous seule ici manquez à mon bonheur.

Je plains ces dieux dont je trace l'image.
Quoique immortels, point ne voudrais contre eux
Changer mon sort : la vie est un passage ;
Mais, en passant, ici je suis heureux.

Plaisirs brillans ne me font nulle envie.
Peu de richesse et de luxe encor moins,
Paix et travail, voilà toute ma vie,
Qui coule et fuit sans trouble et sans témoins.

Quoique l'Automne ait vidé sa corbeille,
Quoiqu'à Paris tout semble m'inviter,
Depuis qu'aux champs la Nature sommeille ;
Ma mère est là ; je ne puis la quitter.

Eh ! qu'opposer à ce nœud plein de charmes,
Quand, m'embrassant avec un doux transport,
Elle me dit, les yeux remplis de larmes :
« Tu pars, mon fils ! te reverrai-je encor !

« Si ton amour, sur mon hiver moins sombre,
« Fait luire encore un rayon de printemps,
« De mes beaux jours pourquoi borner le nombre ?
« Reste !... Demain sera-t-il encor temps ! »

— « Moi te quitter !... Non, ma mère ; j'oublie
Muses, beaux-arts, plaisirs et tout Paris,
« Tout... Mais, hélas ! mais ma chère Émilie
« Qui m'attendait !... Écrivons. » Et j'écris.

Ainsi le fils qui vous devra la vie,
Vous consacrant ses soins et ses beaux jours,
Oublira tout, excepté son amie,
Qui grondera, mais l'aimera toujours.

LETTRES A ÉMILIE

SUR

LA MYTHOLOGIE.

LETTRE LXXIII.

L'OCÉAN. LES NÉRÉIDES.

L'Océan, fils du Ciel et de Vesta, épousa Téthys, sa sœur, dont il eut trois mille enfans *. Vous voyez, Émilie, qu'à cette époque le liquide empire ne manquait pas d'héritiers. Cependant, soit que le souverain des ondes trouvât le partage difficile à faire entre tant de prétendans, soit qu'en bon père il voulût épargner à ses enfans les chagrins inséparables de la royauté, il

* Hésiode.

résolut de céder ses vastes états à Neptune, fils de Saturne, son frère.

A cette nouvelle, ses nombreux enfans s'alarmèrent plus ou moins, suivant leur degré de sagesse ou d'ambition. Mais l'Océan les ayant convoqués dans son palais de cristal, orné de corail et de perles, prit en main son trident, s'assit sur sa conque royale, et leur dit d'un ton affectueux et paternel:

« Mes chers enfans, ce n'est rien que la vie,
« Et la grandeur et l'immortalité.
« Il n'est de biens vraiment dignes d'envie
« Que l'innocence et la tranquillité.
« Or, l'innocence avec l'autorité,
« La paix du cœur avec la royauté,
« N'ont pu jamais aller de compagnie.

« Vous êtes tous unis; vous vous chérissez tous:
« Ce bien vaut mieux qu'un diadême.
« Demain, mes fils, s'il fallait entre vous
« Partager l'empire suprême,
« Adieu l'amitié, le repos,
« Et cette confiance, et ces aveux sincères,
« Et ces rapports de goûts, de plaisirs, de travaux,

« Qui rendent, tous les jours, nos plaisirs si nouveaux,
« Et nos heures si passagères!
« Dès que vous aurez des rivaux,
Vous cesserez d'avoir des frères.

« Ne quittez point ce bien pour l'éclat mensonger
« D'un bonheur apparent qui n'est rien en lui-même;
« Quand on est aimé, quand on aime,
« On ne peut que perdre à changer.
« Retournez, croyez-moi, dans vos grottes profondes.
« Là, sous l'ombre des bois, ou le long des coteaux,
« Des fleuves dirigez les ondes,
« Ou faites sous les fleurs serpenter les ruisseaux.
« Le dieu d'un lac paisible ou d'une source pure
« Est cent fois plus heureux au fond de ses roseaux,
« Étendu sur son lit de mousse et de verdure,
« Que le dieu souverain de l'empire des flots.
« Vous vous rencontrerez dans vos courses tranquilles.
« Ensemble vous féconderez
« La culture des champs, le commerce des villes.
« Utiles sans orgueil, en tous lieux désirés,
« Et faisant circuler le bonheur sur la terre,
« Heureux de vos bienfaits, mes fils, vous reviendrez
« Vous réunir chez votre père.

« Et vous qui prétendez à votre aimable loi
« Soumettre tout ce qui respire,
« Pour régner sur les cœurs, mes filles, croyez-moi,
« Renoncez à tout autre empire;

« Il y va de votre bonheur,
« Et même un peu de votre honneur;
« Car comment pourrez-vous vous flatter qu'on vous aime,
« Si sur vous la couronne attire tous les vœux?
« Et comment peut-on vivre heureux
« Quand on n'est jamais sûr d'être aimé pour soi-même?
« Voilà pourtant le sort des princes et des dieux.
« Je prétends vous soustraire à ce malheur extrême.
« Le véritable amour n'est point ambitieux;
« Un bon époux sans diadême,
« Vous respectera moins, mais vous aimera mieux. »
Il dit. Soudain sur les rives de l'onde,
A l'ombre des forêts, dans les antres déserts,
Les fortunés enfans du souverain des mers,
Savourant leur bonheur dans une paix profonde,
D'amour et d'amitié remplirent l'univers.
Heureux siècle, qui vit trois mille heureux au monde!

De ces temps de félicité
Nous avons tout perdu, jusques à la mémoire;
Nos aïeux ont transmis à la postérité
Les monumens pompeux de leur chétive gloire,
Et les récits ensanglantés
De ces illustres cruautés
Que l'orgueil décora du nom de la victoire;
Et dans tout ce chaos de crime, de grandeur,
Et de faiblesse et de puissance,
Pas un vestige d'innocence,
Pas un souvenir de bonheur!

L'Océan, après son abdication, conserva, ainsi que Saturne, son frère, le titre de père des dieux et des hommes, parce que l'eau est un des principes de l'existence animale, et que, sans elle, la vie cesse de circuler dans nos veines. A ce titre, tout ce qui végète est soumis à son empire; et Flore, au printemps, lui doit l'hommage de sa couronne.

Au reste, il existe entre le dieu des mers et la déesse des fleurs, une vieille amitié et même d'anciens intérêts de famille : Nérée, fils de l'Océan, ayant épousé sa sœur Doris, en eut cinquante filles, que Flore admit à sa cour. Les Néréïdes, sous le nom de Naïades, de Dryades et de Napées, furent chargées, par la déesse, d'entretenir et de soigner les trésors de son empire. Les Naïades arrosèrent les fleurs naissantes avec leurs urnes argentées; les Dryades,

aidées des Zéphyrs, conservèrent la fraîcheur et l'ombre des bocages; et les Napées, assises à l'ombre des saules, protégèrent, contre les aquilons, la verdure et l'émail des prairies.

O mon amie! quand pourrai-je, sous les auspices de ces nymphes, me fixer avec vous dans leur asile champêtre? Comme l'abeille thésaurise, pour l'hiver, le miel qu'elle recueille au printemps, j'épargne peu-à-peu les fruits légers du travail de ma muse, dans l'espoir de vous procurer un Elysée et d'ajouter à notre automne quelques journées de l'âge d'or.

Je veux un jour avoir une chaumière
Dont un verger ombrage le contour,
Pour y passer la saison printannière
Avec ma Mie et ma Muse et l'Amour.

Le caveau frais, la cuisine petite,
Salle à menger de dix pieds de longueur,
Où les amis qui me rendront visite
Seront toujours mal traités de bon cœur.

Chambre à coucher pour moi, pour mon amie,
Toilette auprès, cabinet à côté
Pour le berceau d'une eune Émilie;
Plus loin, un lit pour l'hospitalité.

Point de remise; et pour toute écurie,
L'humble réduit d'un âne et d'un ânon,
Qui serviront de coursier à ma Mie,
Et de Pégase au fils de la maison.

Poulets, dindons et coqs grattant la terre,
De mon fumier disputeront le bien;
Et le chapon, heureux célibataire,
S'engraissera sans se mêler de rien.

Là, la couveuse, élevant sa famille
Avec tendresse, avec sévérité,
A quatorze ans, fera rêver ma fille
Sur les devoirs de la maternité.

J'espère aussi loger en même gîte
Dame Génisse auprès de don Pourceau.
Puisqu'il se plut avec un vieil ermite *,
Il doit se plaire avec la jeune Io**.

---

* Saint Antoine.

** Io changée en vache par Junon. (Voyez la première Partie)

Dans le jardin, auprès du chèvre-feuille,
Vigne, jasmin, choux, pois, rose, navet,
Laitue, œillet : je veux que l'on y cueille
Une salade en cueillant un bouquet.

Je voudrais bien encor qu'une onde pure
Dans mon verger suivît de longs détours.
L'eau sur ses bords invite la verdure,
Et la verdure invite les amours.

Point de fossés, point de murs ; pour clôture ;
L'humble sureau, l'aulne ou le coudrier.
Que la bergère y détache la mûre,
Ou de noisette emplisse son panier.

Avec du temps et de l'économie,
Je paîrai tout, quoique poëte : mais
La paix du cœur et l'emploi de la vie,
Plutus ni moi ne les paîrons jamais.

LETTRE LXXIV.

NEPTUNE. LAOMÉDON.

Neptune, en prenant les rênes de l'empire des mers, fit hommage de sa couronne au dieu de l'Océan, qui, pour perpétuer sa suzeraineté, donna son nom à la plus vaste partie de ses anciens domaines.

Le nouveau roi était fils de Saturne. Celui-ci, comme je vous l'ai dit, avait contracté l'habitude de manger ses enfans au berceau. Heureusement Cybèle, son épouse, qui avait adroitement substitué une pierre à Jupiter, son fils aîné, mit un cheval à la place de Neptune. Si la première méprise du bon Saturne est peu vraisemblable, la seconde est au moins contradictoire.

En effet, le cheval n'existait pas encore à la naissance de Neptune, si, comme on l'assure, il naquit, dans la suite, d'un coup de son trident. Or, à quoi bon rendre ce dieu plus jeune qu'un être auquel il a donné le jour? passe encore si c'était une déesse. Ce qui serait flatteur pour l'une, devient presque offensant pour l'autre. Il faut rajeunir l'amour et vieillir la gloire.

C'est ainsi pour flatter les belles et les dieux,
Qu'on étend ou restreint l'ordre des destinées :
Tous les jours sont des ans pour eux,
Et pour elles les ans à peine des journées.

Neptune, comme la plupart des princes, partagea sa vie oisive entre l'amour et l'ambition; comme eux, il trompa impunément toutes les femmes, et ne put impunément tromper un roi. Jupiter, ayant découvert qu'il conspirait contre lui, l'exila du ciel avec Apollon et les autres conjurés.

Laomédon relevait alors les murs de Troïe. Comme les dieux savent toujours le mieux ce qu'ils ont le moins appris, il se trouva que Neptune était un excellent architecte. Et Laomédon le pria de rebâtir ses murailles. Durant ce travail, Apollon jouait de la lyre pour animer les ouvriers et récréer les princesses troïennes, qui, le fuseau à la main, venaient sur le rivage filer les vêtemens de leurs époux. Cependant les pierres taillées par Neptune s'élevaient et se plaçaient d'elles-mêmes, tandis qu'Apollon chantait en s'accompagnant de sa lyre :

Embellissez ces bord tranquilles,
Croissez, remparts majestueux.
Murs naissans, protégez l'asile
D'un peuple aimable et vertueux.
Loin d'ici le trouble et la crainte ;
Que le paisible voyageur
Ne quitte jamais cette enceinte
Sans avoir trouvé le bonheur.

Que dans ces ports l'heureux navire
Vienne chercher la sûreté.
Là régneront le doux Zéphyre,
Le calme et l'hospitalité.
Là les fiers habitans de l'onde
Viendront, après de longs travaux,
Échanger les trésors du monde
Pour l'amitié, pour le repos.

Sur cette enceinte faible encore,
Un jour en portant vos regards,
Vous direz : Tout ce que j'adore
Est renfermé dans ces remparts.
Portes, qu'une garde sévère
Ferme aux cœurs froids, durs et jaloux ;
Ouvrez-vous à la voix d'un père,
D'un fils, d'un ami, d'un époux.

Ressouviens-toi, dieu de la guerre,
Que Vénus règne en ce séjour.
Sur ces bords éteins ton tonnerre
Avant de paraître à sa cour;
Et si le prince de Cythère,
Ose le rallumer un jour,
Épargne en faveur de sa mère,
Ces murs protégés par l'Amour*.

* Allusion au siége de Troie, dont je parlerai dans l'histoire des héros de l'antiquité.

Laomédon, charmé des talens du chantre et de l'architecte, les combla d'éloges; il les fatigua même d'égards et d'attentions; mais il eut le malheur d'oublier le prix dont il était convenu avec eux; et comme ils prirent la liberté de le lui rappeler, le roi, qui ne permettait pas que, dans son royaume, personne eût plus de mémoire que lui, leur enjoignit, d'un ton très-persuasif, de quitter à l'instant ses états.

Apollon qui, en sa qualité de courtisan disgracié, avait perdu le pouvoir de faire le bien, mais non pas celui de faire le mal, infecta l'air d'une vapeur pestilentielle, tandis que Neptune inondait les champs troïens et suscitait un monstre marin qui ravageait cette malheureuse contrée. L'oracle consulté, ordonna, pour apaiser les dieux offensés, d'exposer tous les ans une jeune

fille à la fureur du monstre. Bientôt le sort désigna pour ce sacrifice Hésione, fille de Laomédon. Heureusement Hercule, le modèle et la fleur de l'antique chevalerie, arriva précisément pour délivrer la princesse ; et Laomédon, qui l'avait promise à son libérateur, trahit encore sa promesse. Ce parjure fut le dernier. Hercule, d'un coup de massue, vengea les dieux, les hommes et les femmes peut-être, que Laomédon avait trompés.

Je vous parlerai quelque jour de ce héros qui fut si grand par sa vertu ; revenons à Neptune, qui ne le fut guère que par sa naissance.

Il essaya de se signaler en disputant à Minerve l'honneur de donner son nom à la ville d'Athènes. A peine de son trident eut-il frappé la terre, que soudain, l'œil ardent, le crin hérissé,

la bouche écumante, le cheval s'élança du sein de Cybèle, en bondissant au son de la trompette guerrière.

Plus modeste dans ses bienfaits,
Minerve, préférant le bonheur à la gloire,
Fit naître l'olivier, symbole de la paix,
Et Minerve obtint la victoire.

C'est à cette occasion que Neptune fut surnommé *Hyppios*, cavalier. Tous ceux qui, pressant un cheval vigoureux, ou dirigeant un char rapide, disputaient le prix dans la carrière olympique, adressaient des prières, et promettaient des offrandes à Neptune, avant de tourner la borne fatale sur laquelle s'élevait la figure d'un mauvais génie qui épouvantait les chevaux.

Mais dès que la force ou l'adresse
Avait fait décerner le prix,
Le vaincu se croyait libre de sa promesse;
Le vainqueur n'avait rien promis.

Les Romains célébraient sa fête le

premier jour du mois de juillet, et lui consacraient le mois de février, pendant lequel ils tâchaient de se rendre le dieu favorable pour l'époque prochaine de la nouvelle navigation. Les libations qui, pour les autres dieux, étaient composées de vin, de lait et de miel, se faisaient, en l'honneur de Neptune, avec l'eau de la mer, des fleuves et des fontaines. On immolait ordinairement un taureau blanc sur son autel; mais quelle que fut la victime amenée dans son temple, les prêtres lui en présentaient toujours le fiel, par analogie avec l'amertume de la mer. Ces cérémonies attiraient un concours prodigieux à Rome, et sur-tout aussi à l'isthme de Corinthe, où il avait un temple célèbre, dans lequel on lui avait érigé une statue d'airain haute de sept coudées. Son culte était si universel, qu'en parcourant les rivages de la Grèce, de la

Sicile et de l'Italie, on trouvait dans les moindres hameaux un temple ou au moins un autel dédié au dieu de la mer. Au reste, quelle que fût la pompe de ces fêtes, il paraît qu'elles se célébraient à pied : car les chevaux lui étant consacrés, on les couronnait alors de fleurs; et l'on eût cru commettre un sacrilége en les forçant au travail, tandis que l'on fêtait le dieu auquel ils devaient l'existence. Cette faveur s'étendait même alors jusque sur les mulets, comme on accorda depuis aux bâtards des nobles les priviléges de la noblesse.

On représentait Neptune sur un char ayant la forme d'une vaste coquille, et traîné par quatre chevaux marins, quelquefois par quatre dauphins. Les roues effleuraient rapidement la surface de l'onde couverte de tritons et de néréïdes. Le front ceint du diadème, le souverain des mers, d'une main calmait les flots

agités, de l'autre tenait le trident, emblème de sa triple puissance, qui s'étend sur la mer, les fleuves et les fontaines.

Les habitans de Trézène avaient empreint sur leur monnaie, d'un côté, le trident de Neptune, de l'autre, la tête de Minerve; ce qui semble indiquer le commerce dirigé par la sagesse. Aujourd'hui, si à l'exemple de Trézène, nous frappions une médaille en l'honneur de notre nouveau commerce,

Pour transmettre sa gloire à la race future,
Nous pourrions mettre encor le trident d'un côté,
De l'autre, l'Avarice et la Stupidité,
Avec les ailes de Mercure.

Les dieux auxquels Neptune confiait le plus souvent une portion de son autorité, étaient les fleuves, pour lesquels on avait presque autant de vénération que pour Neptune lui-même. On leur

immolait des taureaux blancs, quelquefois même des chevaux, comme au dieu de la mer. Ils étaient représentés nus, couronnés de roseaux, le sein couvert d'une barbe vénérable, et appuyés sur une urne qui versait leur onde blanchissante. Ils tenaient une ancre ou un gouvernail, quand les vaisseaux pouvaient voguer entre leurs rivages.

La plupart d'entre eux s'étaient arrogé de très-beaux priviléges. Il y avait tel fleuve qu'une vierge ne pouvait traverser sans y plonger les mains *, et qui, grâce à cet acte religieux, caressait à tout moment les doigts les plus délicats et les bras les plus frais de toute la contrée. Les jeunes Grecs offraient leur chevelure au fleuve Néda **; Pélée consacra

* Hésiode.

** Pausanias, Arcadie.

au fleuve Sperchius * la chevelure de son fils Achille; et les Troïennes, la veille de leur hyménée, étaient obligées d'aller offrir leurs prémices au fleuve Scamandre. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui ses rives désertes, se rappellent avec admiration les combats et la mort de tous les héros dont ils foulent peut-être la cendre et les trophées; et moi, si jamais je me repose sur ces bords mystérieux,

J'interrogerai le feuillage
De ces antiques arbrisseaux
Dont les vénérables rameaux,
Depuis mille ans et plus, couronnent ce rivage.
« Peut-être, leur dirai-je, avez-vous vu jadis
« Les tributs qu'en ces lieux apportait l'Hyménée?
« Vos racines peut-être embrassent les débris
« De l'autel où, le soir, Andromaque amenée
« Peut-être regretta la perte d'un trésor,
« Que peut-être elle avait conservé pour Hector! »

---

* Homère, Iliade.

Ainsi chaque rocher, chaque arbre ferait naître
De vertu, d'innocence un tendre souvenir,
Chaque souvenir un soupir,
Et chaque soupir un peut-être!

Plusieurs doctes commentateurs ont fait de profondes recherches sur le nom de Neptune, qui, grâce à leur érudition, a maintenant autant de significations diverses, qu'il y a de commentaires différens. Le procédé de ces docteurs est infaillible. Vous prenez la moitié d'une racine grecque, vous y joignez deux syllabes latines, entremêlées, selon le besoin, de caractères hébreux, syriaques ou chaldéens; et dès que votre mot commence à prendre figure, en modifiant une finale, changeant une voyelle et supprimant deux consonnes, vous renfermez, dans le nom le plus bref, les mœurs, la figure, le caractère et même les exploits d'un héros, sauf quelques anachronismes qui, dans ces

calculs, ne comptent point. Si, par exemple, ces messieurs s'avisaient un jour de disséquer votre nom,

Ils écriroient : *Emi*, lisez *Ami* :
Du verbe *Lier*, prenez *Lie* ;
Et voilà le *Lien* chéri
De l'heureux *Ami* d'*Émilie*.
— Vous vous trompez ; en voici la raison :
On la nomma sitôt qu'elle fut née ;
Je n'aimais pas alors ! — Il est vrai ; mais son nom
Présageait votre destinée.

Quant aux surnoms de Neptune, ils variaient suivant les circonstances dans lesquelles on lui adressait des vœux ou des remercîmens. C'est ainsi que vous voyez chez nous Notre-Dame de Liesse, de Bon-Secours, de Bonne-Nouvelle, etc. Les coureurs des jeux olympiques appelaient Neptune *Hippodromos*, intendant des chevaux ; les sénateurs romains le nommaient *Consus*, dieu des bons conseils. Les navigateurs

invoquaient souvent et remerciaient quelquefois Neptune-Favorable. Mais le nom sous lequel il recevait le plus d'offrandes, était celui de *Poseidon*, Brise-Vaisseau ; car les dieux, ainsi que les hommes, règnent beaucoup plus par la crainte que par l'amour ; aussi s'aperçoit-on de leur empire. Or, il n'y a de pouvoir réel et durable, que celui dont on ne s'aperçoit pas ; et voilà, mon amie, ce qui rend le vôtre éternel.

Vos désirs sont les miens ; vos plaisirs sont les nôtres.
Vous vous trouvez heureuse ici ?
Cet asile à mes yeux plaît mieux que tous les autres.
Vous songez à partir ? et j'y songeais aussi.
Mais les embarras du voyage ?...
Je les ai prévus, tout est prêt.
Mais au moins vouliez-vous, en quittant ce bocage,
Emporter quelques fleurs ?... Voici votre bouquet.
Quel plaisir c'eût été de faire la lecture
D'un auteur favori...? Sterne* est dans la voiture.

* Auteur du Voyage sentimental.

Et votre ami, qui loge à cent pas du chemin,
Qu'il vous eût été doux de le voir au passage !...
Nous sommes à sa porte... Il est sorti, je gage!
Il vous attend, je l'ai prévenu ce matin.

Je ne sais si c'est obéir,
Mais je sais bien que c'est jouir
Qu'étudier ainsi les vœux de ce qu'on aime;
Je n'ai là nul mérite, et j'avoue entre nous,
Qu'en vous obéissant pour vous,
Je vous obéis pour moi-même.

LETTRE LXXV.

AMPHITRITE. ARION.

NEPTUNE, souverain des ondes, possesseur des immenses trésors que renferme son empire, environné des nymphes et des néréïdes qui se disputaient l'honneur de lui plaire, comblé des faveurs de la Gloire, de l'Amour et de la Fortune, possédait tout, excepté le bonheur.

N'est-il pas vrai, ma tendre amie,
Qu'il n'est de trésors précieux,
De triomphes flatteurs, de vrais plaisirs, que ceux
Que l'on partage avec son Émilie?
L'Amour a deux à deux enchaîné l'univers.
Son joug est le tourment et le besoin du monde;
L'infortuné qui fuit dans le fond des déserts,
Cherche encor un écho dont la voix lui réponde.

Au milieu du tumulte brillant de sa cour, Neptune éprouvait intérieurement le vide affreux de cette solitude. En promenant ses ennuis au pied du mont Atlas, il aperçut Amphitrite, fille de Boris et de l'Océan. A cette vue, les yeux humectés de larmes et le cœur rempli d'une volupté nouvelle, il sentit avec ivresse que, jusqu'à ce moment, il n'avait j.mais connu l'amour, quoiqu'il eût souvent abusé de ce que l'on appelle ses faveurs.

L'homme prend naturellement
Le plaisir pour le sentiment,
Quand son but n'est pas légitime;

Mais il aime réellement
Dès qu'il aime ce qu'il estime.

Neptune aima donc Amphitrite et se présenta chez elle. Son teint basané, ses yeux verdâtres, sa chevelure humide, sa barbe limoneuse, et sa couronne de roseaux, et sa fourche à trois dents, frappèrent les regards de la nymphe, mais ne la séduisirent point du tout. Le dieu néanmoins fut congédié avec tant de grâce et de politesse, qu'il douta presque que ce fût un congé; mais c'en était un. Il s'en aperçut bientôt dans ses visites infructueuses. Tantôt Amphitrite était chez son père; tantôt sa mère la retenait auprès d'elle; toujours elle était sortie, et jamais elle ne devait revenir. Neptune, privé, par sa laideur, des faveurs de l'amour, et par son rang des consolations de l'amitié, ne trouvait rien de si misérable au monde que le sort des rois et des amans, lorsque

deux de ses sujets, ayant observé ses démarches, et deviné la cause de ses chagrins, vinrent secrètement lui offrir leurs services sans intérêt.

Sans intérêt? on le dit; je le croi,
Un simple citoyen doit respecter l'histoire;
Mais sitôt que j'aurai le malheur d'être roi,
Je fais serment de n'y plus croire.

Le roi des mers, devenu confiant par faiblesse ou par nécessité, prit les deux dauphins pour confidens, et se reposa sur eux du soin de son bonheur. De ces deux émissaires, l'un se chargea de parler, l'autre d'observer et d'agir.

Ils nagent mystérieusement vers la grotte d'Amphitrite, et choisissent, pour l'aborder, le moment où la nymphe rêvait, seule, assise sur le rivage.

Elle était dans cet âge où la tendre innocence,
D'un désir inquiet éprouvant la langueur,
Commence à soupçonner que son indifférence
Pourrait bien n'être pas tout-à-fait le bonheur.

A la vue des dauphins qui se jouent sur la plaine azurée, elle devient plus rêveuse encore. Ils sont deux, se dit-elle! plus ils approchent, plus son œil les caresse. Enfin, ils arrivent à ses pieds; et l'un des deux élevant une voix tendre (que l'Amour sans doute lui avait prêtée pour cette occasion), lui dit, tandis que l'autre l'observe:

« Belle nymphe, ces lieux ne seront pas long-temps
« Témoins de votre rêverie.
« L'Amour a de vos jours marqué tous les instans,
« Et dans une heure il vous marie. »

A ces mots, qu'une vierge n'entendit amais sans tressaillir, Amphitrite prête la plus vive attention; l'observateur s'approche et l'orateur continue:

« Ce soir vous connaîtrez ces nocturnes délices
« Que Vesta trop long-temps sut vous dissimuler;
« Lucine veut vous révéler
« Le secret de ses sacrifices;
« De l'Hymen, à vos yeux, le flambeau va brûler,
« Et pour vous le Plaisir prépare ses prémices. »

Ici la nymphe palpitante se détourne en baissant les yeux ; mais moins elle regarde, plus elle écoute :

« C'est peu que l'Hymen vous apprête
« Les tributs qu'il sera si doux de vous payer!
« De sa main, ce jour même, il prétend essayer
« La couronne sur votre tête. »

Admirez, Émilie, la force de ces moyens ; mariage, plaisir et couronne ! et quelle adresse dans le choix des passions ! curiosité, désir et vanité ! Quelle vestale eût résisté à de pareils argumens ? Amphitrite n'osant les combattre, les éluda, et prit sagement le parti de ne répondre à rien, de peur d'accorder quelque chose. Mais se taire, c'est tout accorder. L'ami du prince ne l'ignorait pas. Aussi ajouta-t-il avec assurance :

« Le roi qui vous adore est le maître de l'onde ;
« De son empire immense il embrasse le monde ;

« Vulcain, Éole et ses enfans
« Reconnaissent partout sa puissance immortelle.
« Il renouvelle, tous les ans,
« La couronne de Flore et celle du Printemps,
« Et la ceinture de Cybèle. »

En ce moment, l'image sombre de Neptune se présentant au souvenir d'Amphitrite, ternit à ses yeux tout l'éclat de la couronne. L'émissaire s'en aperçut et reprit d'un ton plus bas :

« Ce prince est né modeste, et de la royauté
« Il hait le faste et la magnificence.
« Il aime la simplicité,
« Et se présente même aux yeux de la beauté
« Dans un état de négligence,
« Qui cache de beaux traits, un air de dignité,
« De la finesse et de l'aisance;
« Car il est bien, très-bien; et quand vous connaîtrez
« Son esprit, ses talens, sa jeunesse et le reste,
« Éblouie à l'aspect de ces dons ignorés,
« Avec raison vous vous étonnerez
« Qu'on puisse être à-la-fois si grand et si modeste.
« Mais que sont la beauté, les trésors, la grandeur,
« Au prix des qualités de l'esprit et du cœur?

« Il n'est dans tous ses traits pas un seul qui n'annonce
« Son génie et sur-tout sa sensibilité :
« Tout ce qu'il dit, la Raison le prononce ;
« Ce qu'il écrit, les Grâces l'ont dicté ;
« Et dès que le malheur réclame sa bonté,
« Le bienfait accompagne ou prévient sa réponse.
« Mais voici l'heureux jour, où pour combler nos vœux
« Et signaler son auguste alliance,
« Il confie à vos mains le dépôt précieux
« Des trésors de sa bienfaisance,
« Et vous commet le soin de faire des heureux.

« Tromperiez-vous notre espérance !
« Seriez-vous insensible ! auriez-vous la rigueur
« D'éviter nos regards, quand tout notre bonheur
« Ne dépend seulement que de votre présence !
« Non, vous ramenerez l'âge d'or parmi nous
« Et vous justifîrez le choix de votre époux.
« Que tardez-vous? l'Amour, les Plaisirs vous demandent ;
« Votre peuple s'empresse au-devant de vos pas.
« Le trône est préparé, l'Hymen vous tend les bras,
« Et les malheureux vous attendent. »

Ce jeune roi, cette cour brillante, ce peuple assemblé, ces chants d'amour, ces larmes de reconnaissance, tout émeut, tout séduit Amphitrite. Elle

serait déjà près de son époux, si la mobilité du chemin n'effrayait sa timidité. Mais l'adroit négociateur triomphe, en peu de mots, de ce dernier obstacle :

« Ne craignez point ces flots dont l'impuissant courroux
« Semble menacer le rivage.
« Paraissez, jeune reine ; ils vous rendront hommage
« Et s'abaisseront devant vous.
« Mon frère est à vos pieds. Neptune lui confie
« Un fardeau dont lui-même est en secret jaloux.
« Asseyez-vous sur lui. Déjà l'air est plus doux,
« Le ciel plus pur et l'onde plus unie.
« Ce souffle est le zéphyr qui vole sur vos pas.
« La mer baigne vos pieds. Ne vous étonnez pas
« De la voir caresser sa jeune souveraine.
« Pourquoi vos regards inquiets
« Se tournent-ils encor vers la rive lointaine ?
« Quand on a, comme vous, le cœur de ses sujets,
« Quand on vole au-devant d'un roi qui nous désire,
« Quand on fait mille heureux, sans crainte et sans regrets
« On doit traverser son empire. »

Il parlait encore, et déjà la nymphe était dans les bras de son époux. J'ignore

si la réalité répondit à son attente. Les promesses des courtisans sont toujours exagérées, et les rois qui sont des dieux en perspective, vus de près, quelquefois sont à peine des hommes.

Quoi qu'il en soit, les deux confidens de Neptune le voyant enivré des charmes de sa nouvelle épouse, et sachant que l'enthousiasme de l'amour et de la reconnaissance dure peu, sur-tout à la cour, se hâtèrent, dès le matin du premier jour, d'aller humblement le féliciter. Le prince, qui déjà les avait oubliés, eut encore la bonté de les reconnaître ; il porta même l'excès de sa bienveillance jusqu'à se rappeler qu'ils avaient eu le bonheur de ne pas être inutiles aux préliminaires de son mariage ; et proportionnant le prix au service, il les transporta au ciel, où ils furent changés en une constellation voisine de celle du Capricorne.

D'autres historiens prétendent que le dauphin fut placé parmi les astres, non pour avoir servi les amours de Neptune, mais pour avoir sauvé les jours du célèbre Arion. Cet illustre rival d'Amphion et d'Orphée, était né à Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il fut accueilli à la cour de Périandre, roi de Corinthe. Après avoir joui long-temps de la faveur stérile de ce prince, il obtint de lui la permission de parcourir la Sicile et l'Italie, pour y exercer ses talens d'une manière plus utile à sa fortune. Il y réussit au-delà de ses espérances. Cet artiste joignait au talent de marier les accens de sa voix aux accords de sa lyre, celui de composer le chant et les paroles; et sa muse, féconde et docile, changeait naturellement de ton suivant le lieu et la circonstance.

Il débitait dans les hameaux
La complainte et le vaudeville,

La romance dans les châteaux,
A la cour les petits rondeaux,
L'air italien à la ville.

Pour un vieil époux il croquait
Un demi-couplet à sa femme ;
Pour la femme, il lui répliquait
Refrains d'ardeur, de cœur et d'âme,
En même temps qu'il ébauchait
Des madrigaux en traits de flamme,
Qu'un jeune Adonis décochait
Trente fois par jour à madame.

Enrichi des contributions de l'Amour et de l'Hyménée, Arion s'embarqua au port de Tarente pour retourner dans sa patrie. En apercevant de loin ce rivage habité par ses amis, il éprouvait qu'on ne commence à jouir de ses richesses qu'au moment où l'on espère les partager. Tout-à-coup le pilote et les matelots le saisissent, s'emparent de ses trésors, et lèvent un poignard sur sa tête. L'infortuné, espérant les

attendrir, obtient d'eux, à force de prières, la permission de toucher sa lyre pour la dernière fois. Alors cherchant au fond de leurs cœurs la source des plus doux sentimens de la nature, il exprime tour-à-tour ce que l'amour pur a de plus enivrant, l'amour filial de plus tendre, l'amour conjugal de plus touchant.

Ces chants firent quelque impression sur l'*âme de ces scélérats: car il y avait* parmi eux des fils, des amans, et des époux. Les premiers versèrent des larmes, quelques amans s'attendrirent, un époux même soupira. Mais la crainte d'être découverts l'emportant sur tout autre sentiment, ils n'accordèrent au malheureux Arion, que le choix de se poignarder lui-même, ou de se précipiter dans la mer. Arion, tournant ses derniers regards vers sa patrie, et lui

adressant ses derniers accens, s'élança au milieu des flots, et le navire continua de voguer vers Corinthe.

Cependant après avoir plongé jusqu'au fond de la mer, Arion surnage et se trouve entouré d'une multitude de dauphins qu'avait attirés le charme de sa mélodie. Tous s'empressant autour de lui, présentent à l'envi leur croupe recourbée. Arion, assis sur l'un d'eux, escorté par tous les autres, recommence ses tendres accords, et le plaisir redoublant la vitesse et l'agilité de ses conducteurs, il arrive, en un instant, au promontoire de Ténare, d'où il se rend à Corinthe avant même que le vaisseau fût entré dans le port. Périandre, instruit de la perfidie des nautoniers, les fait amener en sa présence, et leur demande des nouvelles d'Arion, caché dans son palais. « Arion, » répondent hardiment les traîtres, « jouit, en Italie,

« des faveurs de la fortune et des hom-
« mages dus au talent. Il est l'ami des
« héros, le favori des belles, et le roi *
« des convives qu'il enchante par ses
« divins accords... » A ces mots, Arion, encore humide de sa chute, paraît devant eux. Immobiles de surprise et de confusion, les imposteurs confessent leur crime, et vont l'expier par une mort ignominieuse, à l'endroit même où le dauphin venait de déposer Arion.

On ajoute que ce dauphin s'étant trop avancé sur le sable, ne put se remettre à flot **, et qu'Arion, ingrat parce qu'il était homme, ayant négligé le salut

* On sait que les anciens, avant de commencer leurs festins, nommaient le roi des convives. Souvent le sort le désignait, et cette royauté, ainsi que beaucoup d'autres, était le résultat d'un coup de dé.

** Hygin, Chap. CXCIV.

de l'être auquel il devait le sien, laissa son libérateur expirer sur le rivage. Pour réparer cette ingratitude, Périandre éleva au dauphin un magnifique tombeau; et les dieux le placèrent parmi les astres.

Hélas! tel est souvent le destin des mortels
Qui consacrent leurs jours au bonheur de la terre.
Vivans, on les délaisse au sein de la misère;
Morts, on leur dresse des autels.

Au reste, on présumait assez généralement que le dauphin était ami de l'homme, et que les poissons n'étaient pas insensibles au charme de l'harmonie. Or, comme ce qui s'est déjà vu peut se voir encore, et qu'en fait de miracles il n'y a de difficile que le premier,

Grâce au peuple amateur de l'empire des flots,
Ce prodige, qui nous étonne,
Se renouvellerait sous les murs de Bordeaux*,
Si Garat, en chantant, tombait dans la Garonne.

* Patrie du célèbre chanteur Garat.

Les anciens avaient pour le dauphin tant de vénération, que si, par malheur, il en tombait quelqu'un dans leurs filets, ils s'empressaient de le rejeter à la mer, persuadés qu'en les retenant, ils violeraient les droits de l'Amitié. Aussi les dauphins, reconnaissans de ces procédés, avaient-ils grand soin de secourir tous les hommes qu'ils rencontraient luttant contre la tempête, et de ramener même les morts au rivage. C'est ainsi qu'ils rapportèrent le corps d'Hésiode, massacré dans le temple de Neptune et jeté dans la mer. Ainsi sauvèrent-ils du naufrage Phalante, général lacédémonien, et Télémaque, qui, jeune encore, tomba dans les flots en jouant sur le rivage. Ulysse, pour en éterniser le souvenir, fit peindre un dauphin sur son bouclier. Cupidon en eût dû graver un sur son carquois, en mémoire de deux amans qui, le soir, célébrant ses

mystères sur les rives de Lesbos, tombèrent par distraction dans la mer, en se tenant embrassés, et furent, par un dauphin, reposés sur le sable avec tant d'adresse, que leurs bras demeurèrent enlacés, que leurs cœurs continuèrent de battre l'un contre l'autre, et que leurs lèvres immobiles ne perdirent pas un soupir.

Bonsoir, la nuit approche; et cet heureux naufrage,
Ce dauphin, ces baisers, vont, pendant mon sommeil,
Me poursuivre de leur image.
Heureux si, jusqu'à mon réveil,
Après un naufrage pareil,
Je repose avec vous sur le bord du rivage!

LETTRE LXXVI.

VOYAGE A CYTHERE.

Vous vous rappelez, mon amie, ce jour fortuné où, pour le bonheur et le tourment de l'univers, Vénus naquit

du sein de l'onde *. La fille aînée de l'Océan ne pouvait être étrangère à Neptune ; aussi fut-elle invitée la première à la célébration de son mariage. Elle y assista avec l'Amour, qui, jeune encore, portait le flambeau de l'Hyménée.

Peu de jours après, la reine de Cythère prépara, dans sa capitale, une fête brillante pour les nouveaux époux. Ils s'y rendirent accompagnés de leur cour, et environnés de toute la pompe de l'empire maritime.

Les Tritons précédaient le cortége en sonnant de leurs conques recourbées. Leur chevelure verte tombait sur leurs joues gonflées et vermeilles. Le plaisir animait leurs yeux lascifs, leur teint basané, leurs lèvres épaisses et

* Voyez la seconde Partie, Lettre XXI.

colorées. Sous leurs bras nerveux, deux nageoires sillonnaient les flots bouillonnant autour de leur large poitrine. Leur corps, vers la ceinture, dégénérait en une queue de poisson, qui tantôt se perdait sous les eaux, tantôt recourbée au-dessus de l'onde, traçait en serpentant un sillon blanchi d'écume. Derrière eux, quatre chevaux marins, aux crins noirs, aux narines fumantes, traînaient sur des roues dorées la conque de Neptune. Le dieu, couvert d'un manteau nuancé de vert et d'azur, le front ceint d'un diadème, d'une main tenait le redoutable trident, de l'autre imposait silence aux tempêtes. Aux deux côtés du char, on voyait Phorcis commandant la troupe des Tritons; la tendre Ino, tenant dans ses bras son jeune fils Mélicerte; Glaucus portant ses filets, et tournant de loin ses regards vers l'aimable et malheureuse Scylla;

et Nérée, chantant les louanges d'Amphitrite; et Protée, tour-à-tour lion, taureau, coursier, poursuivi, saisi, enchaîné par les Tritons, et s'envolant en aigle superbe, ou s'échappant en flamme pétillante. Plus loin, les jeunes Néréïdes, couronnées des fleurs du rivage, présentaient aux flots amoureux les contours de leur sein, et cachaient sous l'onde leur queue souple et verdâtre. Leurs bras, plus blancs que l'ivoire, guidaient les rênes des dauphins attelés au char d'Amphitrite. Sur ses roues d'argent s'élevait une vaste coquille, dont la blancheur éclatante dégénérait, vers les extrémités, en un tendre incarnat, qui se confondait avec le teint de la déesse. Les perles et le corail couronnaient sa chevelure blonde et flottante. Sa robe et sa ceinture ressemblaient à l'écharpe d'Iris. Son sceptre d'or tombait négligemment à ses pieds.

Le sceptre dans la main d'un roi,
Semble dire : Obéissez-moi,
Et reconnaissez ma puissance.
Mais quand, d'un seul regard, on peut dire: Aimez-moi,
Il est inutile, je croi,
De commander l'obéissance.

Amphitrite, d'un sourire, attirait sur ses traces la foule empressée de ses sujets. Les Nymphes nageaient à ses côtés, en lui présentant leurs urnes et leurs guirlandes ; les Zéphyrs, agitant leurs aîles de papillons, parfumaient l'air autour d'elle ; les Sirènes, quittant leurs rochers sauvages, planaient derrière le char, en unissant à leurs voix enchanteresses les sons de la flûte et de la lyre ; et le peuple muet des habitans de l'onde, sortant de ses profonds abîmes, bondissait de joie et d'amour en suivant sa jeune souveraine.

Vénus, voyant, du rivage, approcher les deux époux, prit son équipage

maritime pour aller à leur rencontre. Elle s'assit sur sa conque traînée par deux cygnes, et escortée par l'essaim des Plaisirs. Près d'elle, l'Hymen et l'Amour se tenaient embrassés sur un char attelé de moineaux et de tourterelles. Ils étaient entourés de papillons qui assiégeaient l'Hyménée, et que Cupidon chassait avec des roses.

Les deux cours réunies abordèrent aux remparts de la capitale, située alors au midi de l'île de Cythère. La Fidélité gardait *les portes de la ville*, et la Pudeur commandait dans la citadelle. Elles furent invitées à la fête. La Décence y conduisit les Plaisirs. Le Mystère s'y rendit à leur suite. Mais à son arrivée, il fut introduit dans le sanctuaire de l'Hyménée, et demeura, jusqu'au lendemain, caché sous les rideaux d'Amphitrite.

Heureux siècle, où l'Hymen, l'Amour et Vénus, réunis dans un même séjour, formaient, en se donnant la main, la chaîne des vrais plaisirs et du bonheur de la terre! mais bientôt, après une longue nuit, pendant laquelle Cupidon s'était absenté, Vénus, dit-on, bouda l'Hyménée, et se retira vers le nord de Cythère, où son fils lui bâtit secrètement une petite maison. Là, comme il allait souvent la visiter à l'insu de l'Hymen, il fit construire un pied-à-terre pour lui et sa suite. Ces voyages mystérieux devinrent bientôt à la mode, et les voyageurs multiplièrent les petites maisons au point qu'elles formèrent, en peu de temps, une nouvelle capitale, dans laquelle tous les habitans de l'ancienne séjournèrent d'abord par ton ou par désœuvrement, et se fixèrent ensuite par habitude. L'Hymen, resté seul dans la ville déserte, avec la Constance et

la Pudeur, vit, en moins d'un siècle, ses remparts cachés sous l'herbe. Cependant Philémon et Baucis y bâtirent leur cabane. Platon y tint son école, les pasteurs d'Arcadie y élevèrent leurs bergeries, et les preux chevaliers y ouvrirent leurs lices et leurs tournois. Vénus même et son fils assistèrent souvent à ces assemblées. Mais l'Honneur y prenant toujours le pas sur les Plaisirs, ceux-ci retournèrent à la nouvelle Cythère, et *ramenèrent avec eux* Vénus et sa famille. Depuis ce temps, les bergeries sont désertes, les écoles fermées, les tournois abandonnés, et l'ombre antique des myrtes et des lauriers s'étend sur les ruines de cet empire, où l'on ne retrouve plus que les souvenirs et les regrets de la félicité,

Cependant on assure que, de nos jours, deux jeunes époux ayant entrepris un pélerinage au temple de la Fidélité,

firent naufrage dès le lendemain, et échouèrent sur les rochers d'une île, qui d'abord leur parut inhabitée. Bientôt, en avançant à travers des monceaux de ruines couvertes de mousses et d'arbrisseaux, ils virent s'élever, dans le lointain, des arcades et des colonnes mutilées, des vestiges de temples et de palais, et des barrières dont les débris fermaient encore une vaste enceinte, entourée de trophées que couvraient l'épine et le lierre. Sur les degrés d'un mausolée, où on lisait le nom d'Artémise, s'élevait une petite chaumière ornée de guirlandes desséchées et de chiffres presque effacés.

La porte s'ouvrit, et les voyageurs virent descendre vers eux une veuve plus qu'octogénaire, vêtue exactement comme au siècle d'Amadis. D'une main elle tenait sa houlette, ornée d'un

ruban rose, qui avait un peu jauni; de l'autre, elle conduisait, avec un ruban bleu pâle, son chien fidèle, dont le collier était orné d'une devise. Sur le corset de la bergère pendaient une panetière et un chalumeau. Son chapeau de paille était entouré de lacs d'amour, et ses vêtemens brodés de lis, de roses, de colombes et de tourterelles. Ses moindres discours conservaient encore la finesse du madrigal, et sa voix le ton plaintif de l'élégie. Ses regards exprimaient la langueur, ses gestes l'abandon d'une passion éternelle et malheureuse. D'un air auguste et tendre, la pastourelle aborde les jeunes époux, les salue et leur dit :

Amans infortunés, armez-vous de courage :
La Constance triomphe et des dieux et du sort.
Sur ces bords dangereux vous avez fait naufrage :
J'eus ce malheur jadis! quand vous aurez mon âge,
Vous jouirez aussi des délices du port.

La jeunesse est un temps d'épreuve,
Bien dur, bien cruel à passer!...
Cependant, se disait la veuve,
Je voudrais bien recommencer.

En parlant ainsi, elle les invite à partager son asile champêtre. Là, elle leur présente un repas de fruits, de lait et de miel, et leur montrant de loin tous ces monumens qui fixent leurs regards, elle leur dit, avec un profond soupir :

Voyez sur ces bords enchantés
Les murs de l'antique Cythère.
La nouvelle a quelques beautés,
Mais vous en seriez peu flattés
Si vous eussiez vu la première.
Ces dômes encor menaçans,
Sont les débris d'un vieux portique
Où régnait l'Amour platonique.
Cet amour bannissait les sens
Du commerce de la tendresse.
A vingt ans, près de sa maîtresse
Riche de grâce et de fraîcheur,

On s'en tenait *aux yeux du cœur* *.
Sans oser jamais se rien dire,
On se lorgnait à qui mieux mieux.
L'amant, dans ce muet délire,
Passait des jours délicieux!
Que si, le soir, à la fenêtre
Sa dame venait à paraître,
On risquait quatre mots au plus;
Et l'on se couchait là-dessus
Sans en demander davantage.
L'innocence était de tout âge:
Une adolescente, à trente ans,
Ignorait qu'on fît des romans.
Aujourd'hui, grâces aux lumières
De ce siècle, hélas! trop savant,
Nos *jouvencelles*, au couvent,
Sont plus habiles que leurs mères.

Sous ces vénérables donjons,
Bordés de piques, d'écussons,
L'Amour de la chevalerie
Dictait aux Renauds, aux Rolands,
Aux Tancrèdes, aux Azolans,
Les lois de la Galanterie:

---

* Extrait du style des romans de chevalerie. (Voyez *Cyrus* et compagnie.)

Qu'un chevalier levât les yeux
Sur une gente damoiselle,
Et que le galant reçût d'elle
Un souris tendre et gracieux,
Aussitôt de cette étincelle
Naissait une flamme éternelle
Qui les embrasait tous les deux.
La belle, pour cacher ses feux,
Armait son front d'un air sévère;
Et quand son amant débonnaire
Lui demandait d'un ton piteux,
Comment il pouvait lui déplaire,
La damoiselle se taisait;
Par quoi le jeune téméraire,
Soupçonnant un grave sujet
Pour forcer sa dame à se taire,
S'en allait, par les grands chemins,
Piquant des deux sa haquenée,
Jusqu'au fond des pays lointains,
Traîner sa chaîne infortunée.
Là, tous les jours bravant la mort,
Combattant d'estoc et de taille,
Il laissait au champ de bataille
Un membre au midi, l'autre au nord,
Une jambe dans l'Amérique *,

* Je soupçonne ici la vénérable d'un léger anachronisme : il n'est pas constant que les preux chevaliers

Une main chez les Musulmans,
Un œil dans les déserts d'Afrique,
Ainsi du reste. Au bout d'un temps,
Illustré par mainte victoire,
Ce vaillant redresseur de torts
S'en revenait pauvre de corps,
Mais riche d'amour et de gloire.
Sa dame pour le dénoûment,
Se rendant enfin plus traitable,
Dans un âge bien raisonnable
Épousait solennellement
Ce qui restait de son amant.

Ce siècle-là valait vraiment
Bien mieux que le siècle où nous sommes.
Nous n'avions pas, comme à *présent*,
Ces petits colifichets d'hommes,
A l'air fat, au ton suffisant,
Qui froidement semblent vous dire :
« Je sais ce que je vous inspire :
« Je vois le trouble de vos sens :
« Vous m'aimez ; allons, j'y consens,
« Mais terminons, je fais ma ronde ;

---

aient découvert l'Amérique avant Christophe Colomb et *Améric* Vespuce, qui lui donna son nom à la fin du quinzième siècle.

« D'avance mes momens sont pris :
« Ce matin la brune a le prix :
« Ce soir appartient à la blonde.
« Sur ces principes-là je suis
« Très-scrupuleux, et, si je puis,
Je veux contenter tout le monde. »

Admirez le vaste contour
De cette colonnade immense.
Là se tenait la *cour d'amour* * ;
Là, souvent en pleine audience,
Les jaloux et les inconstans
Perdaient leur cause avec dépens.
Là, pour terminer les querelles,
L'auguste sénat tour-à-tour
Appointait les amans fidèles,
Et sur leurs plaintes mutuelles,
Mettait les époux hors de cour.
Sous ces arcades le Mystère,
Des pastoureaux, des chevaliers,
Des troubadours, des romanciers,
Formait le style épistolaire.
A l'ombre de ce sanctuaire,
Mercure aux confidens discrets,

---

* Voyez *Amadis* et les autres romans de chevalerie.

Enseignait, trois fois par semaine,
L'art de remettre les poulets,
Et de tromper les yeux furets
D'un tuteur ou d'une marraine.
Plus bas, contemplez ce vallon
Où sous les saules se promène
Une source : c'est le *Lignon* *.
C'est là que la bergère Ismène
Et le beau berger Céladon,
Tour-à-tour, sur le même ton,
Contaient leur amoureuse peine
A tous les échos du canton.

Clitandre, autour de ce vieux frêne,
Ayant gravé son testament
En faveur de son inhumaine,
Pour elle au bord d'une fontaine,
Alla mourir tout doucement.

Sur ce beau tapis de fougère,
Le sage Alcandre, dérobant
Un ruban rose à sa Glycère,
Donna vingt baisers au ruban,
Et pas un seul à la bergère.

---

* Voyez l'*Astrée*.

Dans cet ermitage isolé,
Le doux Léandre, désolé
Des rigueurs de la jeune Hortense,
Allait chanter une romance,
Et puis revenait consolé.

Tout là-bas, dans cette prairie,
Voyez-vous ces vieux aliziers?
C'est là que les preux chevaliers
Goûtaient, à l'ombre des lauriers,
Les plaisirs de la bergerie.
C'est sur l'émail de ces gazons,
Qu'oubliant l'épée et la lance,
Ils laissaient là leurs bataillons,
Prenaient la houlette en cadence,
Et venaient garder les moutons.
Conversaient-ils avec leurs belles?
C'étaient des discours innocens;
Ils parlaient des fleurs du printemps,
Des agneaux et des tourterelles.
Ils enrichissaient ces tableaux
De rhétorique, de morale,
Et parsemaient la pastorale
De cantiques, de madrigaux,
De pointes et d'astrologie.
Aujourd'hui l'on a la manie
De clouer sur tous les sujets
Le mot pour rire à chaque phrase.

On gaze, dit-on, les objets,
Mais on éclaircit trop la gaze.

On l'épaississait autrefois,
Quand les plus respectables lois
Étaient les lois de l'Innocence.
Le voile adroit de la Décence,
Des charmes qu'il environnait
Laissait entrevoir la naissance,
Et le reste se devinait.
Aujourd'hui l'on fait étalage
Du superflu de ses appas.
S'appauvrissent-ils ? en ce cas,
On voile ce que l'on n'a pas,
Pour en supposer davantage.

A Cythère, comme à Paris,
Tout est factice : la peinture
Et la mécanique, à tout prix,
Font pour le corps et la figure,
Du teint, des traits, de la tournure,
Des reins, des hanches, des trésors.
De ces masques, de ces ressorts
Chaque pièce avec art se loge,
Se joint, s'enlève à volonté ;
Si bien qu'au besoin la beauté
Se démonte comme une horloge.

Hélas! comme tout est changé!
Au lieu de cet air négligé,
Qui veut imiter la Nature,
De mon temps, tout dans la parure
Était bien lissé, bien rangé.
Le corset blanc, la colerette,
La jupe courte, le bas fin,
Et la chemisette de lin
Paraient la simple bergerette.

Les dames, en vertugadin,
Promenaient la robe balante,
La respectueuse galante,
Les gros nœuds, le petit chignon,
Et le bonnet en papillon.

La bergère, les jours de fête,
Mettait le juste de basin,
Orné d'un bouquet de jasmin.
C'était là l'habit de conquête.

De ce modeste habillement,
Un soir d'été, j'étais vêtue,
Quand Tyrcis, m'ayant aperçue,
Rougit respectueusement,
Et me fit rougir à sa vue.
Nous nous saluâmes deux ans,
Deux fois par jour, mais en silence.
Il ne faut pas aux jeunes gens

Dire d'abord tout ce qu'on pense.
Enfin nous nous dîmes bonjour.
Cela dura deux ans encore ;
Quand tout-à-coup, brûlant d'amour,
Tyrcis, sous ce vieux sycomore,
S'écria : Philis, je t'adore !
De cet aveu prématuré
Jugez si je fus courroucée !
Cependant je vous avoûrai
Qu'étant moi-même un peu blessée,
Je ne le boudai que trois ans.
Il traîna des jours languissans,
Il devint sombre, maigre et blême.
Quand je le vis prêt à mourir,
Je crus devoir *le prévenir*,
En lui répondant : *Je vous aime* ;
Et puis réduite au désespoir,
Comme c'était alors l'usage,
Je m'enfuis dès le même soir,
Et me mis en pélerinage.
Je traversai de longs déserts ;
Je franchis les monts et les mers ;
Je fus prise par un corsaire ;
Je fus vendue au Grand-Seigneur,
Mais je lui tins toujours rigueur,
Et tirai mon honneur d'affaire.
Enfin m'échappant de ses mains,
Avec mon bourdon, mon rosaire

Et mon chapelet à gros grains,
Voyageant pensive et seulette,
Après dix-huit mois de chemin,
Je trouvai Tyrcis un matin,
A Notre-Dame de Lorette.
« Cruelle, pour vous apaiser,
« Je cours, dit-il, la terre et l'onde;
« Et pour obtenir un baiser
« J'ai fait deux fois le tour du monde. »

Il éprouva presque un refus;
Mais, par malheur, je n'avais plus
Le courage d'être inhumaine.
« Embrassez-moi donc pour la peine, »
Lui dis-je. Quand cela fut fait,
Il me pria, d'un air discret,
D'unir enfin nos destinées;
Mais je crus qu'il était prudent
D'éprouver son amour constant
Encor deux petites années.
Comme ils s'envolent nos beaux jours
A peine en voyons-nous l'aurore,
Que l'éternité dans son cours,
Les ensevelit pour toujours.
Mes enfans, je crois être encore
A la veille de notre hymen.
Il me semble encor que demain,
Tyrcis, le front paré de roses,

Recevra mon cœur et ma main.
Hélas! je les rappelle en vain,
Ces beaux jours! Tyrcis, tu reposes
Sous ces berceaux où le bonheur
Si long-temps partagea ton cœur
Entre l'amour et la nature.
Mes jeunes amis, voyez-vous
Ce tertre ombragé de verdure?
C'est là que m'attend mon époux;
Il n'a plus long-temps à m'attendre.
Venez au pied de cet ormeau
Pleurer avec moi sur sa cendre.
Ainsi dans la nuit des tombeau
Quand l'âge vous fera descendre,
Peut-être un couple jeune et tendre
Sur votre cendre gémira,
Et la piété vous rendra
Les pleurs que vous allez répandre.

A ce récit attendrissant,
Les deux époux, en s'embrassant,
Pleurent avec leur bonne hôtesse,
Et, pour aider ses faibles pas,
Tous deux, lui présentant le bras,
Servent d'appuis à sa vieillesse.
Parmi les débris précieux
De ces temples, de ces portiques,
Sous ces arcades magnifiques,

Ils passent sans lever les yeux.
Cette ville antique et superbe
N'intéresse plus leurs regards.
Ils ont oublié ses remparts,
Pour un tombeau caché sous l'herbe.
Ainsi l'antique majesté
Des monumens que la richesse
Élève à la postérité,
Cède à l'humble simplicité
Des monumens de la tendresse.

Que l'on me dise : « Sur ces bords
« Brillait une ville opulente,
« Ses murs, ses temples, ses trésors,
« Sa jeunesse illustre et vaillante
« Long-temps soutinrent sa splendeur ;
« Elle n'est plus. » L'âme absorbée
Dans le néant de la grandeur,
Je me répète : elle est tombée !...

Qu'on me dise alors : « Vers ces lieux
« Habitait un couple fidèle,
« Chéri des hommes et des dieux,
« Des amans il fut le modèle.
« Voyez-vous ce chiffre amoureux
« Sur l'écorce de ce vieux hêtre ?
« Jadis il fut gravé par eux.
« Voyez-vous ce tombeau champêtre ?
« C'est là qu'ils reposent tous deux. »

Aussitôt, oubliant la ville,
Ses tours, ses palais fastueux,
Je vais d'un pas respectueux,
Visiter le dernier asile
Du couple tendre et vertueux.
Sous ces arcades écroulées,
Sur ces colonnes mutilées,
D'un œil sec j'ai lu ces écrits,
Monumens de gloire et d'alarmes.
Sur ce hêtre en voyant unis
Les chiffres de ces vieux amis,
Je sens mes yeux mouillés de larmes.



LETTRE LXXVII.

VÉNILIE, THOOSSA, AMYMONE.

Amphitrite et Neptune trouvèrent l'ancienne ville de Cythère si agréable, qu'ils résolurent de s'y fixer. Durant tout le séjour qu'ils y firent, Neptune n'adora que sa chère Amphitrite. Il ne

concevait pas même qu'un mari pût aimer une autre femme que la sienne.

Cependant Vénus s'était retirée à la nouvelle Cythère, où tous les courtisans de l'ancienne allaient chaque jour la visiter incognito. Neptune crut qu'il ne pouvait seul se dispenser de ce devoir; mais craignant, pour de bonnes raisons sans doute, que son épouse n'approuvât point cette démarche clandestine, il résolut de la faire sans l'en prévenir. Ce voyage était sans conséquence; les audiences de Vénus étaient publiques. Un époux du bon ton ne pouvait se dispenser d'y paraître : ce ridicule n'était réservé qu'à ces maris exclusifs, esclaves enchaînés à la ceinture de leurs femmes. De pareils motifs étaient plus que suffisans pour déterminer l'époux et même l'amant d'Amphitrite.

Amour, c'est vainement qu'on vante ta puissance.
L'Orgueil est la divinité
De tout ce peuple qui t'encense.
Pèse tes faveurs d'un côté,
Et l'attente et la jouissance,
Et les désirs et l'espérance,
Plus séduisans que la réalité;
Et l'estime et l'intimité,
Et la tendresse et la reconnaissance;
De l'autre un grain de vanité:
Le grain emporte la balance.

Voilà donc Neptune suivant, au déclin du jour, le sentier mystérieux de la *nouvelle Cythère. Parvenu en un lieu* où le chemin se partageait, et ne sachant de quel côté poursuivre sa route, il consulta d'abord la nymphe Salacie, qu'il aperçut à sa droite; puis la nymphe Vénilie, qui parut à sa gauche. Toutes deux lui répondirent: Suivez-moi; et, soit penchant, soit habitude, Neptune suivit Vénilie. On ignore dans quel dédale elle le condui-

sit ; mais au retour de l'aurore, la pâleur sur les lèvres et la rougeur sur le front, il cherchait encore l'issue du labyrinthe. Il en sortit enfin rêvant aux inquiétudes de sa chère Amphitrite. Il retournait vers elle, lorsqu'il retrouva Salacie, et se plaignit à elle de la perfidie de sa compagne. Pourquoi l'avez-vous préférée, reprit-elle ? c'est moi qu'il fallait suivre. Il la suivit ; et le troisième jour Amphitrite l'attendait encore.

La honte du crime fait quelquefois plus de mal que le crime lui-même, quand elle empêche le criminel de revenir à la vertu. Comment, après trois jours, retourner dans les bras de son épouse ? de quel prétexte colorer une si longue absence ? Le mensonge est embarrassant, l'excuse humiliante...... Tandis que Neptune se livrait à ces réflexions, la jeune nymphe Thoossa, égarée sur la même route, s'écriait en

pleurant : Comment, après trois jours entiers, oserai-je me présenter à ma famille ? Que va croire Amphitrite, poursuivait le dieu ? Que dira ma mère, ajoutait la nymphe ? A ces mots, ils se trouvèrent si près l'un de l'autre, qu'ils s'entendirent, s'arrêtèrent... Et quand Phœbé eut neuf fois parcouru sa carrière inégale, elle aperçut, sous les rochers de Lemnos, le jeune Polyphème, jouant sur les genoux de sa mère Thoossa.

Mais, à cette époque, Neptune, depuis long-temps *s'était encore égaré* loin d'elle. On ignore en quels lieux l'Amour et le Hasard guidaient alors ses pas, et peut-être l'ignore-t-il lui-même.

Car tous ces conquérans de l'empire de Gnide
S'élancent d'un vol si rapide,
Qu'il n'ont jamais le temps de laisser garnisons
Dans les places qu'ils ont conquises.
A peine de leurs entreprises

Savent-ils la date et le nom;
Leur gloire et leurs projets s'embrouillent dans leur tête.
Le vainqueur oublie en courant
Le numéro de sa conquête,
Qui n'a jamais connu celui du conquérant.

Peut-être Neptune était-il aux pieds de la nymphe Phénice. Peut-être poursuivait-il Bisaltis sous la forme d'un bélier, ou Cérès sous celle d'un cheval, ou Méduse sous celle d'un oiseau. Peut-être encore séduisait-il Mélanthe sous la figure d'un dauphin. Admirez, Émilie, la variété de ces métamorphoses, et surtout le penchant du fils de Vénus pour le déguisement.

Quand l'Esprit et l'Amour allaient de compagnie,
De l'emblème des sots Cupidon se couvrit;
Et depuis que les sots peuplèrent Idalie,
Cupidon s'affubla du masque de l'Esprit.

Cependant Neptune reconnut bientôt l'avantage de l'esprit sur la sottise. Danaüs, roi d'Argos, ayant envoyé sa

fille Amymone puiser de l'eau à une fontaine solitaire, un Satyre qui l'épiait, saisit l'instant où elle élevait avec effort son urne pleine sur sa tête, s'élance brusquement, et veut lui faire violence. Neptune, qui heureusement passait près de là, sous sa forme naturelle, accourt aux cris d'Amymone, met en fuite l'affreux Satyre, relève l'urne d'une main, de l'autre l'adolescente éperdue; et passant doucement son bras autour du sien, il lui dit en la reconduisant par le bocage :

« Combien je rends grâces aux dieux
« D'avoir guidé mes pas vers ce bois solitaire,
« Pour vous servir et vous soustraire
« A la brutalité de ce monstre odieux !

« Je conçois bien qu'on devienne idolâtre
« D'un ensemble si doux de grâces, de beautés,
« Et qu'en voyant plonger dans des flots argentés
« Ce bras et cette main aussi blancs que l'albâtre,
« On sente sur sa bouche éclore le baiser;
« Mais sur ces beaux contours s'il ose

« Savourer le lis et la rose,
« Ce n'est qu'avec respect qu'il doit s'y reposer. »

A ces mots, d'un baiser modeste
Le dieu couvre la main. Le bras fuit un moment;
Mais on le rejoint doucement;
Il se replace et la main reste.

« Je conçois bien encor qu'après avoir goûté
« Tout le charme de ces prémices,
« Le désir enhardi cherche d'autres délices,
« Et cueille sur ce front quelques roses novices
« Qu'y font naître l'amour et la timidité;
« Mais soit qu'en passant, il se joue
« Sous les arcs de ces noirs sourcils,
« Ou sur les contours adoucis
« De ce menton, de cette joue,
« Soit qu'il effleure le corail
« De cette bouche innocemment fermée,
« Soit qu'enfin de ces dents il entr'ouvre l'émail,
« Et respire en secret cette haleine embaumée;
« Glissant sur les attraits qu'il tremble d'offenser,
« Comme un éclair il doit passer,
« Plus rapide que la pensée. »
Et la nymphe en effet de ses lèvres pressée,
N'avait plus le temps d'y penser.

« Enfin, à dix-sept ans, avec un cœur sensible,
« Il est bien naturel, et même bien possible

« Que la pudeur, au fond d'un bosquet écarté,
« Dans un trouble mêlé de langueur et de crainte,
« Cède aux tendres efforts d'une douce contrainte.
« Mais sentez-vous comme la volupté
« Ménage sa timidité ?...
« Ne craignez rien ; le ciel est couvert d'un nuage :
« Ombre, fraîcheur, silence, ici tout est plaisir...
« Je ne vous verrai pas rougir :
« Nous attendrons la nuit pour sortir du bocage... »

Et Amphitrite? Elle attend.

Ne frémissez-vous pas, Émilie, de cet enchaînement épouvantable d'embûches et d'erreurs qui égarent et retiennent les voyageurs isolés sur la nouvelle route de Cythère ? Recevez, mon amie, le serment que je fais ou de ne jamais la connaître, ou de n'y voyager qu'avec vous.

Dans cette dangereuse enceinte
Si l'on remarque un jour la trace de mes pas,
Près d'eux, de vos pieds délicats
En admirant la douce empreinte,
« Il venait, dira-t-on, visiter les détours

« Du labyrinthe des Amours
« Et des bocages d'Idalie;
« Mais on voit qu'il marchait toujours
« Côte à côte avec Émilie. »

LETTRE LXXVIII.

POLYPHÈME, ACIS ET GALATÉE.

Le plus redoutable et le plus hideux des enfans de Neptune, fut le géant Polyphème, père des Cyclopes, selon Euripide, et selon d'autres, fils aîné de cette monstrueuse famille. La hauteur de sa taille était telle, qu'en pleine mer, les flots atteignaient à peine sa ceinture. Une tête énorme, hérissée de crins noirs, ombrageait ses épaules larges et velues; ses lèvres, couvertes d'une barbe épaisse, s'étendaient jusqu'à l'ouverture de ses longues oreilles. Au milieu de son front ridé, un œil

rond s'enfonçait à l'ombre d'un sourcil roussâtre, et dominait un nez aplati et deux narines pendantes.

Tantôt il gardait ses nombreux troupeaux sur le rivage ; tantôt il poursuivait, dans le fond des forêts, les tigres et les ours qu'il apprivoisait; plus souvent il attendait les voyageurs sur les chemins écartés, les attirait dans son antre, les égorgeait durant leur sommeil, et dévorait leurs membres palpitans.

Si je vous apprends, Émilie, qu'avec cette figure et ce caractère, Polyphème s'avisa d'aimer Galatée, la plus tendre et la plus belle des Néréïdes,

De son amour vous allez rire,
Et vous aurez tort; en effet,
Contre lui qu'aurez-vous à dire,
Si la nymphe vous ressemblait?

Sa taille était svelte et fugitive, ses cheveux châtains et bouclés, ses sourcils

noirs, ses yeux bleus, son nez un peu mutin, sa bouche fine, ses lèvres rosées, ses bras aussi ronds, aussi frais que ses joues, son cou blanc et veiné;

Et puis l'onde voilait mille attraits qu'Émilie
Ensevelit toujours sous un triple linon;
Ainsi dispensez-moi, grâce à la modestie,
D'achever la comparaison.

Cependant, comme la pudeur répand sur les beautés apparentes le charme secret de celle qu'elle empêche de paraître, Polyphème, croyant n'admirer que ce qu'il voyait, devint épris de tout ce qu'il ne voyait pas.

L'Amour est frère de l'Espérance, et celle-ci sœur de la Vanité. Aussi, le Cyclope, en aimant, ne désespéra-t-il pas d'être aimé. Il conçut d'abord le projet, puis l'espoir, puis la certitude de plaire. Le voilà donc, tout le jour, assis au bord d'une fontaine,

négligeant le soin de son troupeau, oubliant même d'insulter les voyageurs et de poursuivre les monstres des forêts. Tantôt, sur sa musette à cent tuyaux, il murmure des airs tendres, tantôt, avec un râteau de fer, il peigne sa noire chevelure, et taille, avec une faux, sa barbe longue et touffue. Alors, inclinant sa tête et son œil vers le cristal de la fontaine, il s'admire, il rit, et les antres retentissent.

En ce moment, Galatée s'élève au-dessus des flots; ses longs cheveux flottent sur l'onde transparente, qui découvre et cache tour-à-tour ses épaules d'albâtre et les trésors furtifs de son sein. A l'ombre des saules et des roseaux, elle gagne, sous un rocher, sa grotte mystérieuse. Polyphème, le corps immobile et le cou tendu, la suit d'un regard avide. Voici, se disait-il, l'heure où Phœbus darde tous ses

feux. Les troupeaux, les pasteurs reposent, et Galatée va reposer aussi...

Reposer à seize ans! ce pauvre Polyphème,
Comme il connaissait peu l'Amour et la Beauté!
Qu'on est crédule quand on aime!
Et que l'on est heureux de sa crédulité!

Sur un lit de mousse, ombragé d'un dôme de verdure, le jeune Acis attendait Galatée. Acis, fils du dieu Faune et de la nymphe Syméthis, ardent comme lui, tendre commeelle, faisait sans cesse passer sa jeune amante des transports du plaisir à l'ivresse du sentiment.

Sous un myrte effeuillé dès qu'Amour s'assoupit,
Adieu plaisir d'aimer, si le cœur, si l'esprit,
Aiguisant de ses traits chaque pointe émoussée,
Ne nous rendent encore heureux par la pensée.
Mais quand le doux parler, quand les tendres propos,
Les aveux délicats et la gaîté piquante
Abrègent l'heure trop fréquente
Que le dieu du plaisir cède au dieu du repos,

Le cœur toujours rempli ne sent plus de distance
Entre l'instant futur et le moment passé.
Dans le sein de la paix et de la confiance,
Cupidon, bercé, caressé,
Se réveille en riant : le plaisir recommence,
Et le bonheur n'a point cessé.

Tel était le bonheur de Galatée, tandis que Polyphème, espérant l'attendrir et charmer sa solitude, s'approchait furtivement de sa grotte, et chantait d'une voix terriblement tendre :

« De mon esprit et de mon cœur
Galatée est la souveraine.
Plus leste qu'un chevreuil et plus droite qu'un chêne,
Elle efface, au printemps, l'éclat et la blancheur
De l'églantier et du troëne.
Le lait pur a moins de douceur,
Le verre* est moins brillant, la pomme moins vermeille;
Le raisin jauni sur la treille
A moins d'esprit et de saveur ;

---

* Je doute que le verr existât alors. Ces comparaisons, qui caractérisent Polyphème, sont, en partie, imitées d'Ovide.

Le cèdre est moins superbe qu'elle ;
Ses regards font pâlir la lumière du jour.
Elle serait parfaite enfin, si la cruelle
Savait répondre à mon amour !

Mais plus inconstante que l'onde,
Plus dure que le roc, plus souple que l'osier,
Plus piquante que le rosier,
Elle irrite, elle aigrit ma blessure profonde.
L'impétueux torrent, le coursier indompté,
La flamme du bûcher qu'embrase une étincelle,
Sont moins fougueux, sont moins emportés qu'elle.
Le tigre a moins de cruauté,
L'ours a moins de férocité,
Et le paon moins de vanité.

Ah! si jamais, nymphe trop inhumaine,
De mes perfections vous connaissiez le prix,
Combien vous rougiriez de vos cruels mépris,
Et qu'il vous serait doux de partager ma chaîne!
Hier j'ai consulté le lac et la fontaine,
Et les Naïades m'ont appris
Que je suis le plus beau des enfans de la plaine.
J'ai les traits de Bacchus, l'embonpoint de Silène,
La taille de Typhon, les épaules d'Atlas;
Ma voix ressemble à la voix du tonnerre,
Et ce grand Jupiter, qui fait trembler la terre,
Sans incliner le front passerait sous mon bras.

Mes trais, éblouissans du feu de la jeunesse,
N'ont point de votre teint le tendre velouté,
Mais chaque sexe a sa beauté :
Elle brille chez vous par la délicatesse,
Chez nous par la virilité.
Voyez ce large front tout rayonnant de gloire,
Et cette barbe épaisse, et ce bois de cheveux.
Ma bouche de mes dents découvre tout l'ivoire,
Et si je n'ai qu'un œil, il en vaut au moins deux.

Mon corps, ainsi que mon visage,
Est couvert de duvets touffus,
Et c'est une beauté de plus :
Qu'est-ce qu'un arbre sans feuillage,
Un agneau sans toison, un oiseau sans plumage?

Mais ma richesse encor surpasse ma beauté.
Contemplez ces troupeaux errans de tout côté,
Ces brebis, ces béliers paissant dans mes prairies,
Et ces chevaux épars le long de ce coteau,
Et ces agneaux bêlans près de leurs bergeries,
Et ces bœufs ruminans au bord de ce ruisseau,
Ces fleurs, ces fruits, ces bois et cette onde argentée;
Tout est à moi, tout est pour Galatée;
Tout, arbres, fruits, prés et troupeaux,
Mon lait, mes fleurs, mes chalumeaux,
Mes bois, et ma grotte, et moi-même,
Tout ce que je possède, enfin tout Polyphème.



ACIS ET GALATÉE.

Venez, nymphe charmante, habiter dans nos bois.
Là le daim, le chevreuil bondiront sous vos lois.
Là, dans un antre frais, j'élève pour vous plaire
Deux petits ours jumeaux qu'allaite encor leur mère;
Tous deux pareils, tous deux plus jolis chaque jour:
On voit déjà qu'ils sont consacrés à l'Amour.
Venez! que tardez-vous?... Mais l'ingrate méprise
Mes soupirs, mes trésors et mes soins les plus doux.
D'un indigne rival peut-être elle est éprise.
Ah! si je le croyais!... je ne suis point jaloux...
Mais je disperserais sur les ondes sanglantes,
J'écraserais sur ce rocher
Ses membres qu'à tes yeux je viendrais d'arracher,
Et ce cœur qu'en son sein ma main irait chercher,
Et ses entrailles palpitantes.... »

Il se lève à ces mots, approche, et, d'un regard furieux, découvre Acis tremblant dans les bras de Galatée. Le Cyclope pousse un cri; l'Etna tremble; Galatée fuit sous les ondes, Acis entre les roseaux. Polyphème, en le poursuivant, saisit un écueil, et le soulève sur la t[illegible] de son rival. Acis esquive cette masse menaçante; mais la pointe

du roc, en effleurant sa poitrine, fait jaillir tout son sang aux pieds de son amante éperdue.

Polyphème vengé se retire. Cependant le sang qui s'écoule commence à pâlir, et se change par degrés en une onde limpide et transparente. A la place du corps sanglant, couché sur le rivage, Galatée voit s'élever un rocher dont les flancs entr'ouverts se couvrent de mousse et de verdure. Là, tout-à-coup, un dieu, *sous les traits du jeune* Acis, s'étend majestueusement sur un lit de roseaux, et s'appuie avec grâce sur son urne inclinée. Galatée lui tend les bras et veut lui parler; mais les saules et les peupliers, s'élevant soudain autour de l'onde naissante, environnent le dieu du fleuve, et ferment à jamais son sanctuaire impénétrable.

Là, chaque soir, pour charmer son veuvage,
Elle venait pleurer sur le rivage,

Et quand la nuit ramenait les désirs,
La nuit jadis si féconde en délices!
L'illusion, les ténèbres propices,
Jusques au jour lui rendaient ses plaisirs!
Et se plongeant, tant qu'arrivait l'aurore,
   Dans ses flots caressans et doux,
   Elle croyait sentir encore
   Les caresses de son époux.

La mort d'Acis fut vengée par Ulysse, roi d'Ithaque. Ce prince, revenant du siége de Troie, fut jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile. Polyphème l'ayant surpris sur le rivage, l'enferma, lui et ses compagnons, dans l'antre obscur où il gardait ses troupeaux. C'est dans ce repaire affreux que le monstre s'enivrait chaque soir et se repaissait de sang humain. Cependant, avant de dévorer ces étrangers, il eut la curiosité de les connaître, et demanda à leur chef quel était son nom. On me nomme Personne, reprit Ulysse; et montant avec effort sur les genoux du géant, il

s'y assit, et lui raconta l'enlèvement d'Hélène. Le portrait détaillé de cette princesse fixa d'abord l'attention de Polyphème.

Épris de cet objet divin,
Il saisit un tonneau de vin,
Et le vida tout d'une haleine
En l'honneur de la belle Hélène.

Ulysse, avec une coupe beaucoup plus petite, feignit de partager cette libation; puis il entama le récit du siége de Troie. Polyphème, enthousiasmé des exploits d'Achille, but à la gloire de ce héros, puis à celle de Patrocle, d'Ajax, de Philoctète, de Pyrrhus, de Nestor, d'Agamemnon, de Thersite même, qui ne lui parut pas sans mérite; et passant du camp des Grecs dans la ville des Troïens, il multiplia ses ablutions en balbutiant les noms sacrés de Priam, d'Hécube, d'Hector, d'An-

dromaque, de Cassandre, d'Énée.... Il en était au père Anchise, lorsqu'il tomba rempli d'une sainte ivresse, qui fut suivie d'un bruyant et profond sommeil. Aussitôt Ulysse s'arme d'un pieu énorme, et d'un bras vigoureux, le plonge dans l'œil fermé de Polyphème. Le géant, appesanti par le vin, égaré par la douleur, parcourt en trébuchant sa caverne retentissante.

Au bruit de ses hurlemens, ses voisins accourent à son antre. Qui vous a blessé? lui dit-on. Personne, répond le monstre en rugissant; et les voisins, persuadés que, dans son délire, il s'est aveuglé lui-même, se retirent pour éviter sa fureur.

Cependant Ulysse et ses compagnons, fuyant adroitement ses longs bras étendus, se tenaient cachés parmi ses moutons, qui, comme leur maître, étaient beaucoup plus grands que les

autres animaux de leur espèce. Ulysse ayant remarqué que son hôte, en marchant à tâtons, ne portait la main que sur le dos de ses brebis, attacha sous le ventre de chacune un de ses guerriers, et s'attacha lui-même sous le bélier. Dès le point du jour, le Cyclope, placé à l'ouverture de son antre, fit sortir un à un tout son troupeau. Chaque mouton, en passant entre ses jambes et sous ses mains, emporta un soldat grec, et le chef *passa le dernier.*

Polyphème, rentré dans sa caverne, avec la soif du carnage, et l'espoir de la vengeance, la trouve déserte, et frémit de fureur, en entendant de loin, dans la plaine, Ulysse et ses compagnons, qui couraient vers le rivage. Le monstre, écumant de rage, se met à leur poursuite. Il heurte, il brise, il renverse les arbres, les rochers, les collines ; et d'un bras désespéré,

arrachant le sommet d'une montagne, il le lance dans la vallée où l'écho répétait les cris des Grecs fugitifs. La masse tombe, et le vallon disparaît.

Cependant Ulysse voguait vers l'île d'Ithaque. Le géant, du haut de la montagne, avance un pied et descend dans la mer. Il ouvre le circuit de ses bras immenses. Ulysse baisse les voiles, le navire échappe, et les mains du Cyclope ne rencontrent que des écueils, un promontoire et la grotte de Galatée. *A cette rencontre, un soupir douloureux* sortit de sa poitrine oppressée. Il sentit tout ce que perdait un amant en perdant la vue. Depuis la mort d'Acis, il n'entendait plus les chants de Galatée; il n'osait même plus lui parler; mais au moins la voyait-il encore!

L'air morne, lentement il remonte au rivage.
Là le monstre étendu sur un rocher sauvage,
Tantôt, croyant du jour entrevoir la clarté,

Fixait, en soupirant, son œil ensanglanté
Vers l'antre où reposait peut-être la cruelle ;
Tantôt, ne rencontrant partout qu'obscurité,
Retombait en pleurant dans la nuit éternelle ;
Les antres mugissaient de ses soupirs confus,
Et l'écho murmurait : Je ne la verrai plus !

Apollon délivra Polyphème de cette sombre et douloureuse existence. Pluton, irrité de voir Esculape, fils d'Apollon et de Coronis, reculer le terme de la vie humaine, et resserrer les limites de l'empire des morts, s'en plaignit à Jupiter. Celui-ci, pour obliger son frère, ordonna aux Cyclopes, compagnons de Vulcain, de lui forger un nouveau foudre, qu'il lança sur la tête du célèbre et malheureux Esculape. Apollon, désespéré de sa mort, et n'osant se venger sur Jupiter lui-même, perça de ses traits tous les Cyclopes, et rendit à jamais désertes les forges de Vulcain.

Le nom de Cyclopes leur vint, dit-on, du mot grec *Cyclos* *, cercle, à cause de la forme circulaire de l'œil qu'ils avaient au milieu du front. Cet œil supposé n'était autre chose que l'ouverture ronde pratiquée au milieu d'un bouclier, dont ils se couvraient le visage en travaillant, pour se garantir du feu et des étincelles. Ces espèces d'ouvertures se remarquent encore quelquefois au milieu des boucliers antiques; et, à leur occasion, voici ce qui m'est arrivé :

Apercevant, un jour, l'égide de Minerve,
Je voulus m'approcher pour admirer de près
Ce bouclier sacré qui, dit-on, nous préserve
De Cupidon et de ses traits.
J'avance. Un éclair part du centre de l'égide.
L'Amour est caché là, me dis-je alors tout bas;
« Je reconnais sa flamme. Il faut que le perfide

* Κύκλος.

« Pour m'atteindre ait percé l'égide de Pallas. »
Aussitôt d'une main hardie
Brusquement je la soulevai :
Or, devinez qui j'y trouvai ;
L'Amour ? non. Qui donc ? Émilie.

LETTRE LXXIX.

DIVINITÉS DES BOIS, DES PRAIRIES, etc.

Quand vous assistez, Émilie, à la célébration d'un mariage, vous observez en détail *les physionomies étrangères* et quelquefois étranges de tous les assistans. Plus les grâces ou la nouveauté de leur extérieur vous surprennent ou vous intéressent, plus vous êtes curieuse d'apprendre

Les amours de la sœur et du frère,
Les aventures du voisin,
Les petits secrets de la mère,
Et l'histoire du grand cousin.

Il est probable qu'en voyant passer le cortége * nuptial de Neptune et d'Amphitrite, vous avez éprouvé la même curiosité; et moi, qui suis à peu-près initié dans les secrets de la famille,

Je vais vous dire, en conscience,
Sans surcharger la vérité,
Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense
De chaque dieu, de chaque déité.
Si ce récit vous offre un peu de médisance,
Ne me l'imputez pas; mais songez, s'il vous plaît,
Que c'est la faute du sujet,
Et que, tant ennemi qu'on soit de la satire,
Quand il s'agit d'honneur, raconter c'est médire.

Dégageons d'abord nos principaux personnages de la foule des personnages accessoires, et brochons légèrement sur les petites vertus et les grâces populaires de cette multitude de divinités maritimes et champêtres, qui

---

* Voyez la Lettre LXXVI.

n'apportent à la cour de Neptune que leur gaîté rustique et leur fraîcheur villageoise, et qui n'y sont invitées que par égard pour le vieil Océan, chargé de cette nombreuse famille.

Et en effet, quel intérêt trouverez-vous à savoir que ces Napées, parées de fleurs champêtres, veillent à la conservation des prairies; que ces Oréades, couronnées de mousse, de pin ou de genièvre, habitent les grottes des montagnes; que ces Dryades, ceintes d'une guirlande de violettes, gardent l'asile des bocages; que ces Hamadryades, le front ombragé de verdure, préservent de toute atteinte l'arbre auquel leur existence est unie; que l'existence vénérable de ces chênes antiques est confiée particulièrement à ces Querculanes, parées de leurs feuillages? Vous dirai-je encore que la nymphe Rusina, portant un soc ou un râteau, surveille la

culture des champs; que ses sœurs Vallonia et Collina conservent la verdure des vallons et des collines, et cueillent chaque jour leur parure au milieu de leurs riants domaines ; que les nymphes Bubona * et Hippona, un cornet ou un fouet à la main, président aux pâturages, aux écuries, aux étables des bœufs et des chevaux ; que la nymphe Séïa, tenant une poignée de grains, prend soin du blé nouvellement semé sur la terre fécondée par le dieu Sterculius, qui, armé d'une fourche, conduit et distribue les engrais; que Ségétia **, couronnée de verdure naissante, fait éclore le froment ; que Volusia étend la tige et développe la feuille dont Patélina dégage l'épi que

* Apul. Asin. Aur.

** Pline, Liv. XXVIII.

Flora féconde, et que Lactucina remplit d'un lait substantiel consolidé par Matuta, pulvérisé par Pilumna *, et transformé par l'ardente Fornax ** en une pâte légère et nourrissante? Ce ne sont pas là les secrets que vous êtes curieuse d'apprendre. D'ailleurs, en voyant ces nymphes couronnées d'épis verts ou jaunissans, en remarquant dans leurs mains les divers instrumens qui servent à cultiver, recueillir, battre, broyer et cuire le froment, vous avez déjà deviné l'emploi de chacune d'elles. Si, ne sachant ni bien ni mal de ces déités inconnues, je m'avise, sauf erreur, de vous en faire l'éloge et de vous les citer comme les modèles de la douceur, de l'innocence et de toutes

* Ou Pilumnus. Serv.

** Fastes d'Ovide.

les vertus qui, dit-on, règnent incognito dans les campagnes inhabitées, ces Faunes aux pieds de chèvre, ces Satyres à la barbe de bouc et ces Sylvains au corps velu, qui vous regardent, et m'écoutent peut-être, vont rire de ma bonne foi et de votre crédulité.

Taisons-nous donc : croyons qu'en tout bien, tout honneur,
Ces nymphes ont vécu comme elles devaient faire ;
Et pour continuer d'adorer la Pudeur,
Ne soulevons jamais le voile du Mystère.

Passons de cette nombreuse famille à celle des filles de Nérée. Mais que vous en dirai-je encore ! Ces Tritons savent mieux que moi contre quel écueil échouèrent les vertueux projets de cette Néréïde ; à quel fleuve la Naïade de ce ruisseau porte, en serpentant, son amour aussi pur que sa source ; avec quel dieu la nymphe de ce beau lac renversa cette touffe de roseaux et trou-

bla son miroir jadis si transparent ; quelle nuit et dans quelle rencontre la Naïade de cette fontaine brisa son urne, la pleura si amèrement, et recueillit avec tant de peine le cristal de son onde extravasée. Mais, quelque peu intéressante que soit la chronique de toutes ces divinités subalternes, avouez, mon amie, qu'il est doux de se reporter à ces temps heureux, où l'air, la terre et l'onde étaient peuplés de génies bienfaisans, où *l'on ne se reposait que* sur le lit des nymphes, où l'on ne respirait que l'haleine des Zéphyrs, où l'on ne s'abreuvait que des pleurs ou de la substance des Naïades. Est-il une manière plus aimable et plus touchante de multiplier et d'embellir l'image du Créateur ?

Pour moi, je l'avoûrai, soit raison, soit foiblesse,
J'aime à déifier tout ce qui m'intéresse;

Et dès qu'un plaisir pur vient m'animer, mon cœur,
Enivré du bienfait, cherche le bienfaiteur.
Je le trouve partout : l'Olympe est la nature.
J'adore le Printemps qui nous rend la verdure.
J'invoque les Zéphyrs dont l'aimable retour
Pare de fleurs le temple et l'autel de l'Amour.
De l'Automne en cueillant la récolte vermeille,
Je rends grâces au dieu qui remplit ma corbeille.
Je salue, en entrant chez l'humble laboureur,
Et le dieu de la paix et le dieu du bonheur ;
J'adore l'Amitié dont la main tutélaire
S'étend sur Émilie et protége ma mère ;
Je sens qu'il est un dieu qui donne les plaisirs,
Et qu'il en existe un même pour les désirs ;
Et crois en remontant de l'effet à la cause,
Qu'au sein du créateur le vrai bonheur repose.

Il faut distinguer de la foule des Néréïdes, Thétis, qui fut, dit-on, la plus belle femme de l'univers. Apollon, Neptune et Jupiter, épris de ses charmes, se disputèrent sa main. Thétis, insensible à l'hommage de ces dieux, leur préférait secrètement Pélée, simple mortel, et modeste souverain d'un petit canton de la Thessalie.

On aime mieux son égal que son maître *.

Cependant, comme les désirs des rois sont les arrêts des destinées, Thétis allait céder aux vœux de Jupiter, lorsque Prométhée prédit à celui-ci que cette nymphe mettrait au monde un fils qui serait un jour plus illustre et plus grand que son père. Soudain, le roi du Ciel et ses rivaux renoncèrent à leurs prétentions.

Pélée obtint, par cet heureux retour,
Avec le cœur, la main de son amie;
Et cet implacable vautour,
Qui sans assouvir sa furie,
Dans le sein des mortels dévore tour-à-tour
L'amitié, les plaisirs, le bonheur de la vie,
L'Orgueil, fut une fois favorable à l'Amour.

---

* Voltaire, comédie de Nanine.

LETTRE LXXX.

TRITON. NÉRÉE ET DORIS. INO ET MÉLICERTE, PROTÉE.

TRITON fut le fils aîné et le favori du souverain des ondes. Les uns lui donnent pour mère Amphitrite, épouse de Neptune, d'autres, la nymphe Céléno, l'une de ses maîtresses; et j'incline assez vers cet avis, à cause de la prédilection du père pour ce fils, d'ailleurs peu intéressant.

Du lien conjugal telle est la destinée,
Que le meilleur époux, en dépit qu'il en ait,
Préfère toujours en secret
Les enfans de l'Amour à ceux de l'Hyménée.

Le talent le plus recommandable de Triton, fut celui de sonner de la trom-

pette. Il paraît qu'il dédaignait la mélodie, et que le terrible était son genre, puisque, dans la mêlée du combat des Titans contre les dieux, il mit en fuite les Géans épouvantés, en entonnant un concerto de trompette marine.

Quel talent ! quel sujet ! comme il ferait merveilles
Dans les morceaux tonnans de ces compositeurs,
Qui, hurlant, glapissant, mugissant à grands chœurs,
Si chromatiquement déchirent nos oreilles !

Triton fit part de son talent à tous ses frères, qui, comme lui, en ont conservé *les lèvres gonflées et le visage* un peu bouffi.

Malgré le plaisir qu'il prenait à les entendre, Neptune suspendit un jour leurs bruyans concerts pour écouter les chants mélodieux du célèbre Nérée. Ce favori d'Apollon, qui prévoyait les arrêts des Destinées, et embellissait des prestiges de la poésie le lointain de notre existence, environné de toute la

tour de Neptune et d'Amphitrite, préluda tendrement sur sa lyre, et chanta dans une douce inspiration :

Jeunes beautés, faites silence ;
Ma voix annonce l'avenir.
Pour vous de ma vaste science
Les secrets vont se découvrir :
C'est la jeunesse qui me donne
Le présage de tous les temps ;
Je prédis des fruits pour l'automne
Quand je vois des fleurs au printemps.

A l'éclat de la renommée
Préférant un bonheur obscur,
Vous aimez ; vous serez aimée.
A quinze ans ce présage est sûr.
L'Hymen, par un nœud légitime,
A votre amant doit vous unir.
Vous avez sa première estime ;
Vous aurez son dernier soupir.

A la piété filiale
Vous consacrez vos jeunes ans.
L'Amour tient la balance égale
De vos soins entre vos parens...
Heureuse mère ! quelle ivresse

Charmera vos derniers instans !
Que de baisers, que de tendresse
Vous prodigueront vos enfans !

A la vertu, dans ses disgrâces,
Vous aimez à tendre la main.
La douleur, qui cherche vos traces,
Vous trouve à moitié du chemin.
Un jour vous répandrez des larmes ;
Mais les dieux pour vous m'ont promis
Que vous y trouveriez des charmes ;
Car vous aurez de vrais amis.

La nymphe Doris, attendrie par ces chants, et soupirant après cet avenir de *félicité*, *regardait le devin en* rougissant, mais n'osait se fier à ses prédictions. Nérée, dans ses regards timides, démêlant son incrédulité, lui prédit qu'elle serait heureuse mère, épouse adorée, et jura qu'avant la fin de l'année cette prédiction s'accomplirait, pourvu qu'à l'instant même la nymphe daignât lui accorder sa main. Doris tenta cette épreuve, et l'Hymen,

contre sa coutume, surpassa de beaucoup ses promesses. L'épouse de Nérée, pendant un siècle et plus, mit au jour, chaque année, une ou deux Néréïdes. La plupart de ces nymphes épousèrent les frères ou les enfans de Triton. Les autres habitèrent la grotte des Fleuves, ou l'asile champêtre des Faunes et des Sylvains.

Nérée et Doris partagèrent la faveur de Neptune avec Ino et Mélicerte, infortunés que ce monarque avait pris sous sa protection.

Athamas, roi de Thèbes, ayant répudié Néphélé, et chassé Phryxus et Hellé, ses deux enfans, épousa Ino, dont il eut un fils nommé Mélicerte. Junon, qui, comme mauvaise épouse, présidait sans doute aux mauvais ménages, fit éclore, dans le cœur d'Athamas, l'affreux projet de massacrer la reine et son jeune fils. Ino, pour se

soustraire à sa fureur, se précipita au milieu des flots en tenant Mélicerte dans ses bras. Neptune, à qui l'habitude fréquente de la paternité faisait sentir le prix de l'amour maternel, reçut à sa cour l'enfant et la mère. Ino fut depuis adorée sous le nom de Leucothoé, et Mélicerte sous celui de Palémon chez les Grecs et de Portunus chez les Latins. Il présidait à la sûreté des ports, dont on lui mettait les clefs dans la main droite; de la gauche, il tenait une ancre ou un gouvernail. Les *matelots* invoquaient Portunus près du rivage, et en pleine mer Saron, qui présidait à la manœuvre; ce dieu tenait une rame et des cordages.

Phorcys, autre dieu du second ordre, auquel les pilotes adressaient des vœux passagers pendant la tempête, était fils de Neptune et père de Méduse. Chassé par Atlas des royaumes de Corse et de

Sardaigne, il trouva un asile à la cour de son père, et y jouit de cette compassion respectueuse qui humilie les rois détrônés.

Mais, de tous les courtisans de Neptune, celui qui posséda le mieux l'esprit de son état, fut le devin Protée, fils de l'Océan et de Téthys, dont les traits furent si mobiles et le caractère si flexible, que je n'entreprendrai ni de vous le dépeindre, ni de vous le définir; car vous n'ignorez pas, mon amie, que la définition est pour le moral, ce que la description est pour l'extérieur. Si j'essayais de dépeindre Émilie, je dirais :

Lèvres de roses, haleine de Zéphyre,
Trésors d'albâtre et modeste maintien;
Charmes qui font sentir ce qu'on n'ose lui dire;
A ses genoux un regard vous attire,
Un soupir vous égare, un coup-d'œil vous retient.

Mais si je voulais la définir, j'ajouterais :

Son esprit, sa bonté, son modeste langage
Vous pénètrent d'un sentiment
Qui vous attache uniquement
Et sans réserve et sans partage.
On ne peut l'estimer ni l'aimer à demi :
Qui n'est que son ami veut être davantage ;
Qui n'est que son amant, veut être son ami.

LETTRE LXXXI.

GLAUCUS ET SCYLLA.

Il est une douce langueur
Que la tendresse nous inspire,
Quand l'innocence à notre cœur
Cache encore ce qu'il désire :
Une plus brillante clarté
Sourit à notre œil enchanté ;
Un nouvel univers commence ;
Loin de lui le cœur emporté
Nage dans une mer immense
D'amertume et de volupté.

Songe heureux ! aimable délire!
Vous vous envolez pour toujours
Dès que la vérité déchire
Le bandeau léger des Amours.
Au jour fatal qui nous éclaire,
Quand nous discernons les objets,
Adieu bonheur, adieu chimère!
On se dit, d'une voix amère :
C'est donc là ce que je cherchais!
Ah! n'éclairons point l'innocence.
Laissons la tendre adolescence
Désirer, espérer, languir.
L'amour n'a point de jouissance
Qui vaille le premier désir.

Scylla, fille de Phorcys et d'Hécate, éprouvait cette mélancolie, plus douce, plus enivrante que le plaisir même, lorsqu'elle aperçut au bord de la mer un jeune pêcheur qui se préparait à jeter ses filets. Son regard était tendre, sa figure languissante, sa taille svelte et majestueuse ; ses jambes nues ressemblaient à celles de Mercure, ses bras à ceux de Ganymède ; une courte

draperie, flottant sur ses épaules, laissait entrevoir son sein oppressé de soupirs et palpitant des feux de la jeunesse.

Deux malades qui se rencontrent, s'intéressent mutuellement, sur-tout quand leur maladie est la même. Glaucus et Scylla se regardèrent, se plaignirent, et associèrent ainsi leurs souffrances :

« *Vous soupirez, nymphe charmante ?*
— « Jeune étranger, vous soupirez ?
— « D'une inquiète ardeur mes sens sont dévorés.
— « La même inquiétude en secret me tourmente.
— « Je ne dors plus. — Ni moi. — Je viens rêver ici;
« J'y désire quelqu'un ; j'y suis seul ; je soupire.
— « Je rêve comme vous, et je désire aussi,
« Sans savoir ce que je désire.
— « Moi qui n'aurais pu voir même un oiseau souffrir,
« Qui du mal redoutais jusques à l'apparence,
« Croiriez-vous qu'aujourd'hui mon unique plaisir
« Serait de voir quelqu'un partager ma souffrance?
— « Ah! n'en rougissez pas, vous me feriez rougir ;
« Car, je vous l'avoûrai, j'ai le même désir.

— « De mes lèvres de feu quelles lèvres brûlantes
« Viendront respirer les ardeurs !
— « Quels soupirs sécheront les pleurs
« De mes paupières languissantes !
— « J'en jure par l'Amour, belle nymphe, c'est moi
« Qui vais mettre un terme à vos peines.
— « Secourable étranger, dans votre état, je croi
« Que l'on a bien assez des siennes.
— « Eh bien ! échangeons-les. — Eh ! qu'y gagnerons-nous ?
— « Qui sait ! — Notre fardeau sera toujours le même.
— « Non ; des peines de ceux qu'on aime,
« Le partage est, dit-on, plus doux.
— « Vous croyez ? Essayons. - Hélas ! votre main tremble.
— « La vôtre tremble aussi. — Notre mal se ressemble.
— » Asseyez-vous. — Reposez-vous ; »

et ils s'assirent ; mais se reposèrent-ils ? Si vous êtes curieuse de l'apprendre, interrogez cette femme, vêtue de noir, qui s'avance à grands pas vers le rivage, et les observe d'un œil courroucé. Voyez comme ses cheveux se hérissent, comme sa baguette s'agite dans ses mains. Entendez-vous siffler ce serpent sur sa tête ? Peut-on être à

ce point jaloux du repos de deux jeunes infortunés! Quelle est donc cette femme qui ne peut souffrir qu'une autre ?...... Hélas ! c'est une femme.....

Adieu, ma bonne et tendre amie,
Ange d'innocence et de paix,
Dont le cœur ne connut jamais
La haine ni la jalousie :
Si votre sexe a le malheur
D'éprouver souvent la fureur
De cette double frénésie,
Votre inaltérable douceur
Avec lui me réconcilie.

LETTRE LXXXII.

CIRCÉ. LES SIRÈNES.

FILLE de la Nuit et du Jour,
Et favorite de sa mère,
Par ses enchantemens Circé fit tour-à-tour
Gronder les cieux, trembler la terre,
Frémir la Nature et l'Amour,
Et pâlir le front de son père.

Épouse d'un jeune roi des Sarmates, elle empoisonna la coupe nuptiale, et se réfugia sur un promontoire de la Campanie. Là, seule, dévorant ses remords, errant à travers les rochers et les précipices, elle recueillait, avec le poison des plantes, le noir venin des reptiles. De longs voiles, parsemés d'étoiles de feu, ceignaient son front et tombaient en flottant jusqu'à terre. Une baguette magique s'agitait dans sa

main, et traçait autour d'elle un cercle mystérieux, dont elle occupait le centre. C'est là que..... mais une plume immortelle a tracé ce tableau *; et quand Pindare a parlé, je ne sais plus qu'admirer et me taire.

La fauvette timide et son faible ramage
Doivent céder aux chants du cygne harmonieux;
Et quand il plane dans les cieux,
L'aigle impose silence aux oiseaux du bocage.

Tandis que Circé achève ses noirs enchantemens, Glaucus, immobile sur le sein de sa chère Scylla, ouvre languissamment ses paupières appesanties, cherche des yeux les yeux de son amante, et ne rencontre que les regards affreux de six têtes énormes, dont les bouches béantes lui présentent leur triple rang

* Voyez la Cantate de Circé, par J. B. Rousseau.

de dents ensanglantées. Saisi d'étonnement et d'effroi, il se lève, recule, et contemple, en frissonnant d'horreur, un corps informe, opposant ses vastes flancs à la fureur des flots, et environné de chiens furieux, dont les hurlemens menacent de loin les vaisseaux que le monstre attend au passage.

Tel fut le sort de la malheureuse Scylla, que vous distinguerez d'une autre Scylla, fille de Nisus, qui trahit son père, et fut changée en alouette; car il faut bien se garder, sur-tout aujourd'hui, de confondre le sort du criminel avec celui de l'infortuné.

Les enchantemens de Circé échouèrent contre la prudence d'Ulysse qu'elle voulut asservir, et qui l'asservit elle-même. Je vous raconterai ces détails dans l'histoire de ce héros, dont elle eut, en moins d'une année, trois enfans...

Trois enfans! quan la mère est aimable et jolie,
On peut lui pardonner cette sorcellerie.

Il arrive quelquefois qu'une enchanteresse, par jalousie d'état, nous préserve des enchantemens d'une autre. Circé avertit Ulysse de se boucher les oreilles avec de la cire, et de se faire attacher au mât de son vaisseau pour résister à l'attraction du chant des Sirènes, et éviter les écueils qu'elles habitaient auprès des côtes de Sicile. Ces trois sœurs étaient filles du fleuve Acheloüs et de la muse Calliope. On les nommait Leucosie, Lydie et Parthénope. Leucosie tenait des tablettes et chantait, tandis que Lydie l'accompagnait avec la flûte et Parthénope avec la lyre.

Parthénope donna son nom à une ville célèbre d'Italie, où l'on prétend qu'elle mourut. La ville de Parthénope

ayant été détruite, Phalaris la réédifia, et la nomma Néapolis, Ville-Neuve. Naples n'a point oublié le chant des Sirènes. Elle est encore la patrie des successeurs d'Orphée et l'école de la mélodie; mais, hélas! l'Amour trop souvent n'y chante ses exploits qu'après avoir perdu ses armes.

Là, la muse du chant, craignant que de sa voix
Les combats, ou la chasse, ou la fraîcheur des bois
N'altèrent l'organe fragile,
Lui laisse son arc inutile,
Et lui dérobe son carquois.

Les talens des Sirènes les firent admettre dans la société de Proserpine, puisqu'elles furent témoins de son enlèvement. Ce fut pour la chercher que les dieux leur accordèrent des ailes. Mais elles ne conservèrent pas longtemps leur plumage. Ayant osé disputer aux Muses le prix du chant, elles furent vaincues par leurs rivales, qui se cou-

ronnèrent de leurs plumes. J'ignore si Calliope, mère des Sirènes, prit part à leurs dépouilles.

Mais j'aperçois de temps en temps,
Plus d'une mère de famille
Qui, malgré tout l'amour qu'elle a pour ses enfans,
Voudrait bien se parer des plumes de sa fille.

Les Sirènes, à l'aide du temps et de la vanité, se consolèrent peu-à-peu d'avoir été surpassées par des déesses; mais elles ne purent survivre à l'affront d'avoir été vaincues par un mortel. Dejà les Argonautes, attirés par leurs chants, oubliaient la conquête de la toison d'or; déjà leur vaisseau dérivait vers l'île fatale. Soudain Orphée monte sur le tillac, et, d'une voix divine, chante le combat des dieux. A ces accens inspirés par le génie, animés par la gloire, épurés par la vertu, le prestige se dissipe, le charme cesse, et le

navire vogue à pleines voiles vers le rivage de Colchos. Les Sirènes, réduites au silence et au désespoir, jetèrent leurs instrumens dans la mer, et s'y précipitèrent elles-mêmes.

Le dieu de l'humide séjour
Les y reçut en souveraines.
Elles firent depuis l'ornement de sa cour ;
La cour fut de tout temps le pays des Sirènes.

On pourrait les représenter d'abord sous la figure de jeunes nymphes tenant des instrumens de musique ; après l'enlèvement de Proserpine, on leur donnerait des ailes ; après leur recherche infructueuse, des plumes et des pieds d'oiseau ; après leur arrivée chez Neptune, des nageoires et une queue de poisson.

L'image de Circé varie également suivant le temps et le lieu où elle est représentée. Accorde-t-elle sa main au

jeune prince des Sarmates, c'est Vénus montant sur le trône de Paphos et de Gnide. Conjure-t-elle la perte de Scylla, la fureur ride son front, la rage s'exhale de sa bouche écumante; les serpens sifflent et s'entrelacent dans ses cheveux hérissés; l'orage gronde sur sa tête; la foudre obéissante sillonne, à ses pieds, le cercle magique qui l'environne : un jour pâle et livide éclaire son attitude terrible, sa baguette menaçante, son voile noir, sa robe étincelante, et les coupes empoisonnées, dont la vapeur s'élève vers les cieux épouvantés. Mais accueille-t-elle dans son île le roi d'Ithaque et les héros qui l'accompagnent, les roses couronnent sa chevelure blonde et parfumée. La pudeur est sur son front, la persuasion sur ses lèvres. Son regard exprime la langueur du désir, son geste la mollesse de la résistance. Sa robe transparente

trahit les contours de sa taille flexible, et l'albâtre mobile de son sein agité. Les zéphyrs se jouent dans les plis de son voile, autour de ses bras arrondis et de ses pieds délicats. D'une main elle tient sa baguette entourée de fleurs, de l'autre, elle présente, en souriant, une coupe pareille à celle que je vous envoie par le porteur de ce message.

L'Amour vous donna de Circé
La taille enchanteresse,
Son sourire, son œil baissé,
Son esprit, sa finesse.
Comme Circé vous nous charmez,
Comme elle vous nous enflammez;
Mais pour qu'en tout vous soutenies
Cet heureux parallèle,
Je veux encor que vous ayez
Une coupe comme elle.

Celui qui de ce vase aura,
Après vous, les prémices,
A longs traits y savourera
L'amour et ses délices,

D'espoir, de crainte, de désir,
Son sein va brûler et transir ;
Et quand sa bouche aura d'abord
Bien épuisé la coupe,
Ses lèvres presseront encor
Les bords de la soucoupe.

Ah ! si dans votre île, à son tour,
Aborde ma nacelle,
Faites-moi, dès le premier jour,
Devenir tourterelle.
Là, près de vous, je veux gémir,
Et me consumer de plaisir.
Et quand je n'aurai plus enfin
Que quelques étincelles,
Je m'éteindrai sur votre sein
En étendant mes ailes.

LETTRE LXXXIII.

CÉIX ET ALCYONE.

L'Amour, auteur de tant de maux,
L'Amour, qui jusqu'au sein des flots,
Porta le trouble et les alarmes,
Fit pleurer Amphitrite et les nymphes des eaux,
Deux fois sur leur rivage a répandu des larmes.

Alcyone et Céix lui coûtèrent des pleurs.
Son souffle de Borée adoucit les rigueurs
Pour protéger encor ce couple aimable et tendre *;
Et sa voix gémissante attendrit les échos,
Quand l'Aquilon fougueux, aux rives de Sestos,
Éteignit le flambeau qui conduisait Léandre.

Alcyone, fille d'Éole, avait épousé Céix, roi de Trachine, fils de Chione et de Lucifer **.

---

* Les Alcyons.

** On le nomme *Lucifer* avant le lever, et *Vesper* après le coucher du soleil.

Lucifer est ce dieu qui, dès l'aube du jour,
Précède du soleil la jeune avant-courrière.
Quand Phœbus étincelle au bout de sa carrière,
Lucifer de la nuit annonce le retour;
Et, sans trahir leurs pas, sa discrète lumière
Conduit au rendez-vous l'Espérance et l'Amour.

Céix jouissait, près de sa chère Alcyone, de cette inaltérable félicité qu'on n'entreprendra jamais de peindre quand on l'aura bien sentie.

Ce n'était point ce délire amoureux
Qui s'éteint avec la jeunesse,
Et dont le souvenir ne laisse
Que le néant d'un vide affreux.
Ce n'était le plaisir, l'estime, la constance,
L'amitié ni l'amour, mais c'en était l'essence,
Nectar délicieux dont le destin jaloux
Remplit si rarement la coupe des époux!

En épuisant, chaque jour, cette coupe céleste, Alcyone était devenue mère. Céix partageait, avec ivresse, ses soins, ses peines et ses plaisirs. Quelquefois, pour lui renouveler le



A. Desenne inv.t *Lebas Sc.t*

CÉIX ET ALCYONNE.

sentiment de leur félicité commune, il se plaisait à lui en tracer la peinture ; comme on aime à présenter un miroir à la modestie pour lui rappeler qu'elle est belle. Apercevait-il sur son front quelque nuage de tristesse, il s'asseyait près d'elle, et lui disait en la tenant embrassée :

Je ne t'ai pas vu sourire
Depuis le lever du jour.
J'entends ton cœur qui soupire !
Est-ce de peine ou d'amour ?
Pour chasser la rêverie
Qui s'empare de tes sens,
Rappelle-toi, mon amie,
Ton époux et tes enfans.

Au sein de notre famille,
Le soir, l'un et l'autre assis,
Dans mes bras je tiens ta fille,
Dans tes bras tu tiens mon fils:
Sous les traits de leur jeunesse
Je crois démêler tes traits,
Et j'embrasse, avec ivresse,
Le modèle et les portraits.

J'aperçois sur ton visage
Les traces de la douleur.
J'en demande le partage,
Et j'en obtiens la faveur !
Embrasse-moi ; je t'adore ;
Pour mon cœur c'est un besoin...
Notre baiser dure encore :
La douleur est déjà loin.

Tel fut le bonheur d'Alcyone, tant que Céix n'eut d'autre ambition que celle de lui plaire. Mais bientôt la fortune, en étendant son empire et ses richesses, alluma dans son sein la soif des grandeurs. Ébloui de sa nouvelle puissance, il osa prendre le nom de Jupiter *, et son épouse s'aperçut qu'il en prenait aussi le caractère et l'indifférence conjugale. Riche d'honneurs et pauvre de plaisirs, Alcyone, au sein de

* Apollodore, Liv. 1.

sa stérile opulence, regrettait, chaque soir, sa féconde médiocrité.

La Grandeur et l'Amour s'accordent mal ensemble :
L'une cherche l'éclat, l'autre l'obscurité.
L'une aime à découvrir toute sa majesté,
Dès qu'on aperçoit l'autre, il tremble
De laisser voir sa nudité.
Aussi, je l'avoûrai, jamais de la puissance
Je n'ai pu concevoir le suprême plaisir ;
Mais que je conçois bien la douce jouissance
De savourer son existence
Dans un modeste et vertueux loisir !
Ah ! que l'ambitieux du bonheur de sa vie
Trouble, à son gré, le fond pour la superficie :
J'ai besoin d'un bonheur moins brillant, mais plus sûr,
Qui ressemble, s'il est possible,
A cette source obscure, mais paisible,
Dont la surface est calme et le fond toujours pur.

Jupiter vit avec indignation un faible mortel usurper le nom du roi des cieux; et, depuis ce moment, la vengeance céleste plana sur la tête de l'usurpateur.

Chione, suivant quelques auteurs,

mère de Céix, et, selon plusieurs autres, nièce de ce prince, fière d'avoir épousé en même temps Apollon et Mercure, osa se préférer à Diane elle-même. Cette témérité demeura long-temps impunie. Diane, insensible à l'amour, n'était point encore jalouse de sa beauté ; mais elle vit Endymion, et Chione tomba sous ses traits. Dédalion, père de cette infortunée, se précipita d'un rocher du mont Parnasse. Les dieux eurent *pitié de son sort*, et le changèrent en *épervier*.

Céix, effrayé des malheurs de sa famille, et les regardant comme un sinistre présage pour lui-même, résolut d'aller à Claros consulter l'oracle d'Apollon. Ceux qui le prétendent fils de Chione, assurent qu'il voulait y conjurer le dieu de la médecine de rendre le jour à sa mère. Vous aimerez

à penser, mon amie, que ce fut là le motif de son voyage;

Et d'après votre cœur jugeant le cœur d'un autre,
Vous croirez que Céix, en écoutant sa voix,
Pour sa mère fit autrefois
Ce qu'aujourd'hui vous feriez pour la vôtre.

A la nouvelle de ce départ précipité, Alcyone, saisie de douleur et d'effroi, vole au rivage, aperçoit Céix, dont le pied touche la barque fatale, pousse un cri, se précipite, et, le visage et le sein inondés de larmes, s'écrie en embrassant ses genoux:

Que t'a fait la triste Alcyone!
Quel crime a-t-elle donc commis
Pour que son ami l'abandonne!...
Si pourtant mon époux l'ordonne,
A ses lois mon cœur est soumis;
Mais au moins, en quittant celle qui vous fut chère,
Pourquoi d'un perfide élément
Voulez-vous braver la colère?
Si l'Aquilon repose en ce moment,
Croyez-moi, son repos présage le tonnerre.

Je suis fille d'Éole, et connais mieux que vous
Les emportemens, le courroux
Et l'inconstance de mon père.
Confiez ce voyage à la mère des Dieux*;
Elle vous conduira par des routes fleuries.
Les éclats de la foudre et les vents furieux
Et les flots écumans pour vous valent-ils mieux
Que le zéphyr des champs et l'émail des prairies ?
Chez Cybèle, en quelques climats
Que Mercure** guide vos pas,
Rêvant à vous le soir, quand la nuit sera close,
Et vous introduisant au milieu des palais,
Sous l'asile du chaume ou l'ombre des forêts,
Je pourrai me dire : il repose ;
Reposons-nous. Mais sur les flots,
Point d'asile, point de repos.
J'interrogerai le nuage
Qui vers la mer prendra son cours ;
Dans ses flancs je croirai toujours
Entendre murmurer l'orage ;
Et si quelque banc de rameurs
Vient échouer sur ce rivage,
En proie à de sombres terreurs,
Ne songeant que mort et veuvage,

---

* Cybèle, déesse de la terre.

** Mercure, dieu des voyageurs.

Je croirai répandre des pleurs
Sur les débris de ton naufrage !...

A ces mots, l'époux d'Alcyone, se croyant encore son amant, interrompit ses plaintes par un baiser, et lui dit, du même ton qu'autrefois :

Avant que de la nuit l'inégale courrière
Ait deux fois dans les cieux achevé sa carrière,
Je jure qu'en ces lieux je serai de retour.
Si j'ai choisi la mer pour quitter ce séjour,
C'est que les vents rendront, sur le liquide empire,
Mon retour plus rapide et le trajet plus court.
Attends-moi, je reviens. Souviens-toi que Zéphyre
A des ailes comme l'Amour.

Il dit, s'échappe de ses bras, et s'élance sur le vaisseau, qui fend l'onde et fuit le rivage. Là, les bras étendus, immobile de douleur, Alcyone attache ses derniers regards sur son époux, sur le navire, sur la voile blanchissante, dont l'image fugitive s'efface et disparaît.

Alors, l'œil morne et la tête abattue, elle retourne lentement dans son palais, où chaque objet renouvelle ses regrets et son désespoir :

Cet asile silencieux
Qui des secrets du roi fut le dépositaire,
Ses habits, son armure éparse sous ses yeux,
Et cette alcôve solitaire,
Et ce lit tiède encor de leurs derniers adieux.

Mais bientôt la douleur cède à la crainte. Alcyone, pour le salut de son époux, prépare un sacrifice au souverain des ondes et au dieu des tempêtes. Je suis fille d'Éole, disait-elle; et peut-être ses fougueux enfans accueilleront-ils l'offrande et les vœux de celle qui doit le jour à leur père.

Déjà le sang d'un noir taureau coule sur l'autel de Neptune. Tandis que ses prêtres le recueillent dans des coupes dorées, un énorme sanglier, l'œil farouche, le poil hérissé, se roidit contre

le bras qui l'entraîne, approche et tombe en rugissant sous la hache sacrée. Les sacrificateurs jettent au milieu des flots les entrailles palpitantes, et rougissent l'onde amère de leurs coupes ensanglantées. Cependant, sur un rocher battu des vagues irritées, on immole une brebis noire, en conjurant à grands cris Éole et les orages. Ces sinistres accens sont de temps en temps interrompus par le chant des vierges couronnées de guirlandes, et conduisant à l'autel du Zéphyr un agneau qu'allaite encore sa mère. Soudain le bûcher s'allume, et la vapeur des offrandes monte, avec l'encens, vers le trône des nuages où siége le roi des airs. En ce moment, Alcyone élève vers le ciel ses regards brillans de ferveur et d'espérance, et tombe à genoux en s'écriant:

D'une fille autrefois chérie,
Éole, entends les vœux et calme la douleur.

Mon père, souviens-toi que tu dois le bonheur
A celle qui te dut la vie.

Aux Aquilons impétueux
Interdit l'empire des ondes ;
Enferme leur essaim dans tes grottes profondes,
Et si leurs cris tumultueux
Menacent les remparts de ta retraite obscure,
Rappelle à tes enfans qu'Alcyone est leur sœur,
Et, s'il se peut, enchaîne leur fureur
Des nœuds sacrés de la nature.

Redoutable amant d'Orithie *,
Épargne ce que j'aime, et jusqu'à son retour
De ton souffle mortel comprime la furie.
Tu sais, si tu connus l'amour,
Que d'un souffle dépend le bonheur de la vie.

Et toi dont l'esprit est si doux,
Toi que j'aime à nommer mon frère,
Si jamais ta sœur te fut chère,
Zéphyr, protége mon époux.
Si tu rends à mes vœux le héros que j'adore,
Quel encens envers toi m'acquittera jamais!
Heureusement, pour payer tes bienfaits,
Il ne faut qu'un baiser de Flore ;

---

* Borée, qui enleva Orithie, dont il eut deux enfans, Calaïs et Zethès.

Et quoique tu sois à ses yeux
Plus beau que l'Amour même, et [illegible] l'Aurore,
Après avoir fait les heureux,
Tu seras plus aimable encore.

Éole, s'il eût pu l'entendre, eût sans doute exaucé la prière de sa fille : mais les noirs Autans, en poursuivant le vaisseau de Céix, emportèrent l'encens et les soupirs d'Alcyone.

Cependant l'Espérance abrégeait pour elle les heures qu'éternisait la crainte. L'Espérance, sœur de la Piété, habite avec elle le sanctuaire des Immortels. Alcyone, les mains chargées d'offrandes, allait chaque jour la chercher dans le temple de Junon. Mais la reine des dieux, fatiguée d'entendre des vœux impuissans, et ne pouvant souffrir qu'un vain espoir fût le prix des sacrifices offerts en son honneur, ordonne à Iris, sa prompte messagère, d'aller détromper la crédule Alcyone.

Fallait-il la guérir de sa crédulité !
Par elle si souvent, de la félicité
Le rapide éclair se prolonge !
Quand le bonheur tient au mensonge,
Pourquoi dire la vérité !
Si jamais vous cessiez de m'aimer, mon amie,
Moi qui, jusqu'à la mort compte sur votre cœur,
Laissez-moi mon erreur
Pour me laisser la vie.

Iris, portée sur l'aile des Songes, pénètre dans l'asile où repose Alcyone, et se présente à sa pensée sous les traits de son époux. *Mais ses yeux éteints*, son teint livide, ses lèvres décolorées, ses cheveux et ses vêtemens souillés de vase et d'écume, annoncent à son épouse quelle est sa destinée. A cette vue, elle pousse un cri, s'éveille, court au rivage, et, d'un œil égaré, cherche, sur le lointain des flots, l'objet qu'elle tremble d'apercevoir. En vain ses compagnes affligées s'empressent de calmer son effroi. « C'est

lui, s'écriait-elle ; c'est son ombre, je l'ai vue, je la vois encore. — Pourquoi, chère Alcyone, pourquoi vous livrer aux prestiges d'un vain songe ? Ignorez-vous que les Songes, enfans de l'Erreur, se jouent sans cesse de la crainte et de l'espérance des mortels ? Ce qu'ils disent n'est-il pas toujours le contraire de ce qu'ils semblent dire ? et, puisqu'ils vous annoncent la perte de Céix, ne sont-ils pas les messagers de son retour? »

Alcyone, saisissant cette consolante idée, essuyait peu-à-peu ses larmes, et, d'un air reconnaissant, souriait à ses compagnes, qui chantaient en cueillant des fleurs :

Si le bonheur fait les beaux jours,
Ne redoutez plus les orages.
L'essaim fidèle des Amours
Loin de vous chasse les nuages.
Il ramène du haut des cieux
Phœbus vers Thétis attendrie,

Et guide en ces aimables lieux
Le bien-aimé vers son amie.

De joie et d'espoir bondissans,
Les Tritons et les Néréïdes
Font retentir de leurs accens
Les échos des plaines liquides.
Les fleurs aux rives d'alentour,
Sur les rochers, dans la prairie,
Naissent pour orner le retour
Du bien-aimé vers son amie.

Voyez dans le lointain des airs,
Ces hirondelles, chaque année,
Venant des bouts de l'univers
Habiter le nid d'hyménée.
Modèles de l'amour constant,
Aux bords chéris de leur patrie
Elles ramènent, en chantant,
Le bien-aimé vers son amie.

Alcyone, attentive à ces chants qui berçaient sa douleur et ranimaient son espérance, promenait ses regards rêveurs sur la vaste étendue de mer unie et tranquille. Un rocher s'élevait-il dans la vapeur azurée, c'était le

vaisseau de Céix; et si quelque oiseau, si quelque nuage lointain traversait l'horizon, c'était le pavillon ou les voiles du vaisseau.

Au milieu de ces illusions, un objet qui flotte lentement vient fixer sa vue incertaine. Point de mâts, point de voiles. « Ce ne peut être un vaisseau », dit-elle en soupirant. Et soudain, son imagination lui trace la forme d'une barque légère, qui, à la faveur du calme, précède et ramène peut-être son époux. Cependant l'objet approche, et peu-à-peu la barque s'évanouit. Une blancheur terne, des cheveux noirs et flottans, des bras immobiles et étendus, lui présentent par degrés l'image d'un malheureux, victime de la tempête. « Infortuné! dit-elle, que je plains ton épouse! » Et ses yeux, qu'elle détourne, se reportent involontairement sur cet objet d'horreur et de pitié. Plus

le corps approche, plus il attire les regards et glace les sens d'Alcyone, aussi pâle, aussi froide que lui-même. Son époux, ce songe effrayant, ce corps livide, mais majestueux... Quels sinistres rapports ! Cependant elle ose douter encore. L'onde couvre à moitié ses traits... étrangers peut-être. Mais un flot soulève sa tête....

« Céix !... Ah ! cher époux !... et vous l'avez permis,
« Dieux cruels, qu'invoquait ma crédule tendresse !
« Céix ! mon cher Céix ! est-ce là ta promesse !
« Voilà donc ce retour que tu m'avais promis !... »

En prononçant ces mots, étouffés par la douleur, elle s'élance au sommet d'un rocher, dont la voûte menaçante s'avance au-dessus des flots. Tout le peuple attentif la suit d'un œil inquiet, et pousse un cri de terreur en la voyant se précipiter vers son époux. Mais bientôt le silence de l'étonnement étouffe

le murmure de la crainte. Des ailes étendues suspendent Alcyone au milieu des airs. D'un vol paisible, elle plane sur le corps inanimé, le couvre de ses caresses, le réchauffe de ses baisers; et, lui communiquant sa nouvelle existence, elle voit du sein des flots s'élever son époux, vêtu, comme elle, d'un plumage nuancé d'or et d'azur. Sous cette forme nouvelle, échappés à l'ambition, et rendus à la nature, ils se retrouvent aux premiers jours de leur hyménée. Leur fidélité se prolonge avec leurs années; et quand la vieillesse a détendu les ailes de Céix, Alcyone, aidant encore son époux, le soulève au-dessus des ondes, et soutient sa course en voltigeant à ses côtés.

Éole, touché du sort de sa fille, fit assembler ses enfans; et, après leur avoir sévèrement reproché l'infortune de leur sœur, il les retint sept jours

enchaînés dans son palais. Céix, profitant de l'absence de ses ennemis, construisit sur la mer tranquille une demeure flottante, où son épouse fit éclore les premiers gages de leur nouvel hyménée. Tous les ans, sous le règne de Borée, Éole pleure sa fille, bannit ses persécuteurs, et le même exil favorise les mêmes amours.

Grâce aux immuables décrets
Du dieu qui tient les airs en son pouvoir suprême,
Les Alcyons, objets de ses tendres regrets,
Ont, tous les ans, *sept jours de bonheur et de paix*.
C'est peu, me direz-vous. C'est beaucoup quand on aime.
Et si des dieux la céleste bonté,
Des rapides instans de ma félicité,
Des retours de votre tendresse,
Et des éclairs de notre ivresse,
Et de ces regards dont le trait
Pénètre mon âme attendrie,
Et de ces mots touchans que jamais je n'oublie,
Et de tous ces momens où l'amour me distrait
Des amertumes de la vie,
Tous les ans, auprès d'Émilie,

Me composait sept jours de paix et de bonheur,
Je n'exigerais d'eux pour dernière faveur,
Que de les ajouter aux jours de mon amie.

LETTRE LXXXIV.

HÉRO ET LÉANDRE.

Sur les bords de l'Hellespont, au milieu des remparts de Sestos, s'élevait un temple célèbre, dédié à la mère des Amours.

C'est là qu'une tendre Vestale,
Prêtresse consacrée à la chaste Vénus *,
Cachait, en rougissant, ses charmes ingénus
Sous une gaze virginale.
Pour calmer leurs tourmens, quand les jeunes mortels
Venaient par des présens apaiser la déesse,
Leurs offrandres, avant d'arriver aux autels,
Tombaient aux pieds de la prêtresse.

* On adorait Vénus pudique; Horace l'appelle *Venus decens*.

A ces mots de *Chaste Vénus*, il me semble, Émilie, que je vous vois malignement sourire.

Ce nom peu mérité vous surprendra peut-être ;
Apprenez donc qu'alors on adorait
Vénus, non telle qu'elle était,
Mais telle qu'elle devait être.

Chaque année, au retour du printemps, ses fêtes attiraient à Sestos quelques amans heureux, une foule innombrable d'amans désespérés, et la multitude de ceux que l'amour naissant agite encore *entre la crainte et l'espérance*.

Léandre, atteint de cette épidémie
Qu'à dix-huit ans on se plaît à souffrir,
Alla prier la reine d'Idalie
De le soigner, mais non de le guérir.

Le front couronné de myrte, il se présente à la porte du temple, traverse l'assemblée, les yeux baissés, pénètre

jusqu'au sanctuaire, et avec cette timide ferveur qui plaît tant aux déesses, dépose sur l'autel un nid de tourterelles et un vase de parfums. L'adolescent, après une longue et pieuse extase, lève enfin les yeux, et croit voir Vénus elle-même qui le regarde, rougit et agrée ses présens.

Sa méprise était naturelle :
Héro sur Vénus même eût emporté le prix,
Puisqu'elle était plus sage et n'était pas moins belle.
Tout ce qu'on eût pu dire en faveur de Cypris,
C'est que l'autre Vénus était Vénus mortelle.

Mais est-on mortelle à dix-huit ans! Les vœux de Léandre, en s'élevant vers Cythérée, s'égarent sur les pas de sa prêtresse. Retiré à l'écart, et cachant son trouble derrière une des colonnes du temple, il admire furtivement, au milieu de la pompe des cérémonies, cette taille élevée, cette démarche majestueuse, ces traits enchanteurs, ce



tendre sourire, et ces voiles voluptueux, et les plis de cette robe flottante, que semblent se disputer les Zéphyrs et les Amours. Oh! si sa main pouvait toucher cette main divine! s'il obtenait de ces yeux seulement un regard, de ces lèvres une parole seulement! et si jamais il osait leur répondre! mais elle est si belle, et lui si timide!

Pour vous peindre son embarras, rappelez-vous, mon amie, ce premier moment si redouté et si peu redoutable, où, sans prononcer un seul mot, nous nous dîmes tant et tant de choses! Rappelez-vous ce cabinet, asile de l'étude et des arts, ce désordre du génie, ces tableaux, ces desseins, ces pinceaux épars, et ce demi-jour donnant sur votre figure abattue et sur mon portrait commencé. Je vois encore ce petit ruban jaune, parsemé d'étoiles d'azur, qui s'entrelace dans vos che-

veux, autour de votre cou, et noue, sur votre sein, une tunique blanche, dont les plis mystérieux se soulèvent par intervalle. Mes yeux, fixés vers la terre, n'ont osé s'élever jusqu'à vous, et pourtant rien ne leur est échappé. Et vous, dont les regards m'évitent si scrupuleusement, vous avez deviné ma pâleur, mon trouble, mon incertitude mortelle ; et votre main, en m'ordonnant faiblement de sortir, semble m'inviter à m'asseoir. Me voilà tout près de vous, me détournant toujours, et me rapprochant encore. O mon amie! le pénible silence! quoi! pas un seul mot sur mes lèvres! et sur les vôtres pas un soupir! Du moins si vos regards.... mais vos larmes vous déroberaient les miennes.

Le lendemain je vous revis, et il me sembla que nous nous étions dit tout ce qu'on peut se dire. Votre front



m'offrit ingénuement, et ma bouche prit de même le baiser de la confiance; et nos cœurs, ainsi rapprochés, tressaillirent en reconnaissant qu'ils s'étaient rencontrés la veille.

Ces rencontres, quoiqu'elles aient toujours les charmes de la nouveauté, ne sont pourtant pas nouvelles, et surtout à la cour de Cypris. Léandre, dans le temple de la déesse, attendit, vers le déclin du jour, l'heure où le peuple, en s'éloignant, *laisse la prêtresse au pied de l'autel solitaire.* D'un pas tremblant, il pénètre dans l'obscurité du sanctuaire. Héro paraît émue, mais non pas irritée. Elle se détourne, mais elle ne s'éloigne pas; elle se tait, mais sans lui imposer silence: il se tait lui-même; et le lendemain, à la même heure et dans le même lieu, il élève familièrement une voix profane. En

vain la prêtresse emploie, pour l'interrompre, les prières, les menaces, et même le geste d'un prompt châtiment.

Les menaces d'amour ressemblent aux promesses,
Et ses châtimens aux caresses.
Chaque non est un oui ; chaque larme un aveu ;
Et pour exaucer sa prière,
Il faut l'interpréter souvent en sens contraire ;
Car ce qu'il craint le plus, est toujours ce qu'il veut.

« Au nom des dieux, » répétait la prêtresse, d'une voix mal assurée, « retournez, jeune étranger, aux bords « qui vous ont vu naître, quittez un « espoir auquel mille obstacles s'op- « posent :

« Ma vertu... — La vertu qui conduit au bonheur,
« Ne peut être un obstable à celui de vous plaire.
— « Mais le devoir sacré de mon saint ministère,
« Et Cythérée et sa rigueur...
— « Rassurez-vous : la reine de Cythère
N'exigera jamais, pour son honneur,
Qu'en vouant vos appas aux lois de la pudeur,
Che elle vous fassiez ce qu'elle n'a pu faire.

« Craignez à tant d'attraits d'unir trop de vertus ;
« Les dieux sont nés jaloux ; leur haine est éternelle.
« C'est beaucoup pour une mortelle
« D'être aussi belle que Vénus ;
« C'est trop d'être plus sage qu'elle.
— « Mes sévères parens m'ont ordonné ces vœux,
« Et ne me permettront jamais de m'y soustraire.
— « De quel droit? le bonheur n'est-il fait que pour eux ?
« Et si votre père est heureux,
« Peut-il vous reprocher d'imiter votre mère ?...
— « Léandre, croyez-moi, renonçons à l'espoir
« De nous parler et même de nous voir.
« J'habite, au bord des flots, une tour solitaire.
« Là, je consume mes beaux jours
« Sous les lois d'une *esclave affidée à mon père*.
« Son cœur, *depuis trente ans délaissé des Amours*,
« Dort éternellement, ses yeux veillent toujours.
— « Et de cette retraite sombre
« Garde-t-elle l'entrée ? — Oui. — J'y pénétrerai.
— « Mais la mer nous sépare. — Oh ! je la franchirai.
— « Si l'on vous voit !.. — La nuit me prêtera son ombre.
— « Quoi! sans guide? - Et mon cœur! - Les vents. - J'arriverai.
— « Mais les écueils, mais la tempête,
« La foudre... — Épargneront l'amour ;
« Et si, pour vous, ma mort s'apprête,
« Je ne mourrai qu'à mon retour. »

En parlant ainsi, leurs mains se sont

rencontrées, et déjà se tiennent enchaînées sur l'autel, lorsque l'esclave vient avertir la prêtresse que la nuit la rappelle dans sa demeure. L'amant s'échappe dans l'ombre, et trouve sur les degrés du temple ses amis prêts à s'embarquer pour retourner aux remparts d'Abydos, située sur l'autre rive de l'Hellespont. Léandre les suit à regret, et vogue tristement vers sa patrie, tandis qu'en soupirant, Héro regagne lentement sa retraite escarpée.

Déjà les jeunes habitans d'Abydos s'élancent sur le rivage, se dispersent, et vont raconter à leurs familles rassemblées les merveilles et la pompe des fêtes de Sestos. Léandre, seul, assis sur un rocher désert, mesure et dévore en silence l'espace qui le sépare de son amante, et cherche vainement, sur le rivage opposé, cette tour qu'enveloppent déjà les ténèbres.

Cependant le vent s'élève et les astres de la nuit s'obscurcissent. Héro, palpitante d'espoir et de crainte, lève un œil timide vers sa sévère compagne, et lui dit, d'un air ingénu :

« L'Aquilon ramène l'orage.
« Je ne sais quel pressentiment
« Semble m'annoncer le naufrage
« De quelque malheureux amant.
« Je frémis en songeant qu'une épouse craintive,
« Jusqu'au soleil naissant, attendant son retour,
« Le trouvera demain étendu sur la rive,
« Ou brisé sur l'écueil qui borde cette tour.
« Vénus aux malheureux veut qu'on soit secourable :
« Sur le haut de la tour allumons un flambeau,
« Peut-être cet astre nouveau
« Sauvera quelque misérable.
« Les dieux nous sauront gré du bien qu'il nous devra,
« Et, tôt ou tard, l'Amour nous le rendra.
— « L'Amour, lui répondit la vieille courroucée.
— « Hélas! reprit la jeune, en soupirant tout bas,
« Si je médite un bienfait, ce n'est pas
« Pour en être récompensée ;
« Un sentiment plus pur occupe ma pensée.
« Vous le partagez avec moi :

« Je vous estime et je vous croi
« Le cœur trop délicat, l'âme trop bien placée
« Pour laisser échapper le plaisir d'un bienfait,
« Et d'obliger l'Amour même sans intérêt. »

Lorsque, dans le cœur d'une femme, l'amour est éteint ou endormi, l'amour-propre, dit-on, lui succède, ou plutôt il occupe seul un empire que, jusqu'alors, il avait partagé. Moins tendre, mais aussi crédule que son frère, on le gouverne, comme lui, par la flatterie et les caresses. Héro en fit l'heureuse expérience : l'amour-propre de sa surveillante, pour soutenir un éloge qu'elle ne méritait pas, tyrannisa son caractère, et le dénatura au point de la rendre en un instant généreuse. Elle se lève, saisit un flambeau, l'allume, et, d'un pas précipité gravissant tous les degrés de la tour, elle attache entre les créneaux le fanal dont le vent excite et agrandit la flamme ; puis, d'un air

satisfait, *elle* revient s'asseoir auprès de la prêtresse, qui lui dit avec l'accent de la reconnaissance : « Si vous saviez combien vous m'êtes chère, et comme la bienfaisance vous rend aimable ! je suis assurée qu'il n'existe pas un seul amant qui, dans cet instant, pût vous voir sans vous aimer. — Sans m'aimer ! » répond-elle en rêvant. Heureux prestige de l'imagination ! aimable et dangereuse magicienne !

Elle prête à l'hiver tous les feux du printemps,
Rend au jour pâlissant tout l'éclat de l'aurore,
Et par elle, quand l'âge aura glacé mes sens,
Je croirai vous aimer et le prouver encore.

Tandis que, dans ce triste asile, la jeunesse espère, et que la vieillesse rêve l'espérance, au milieu du tumulte des vents et des vagues, un cri perçant se fait entendre... Ah ! s'écrie la vieille en tressaillant, c'est la voix d'un jeune

homme? — Croyez-vous? dit Héro, qui l'avait reconnu avant elle. — Si je le crois! regardez à travers ces grilles, l'apercevez-vous à la lueur de notre flambeau? Il n'est plus qu'à vingt pas du rivage. Voyez comme il franchit les vagues! comme il passe légèrement entre les écueils, comme il aborde au pied de la tour, comme il escalade le rocher qui nous sert de rempart! Quel instinct l'entraîne si rapidement vers notre demeure? On croirait qu'il vient y chercher..... — du secours, interrompt la prêtresse tremblante; et, puisque vous avez déjà sauvé ses jours, vous ne laisserez pas sa vie en danger, ni votre bienfaisance imparfaite. — Non, non, ma chère fille, reprit vivement la compagne en descendant précipitamment vers le rocher; et je jure, par Cupidon, de le rendre sain et sauf à

son épouse. — Hélas ! que l'Amour vous entende ! »

A ces mots, tendant au malheureux une main secourable, la surveillante l'introduit dans l'asile de la prêtresse. Léandre, essoufflé de fatigue et palpitant de joie, tend les bras à son amie, interdite et muette comme lui. La vieille empressée, l'accable de tendres soins, de questions importunes, et de réflexions indiscrètes : — Le beau jeune homme ! que c'eût été dommage ! D'où *veniez-vous ? où alliez-vous ? quel est votre* nom, votre âge ? quatre lustres au plus ? avez-vous encore vos parens ? êtes-vous riche ? aimez-vous ? — Oui ! s'écrie Léandre, en recouvrant la voix. — Et vous aime-t-elle ? (Ici Léandre baisse les yeux.) Pourquoi vous taire, ajoute Héro ? — Si elle ne m'aime pas. — Il faudrait qu'elle fût bien ingrate. — Et elle

ne doit pas l'être, poursuivit l'esclave, car elle est jeune et belle, sans doute? Léandre, pour toute réponse, regarde son amie. — Sera-t-elle bientôt votre épouse? — Hélas! dit le jeune homme, si le nœud de l'hyménée consiste dans le serment du cœur, j'ai reçu le sien... — Elle est votre épouse, s'écrie la prêtresse... — Pas tout-à-fait encore, interrompit la vieille. Ce serment est-il ancien? — Nous le prononçâmes hier dans le temple et sur l'autel de Vénus. — De Vénus?... Prenez garde, jeune étranger! Connaissez-vous celle devant qui vous parlez? Vous voyez la prêtresse elle-même. A-t-elle reçu vos sermens? (Héro rougit.) Vous a-t-elle engagé le cœur de votre épouse? (Héro baissa les yeux.) Apprenez que sans elle votre hymen ne peut s'accomplir (Héro se couvrit de son voile), et que ce voile et son silence vous accusent

d'avoir trahi la vérité. — Il ne l'a point trahie, dit la prêtresse d'une voix troublée. — Eh! comment, hier assise tout le jour au pied de l'autel, n'ai-je pas été témoin de leurs sermens? — L'univers les ignore. — Dieux vengeurs! un hymen clandestin! »

— « Eh! qu'importe qu'il soit ignoré sur la terre,
« S'il est avoué par les dieux?
« L'Olympe, hier, du haut des cieux,
« Descendit, à ma voix, dans l'ombre du mystère,
« Et nous environna de sa divinité.
« *C'est sous les yeux de l'antique Cybèle*,
« Mère de la Fidélité,
« De Junon qui soutient la constance éternelle,
« Et l'ardeur et les soins de la maternité,
« De l'austère Pallas qui donne la sagesse,
« De Vesta, dont la flamme épure la tendresse,
« De tous les dieux enfin immortels protecteurs
« De la félicité, des vertus et des mœurs,
« Que constant à jamais, à jamais vertueuse,
« Au nom d'Hymen, au nom d'Amour,
« Nous nous jurâmes tour-à-tour,
« Moi de le rendre heureux, lui de me rendre heureuse...
— « Vous!... ô crime!... Telle est la rigueur de mon sort,

« L'orgueil du sacerdoce et son joug solitaire
« Changeaient mes plus beaux jours en une lente mort.
« Pour rompre ces liens, il est vrai que mon père
« Me présente un époux, mais quel époux, grands dieux!
« Toi qui le connais, toi dont le cœur généreux
« A mes vœux fut toujours propice,
« Tu sais que, de l'autel en passant dans ses bras,
« Je n'aurais fait que changer de supplice.
« Si c'est mourir que vivre, hélas!
« Privé d'un objet qu'on adore,
« Vivre pour ce qu'on n'aime pas,
« C'est mourir cent fois plus encore.
« Ah! puisqu'aux lois d'un maître il nous faut obéir,
« N'est-il pas naturel au moins de le choisir?
« Et peut-on exiger du devoir d'une fille,
« Qu'elle enchaîne au hasard et son cœur et sa main?
« Trop de soumission compromet son destin
« En exposant un jour l'honneur dont elle brille.
« Si Vénus n'avait pas écouté sa famille,
« Aurait-elle épousé Vulcain?
« Et dans le sein d'un bon ménage,
« Soumise, par son choix, aux désirs d'un époux
« Plus digne d'elle et moins jaloux,
« Ne serait-elle pas plus heureuse et plus sage?

« Tu le vois, c'est pour ma vertu
« Que je te presse, te supplie
« De céder à mes vœux. Lorsque j'aurai vécu

« N'adorant que *l'époux* dont le cœur m'a choisie,
« J'en jure par les dieux, je n'oublîrai jamais
« Qu'à tes soins j'aurai dû la pureté, la paix,
« Et l'innocence de ma vie.

« Mais le bonheur se cache et veut être ignoré :
« Sur le mien garde le silence ;
« Et nous prîrons tous deux l'Amour pour qu'à ton gré
« Sa mère ou lui te récompense... »

J'ignore ce que répondit la confidente ; mais je sais que les jours suivans elle alluma le flambeau précisément à la même heure ; *que bientôt* même elle s'en fit un devoir et puis une habitude.

Cependant l'hiver approchait : l'hiver si doux pour les amans réunis dans un même asile ! si cruel pour ceux dont les demeures sont séparées !

Un matin, Héro, triste et pensive, embrassait son époux en silence, et soupirait en lui cachant ses larmes,

« — Tu soupires, ma tendre amie ?
« —Non.—Qu'as-tu donc? dis-le-moi, je t'en prie!
« —Rien. » Or, qui connaît bien le cœur de la beauté,
Et sa discrétion et sa timidité,
Sait que sur ses lèvres de roses,
Rien veut dire beaucoup de choses.

Léandre insista donc, et, à force de prières et de caresses, il obtint enfin cette réponse entrecoupée de sanglots :

« Si tu conçois combien je t'aime,
Juge quel est mon désespoir
Quand je suis réduite moi-même
A te défendre de me voir !
Mais il le faut : Borée a fermé la carrière
Que tu franchissais chaque soir.
Attendons, mon ami, la saison printanière.
Adieu. Séparons-nous ; et si je te suis chère,
Pars, je le veux, pars, cher amant ;
Crains, si tu tardes un moment,
Que je ne veuille le contraire. »

Léandre résiste long-temps. Héro lui reproche sa résistance, prie, presse, ordonne, exige qu'il parte sans différer.

Il obéit enfin. Hélas ! dit-elle, il a bientôt obéi !

Le soir, soit oubli de l'épouse, soit habitude de la confidente, le flambeau brillait au sommet de la tour. Léandre, des rives d'Abydos, l'aperçut à travers la vapeur des frimas. Soudain, regardant ce signal comme le rappel de son exil, il vole au rivage ; mais les vagues irritées opposent à ses efforts leurs mobiles remparts et leurs gouffres menaçans. La mer se gonfle, les nuages *roulent, s'étendent, et le flambeau disparaît*. A cette vue, le malheureux amant se croyant exilé de nouveau, seul au milieu des ténèbres et du deuil de la nature, gagne, à l'abri d'un rocher, la cabane d'un pêcheur. Là, pour soulager sa douleur, il trace, à la lueur d'une lampe rustique, ses souvenirs et ses regrets. Le pêcheur, au lever du jour, devait aller à Sestos, Léandre,

que le jour n'avait jamais surpris sur ce rivage, dans le temps même de son bonheur, n'osa, dans le temps de son adversité, concevoir même la pensée d'y voir l'aurore. Un tel excès de délicatesse est admirable sans doute ; aussi vaut-il mieux, je crois, l'admirer que l'imiter.

A l'amour trop souvent le scrupule est funeste.
Je sais qu'en l'esquivant, pour un tel procédé
    A toute outrance on est grondé,
    Maltraité, chassé ; mais on reste.

L'amant scrupuleux demeura sur le rivage, et après avoir couvert sa lettre de baisers, il la ferma et la remit au passager.

Héro, depuis un jour solitaire et déjà repentante, aperçoit la barque du haut de sa tour, et vole vers la rive, en remerciant intérieurement son ami de sa désobéissance. Oh! comme elle va

se plaindre et le récompenser de sa témérité ! Mais en arrivant, *elle* n'aperçoit qu'un matelot, chargé pour *elle* d'un billet qu'il lui présente. « Hélas ! dit-elle en regardant tristement la barque, il pouvait venir, et il écrit ! « Cependant elle ouvre la lettre et lit, en essuyant ses pleurs :

« L'Aquilon gronde sur ma tête;
Chargé d'écume et de frimas,
Les flots mugissent sous mes pas,
Mais mon cœur franchit la tempête.
En vain Borée et les Autans
Nous poursuivent *dans les ténèbres* ;
Malgré l'ombre et leurs cris funèbres,
Je te vois, et toi, tu m'entends.

Elle m'est à jamais présente
Cette silencieuse nuit
Où vers toi je nageai sans bruit
Sur la mer calme et transparente.
De Phœbé la pâle clarté
Blanchissait l'onde et le rivage;
Là, j'entrevoyais ton visage,
Ta robe et ton voile argenté.

Toi-même non loin de la rive,
Dès que tu pus me découvrir,
Vers moi je te vis accourir,
D'amour palpitante et craintive.
Déjà les flots couvrent tes pieds :
Bientôt ils gagnent ta ceinture,
Mais j'arrive, je te rassure,
Et tes genoux seuls sont mouillés.

Dans ta demeure solitaire,
Près de ton feu tous deux assis,
De mes cheveux, de mes habits
Tes mains expriment l'onde amère.
Quel souper! quels doux entretiens!
Que de baisers sur notre bouche !
Que de volupté sur ta couche !
Que de fois !... mais tu t'en souviens.

Réduit sombre, adorable asile,
Petit foyer, lit amoureux,
Siéges, coussins voluptueux,
Lampe obscure, alcôve tranquille,
Jusqu'au moment de mon retour,
Au doux objet de ma tendresse
Retracez mes feux, mon ivresse
Et les songes de notre amour. »

Pendant cette lecture, Héro avait plus d'une fois pâli de dépit et rougi

de souvenir. En proie aux sentimens confus qui l'agitent, elle referme la lettre, l'ouvre encore, la relit, et d'une main égarée trace rapidement sa réponse :

« D'un inconnu j'ai reçu ton message.
Je crois te voir luttant contre l'orage ;
J'accours, je vole... et c'est un étranger !
Et vous m'aimez ! vous ?... mes feux, mes alarmes,
Mon abandon, mon désespoir, mes larmes,
Tu ne vois rien ; et tu vois le danger !

Quand ma raison t'interdit ma présence,
Mon cœur, croyant supporter ton absence,
Bravait un mal qu'il ne connaissait pas.
Il est affreux ! il m'obsède, il me tue ;
Et de langueur ton amante abattue
Meurt en baisant la trace de tes pas.

Quand vous quittez celle qui vous fut chère,
Les jeux, les arts, les honneurs et la guerre
Viennent remplir le vide tour-à-tour.
Vous rêvez peu ; mais une pauvre fille,
En maniant les fuseaux et l'aiguille,
Rêve sans cesse, et ne rêve qu'amour.

Cruel! pourquoi retracer à mon âme,
Et nos transports, et mes feux et ta flamme?
En parle-t-on quand on peut le sentir?
Pour te borner à peindre notre ivresse,
Attends, ingrat, attends que la vieillesse
Nous ait tous deux réduits au souvenir.

Sortant des flots de la mer écumante,
Comme il est doux, auprès de son amante,
D'entendre au loin la tempête mugir!
De recevoir un baiser pour l'orage,
Deux pour la crainte, autant pour le courage,
Vingt pour la peine et cent pour le plaisir!

Ah! si l'honneur, si la pudeur austère
N'avaient besoin des ombres du mystère,
Comme déjà j'aurais volé vers toi!
Mais toi qui peut te passer de son ombre,
Que tardes-tu?... Non... dès que la nuit sombre
Aura couvert le rivage, attends-moi. »

Que je t'attende! répétait Léandre en frémissant de dépit et d'effroi; et déjà la nuit déployait ses voiles, et le fidèle flambeau brillait sur le haut de la tour, L'impétueux amant s'élance au

milieu *des vagues*, *lutte* avec effort contre *elles*, *les surmonte*, *et s'éloigne* du rivage.

Héro, fidèle à sa promesse, se dispose à partir ; mais la tempête s'oppose à son passage, et sa compagne, embrassant ses genoux, l'arrête au bord des abîmes qui s'ouvrent pour l'engloutir. Cependant les vents soufflent, le flambeau s'éteint, la mer s'élève, et le désespoir de la jeune épouse s'accroît avec l'orage.

« Grands dieux ! » *s'écriait-t-elle, éplorée, éperdue,*
« Moi qui jamais n'attendis vainement
« Les promesses de mon amant,
« Ser ai-je donc par lui vainement attendue ! »

Telles furent ses plaintes jusqu'au retour de l'aurore. Alors sa compagne, la voyant pâle et immobile, prit l'abattement de la douleur pour le calme du repos, et crut pouvoir elle-même se livrer au sommeil. Mais à son réveil sa

maîtresse était disparue. Elle la cherche vainement, l'appelle d'une voix tremblante, et pressant ses pas tardifs, elle arrive au sommet de la tour. Là, parcourant d'un regard inquiet la mer et ses rivages, au pied d'un rocher, entre les roseaux, elle aperçoit quelques vêtemens, et reconnaît le voile de la prêtresse; elle y vole, et la trouve pâle et tiède encore sur le corps livide et glacé de son amant.

En voyant moissonner, à peine en son printemps,
Ce couple que l'Amour enivrait de ses charmes,
    Ses yeux, desséchés par le temps,
    Retrouvèrent encor des larmes.

Le lendemain, les habitans de Sestos, en longs habits de deuil, se rassemblèrent sur le rivage. La douleur y réunit tous les époux qui sentaient le prix du bonheur d'aimer, et les vieillards et les adolescens, qui soupiraient,

ou de n'aimer *déjà plus*, ou de n'aimer pas encore. Leurs mains, après avoir couvert de fleurs et de parfums ces deux victimes de l'amour et de la fidélité, les déposèrent au pied de la tour, dans un même tombeau; et ce dieu qui m'inspire quand je vous écris, mon amie, leur dicta ces vers, qu'ils tracèrent sur un marbre de Paros.

Amans, puissent les dieux vous réserver le sort
Des fidèles époux que ce tombeau rassemble!
Ils s'aimèrent jusqu'à la mort;
Périrent l'un pour l'autre, et reposent ensemble.



LETTRE LXXXV.

JOURNÉE MYTHOLOGIQUE.

Vous souvient-il, mon aimable amie, de tous ces instans de gaîté scientifique, où, pour nous rappeler nos vieilles lectures, nous prêtons aux moindres

personnages et aux plus petites actions de nos contemporains, le nom des héros les plus fameux et des événemens les plus mémorables de l'antiquité? Une jeune fille passe-t-elle un réchaud à la main, c'est une Vestale, peut-être, portant le feu sacré. Une autre nous offre-t-elle des pains ou des gâteaux, c'est une jeune prêtresse, présentant les corbeilles de Cérès. Cette beauté matérielle qui marche entre deux guerriers, est la belle Cléopâtre qui trompe César, trahit Antoine, et périra victime d'un serpent caché sous les fleurs.

Ainsi, dans ces entretiens où la gaîté rend l'esprit indulgent, où tout ce qui fait rire est bien, la Folie, parodiant l'auguste Antiquité, égaie bien ou mal ce que nous appelons nos Journées historiques.

Or, pour nous rappeler également une partie des personnages et des évé-



nemens fabuleux, *j'ai projeté* ce matin de passer avec vous une *journée* mythologique, composée des événemens *les* plus simples. Vous allez vous éveiller; nous descendrons au jardin, nous dînerons, puis nous traverserons la ville pour aller dans la campagne. A notre retour, nous causerons, vous me direz bonsoir, et je m'en irai seul!

Rien de plus commun que ces détails; mais entourés des prestiges de la Fable, *ils* vont prendre une teinte de *sentiment* et de grâce, *quelquefois même un* appareil de grandeur et de dignité.

Voici le jour, commençons;

Déjà la nuit tranquille, en repliant ses voiles
Parsemés d'azur et d'étoiles,
D'un vol silencieux plane vers les enfers.
Lucifer la poursuit, et la naissante Aurore,
En souriant, promet à l'univers
Le beau jour, les plaisirs, les feux qui vont éclore.
Mais, si jeune aurait-elle éprouvé des malheurs?
Pourquoi ses larmes sur la terre

Viennent-elles baigner le calice des fleurs ?
Ah ! la source en est pure et doit plaire aux bons cœurs.
Dans leur cristal mouvant, reconnaissez les pleurs
D'une fille annonçant le retour de son père...
Que dis-je ! sur le lin vos charmes étendus
Pressent en ce moment la plume de Cycnus ;
Cependant que Phœbus dans sa vaste carrière
S'avance en conquérant, et d'un trait radieux
Perçant autour de vous les voiles du mystère,
Effarouche Morphée. Il s'enfuit, et vos yeux,
Libres de ses pavots, s'ouvrent à la lumière.

La Pudeur aussitôt vous offre un vêtement
Dont la simplicité forme votre parure.
Comus tresse légèrement
Les trésors ondoyans de votre chevelure.
L'Amour frappe à la porte ; elle s'ouvre à moitié ;
Mais il n'ose entrer seul. Je prends sa main tremblante,
Il me suit ; je vous le présente
Comme frère de l'Amitié.

En admirant vos traits, ce dieu voudrait encore
Qu'un bouquet ornât votre sein,
Et l'heure du repas vous appelle au jardin :
Visitons les trésors de Pomone et de Flore.

Minerve m'a donné ces jeunes oliviers.
Ce sont les rejetons de l'olivier d'Athène.
Cette vigne est un don que le joyeux Silène

M'apporta sur son âne, escorté des guerriers
Qui du vainqueur de l'Inde adorant les merveilles,
Après avoir goûté le doux nectar des treilles,
Se rendirent tous prisonniers.

Quel peuple intéressant habite cette enceinte!
Le jeune Cyparis sur cette urne incliné,
A ses pieds voit Zéphyr caresser Hyacinthe,
Et Narcisse y fleurit à l'ombre de Daphné.
Ajax respire ici sous la fleur azurée
Qui retrace son nom. Là, Clytie éplorée,
Vers le char du soleil se tournant lentement,
Oppose ses rayons à ceux de son amant.
L'anémone a fleuri; la rose vient d'éclore;
L'innocente rougeur dont elle se colore
Est le sang de Vénus versé pour Adonis.
Leur sang et leur destin dans ces lieux sont unis;
Vénus rougit la rose, Adonis l'anémone.

Mais quelle est cette vieille apportant un panier?
C'est sans doute Vertumne. Il vous prend pour Pomone;
Fuyons; je dois me défier
De ses discours flatteurs et de son imposture.

Il approche... Ah! je me rassure:
C'est la femme du jardinier.
Elle vient nous offrir les trésors de l'Automne
Dans l'osier couronné des pampres de Bacchus;
Les gâteaux de Cérès, la grappe d'Érigone,

La pomme de Pàris, la pêche de Vénus,
La mûre de Thisbé, le fruit qu'aux Hespérides
Le héros de Thèbe enleva,
Avec les pommes d'or, dont l'attrait captiva
D'Atalante les pas rapides.
Ce fruit n'a rien perdu de son charme fatal.
Atalante fuit-elle, Hippomène lui jette
La pomme d'or; elle s'arrête,
Il l'atteint; je l'ai vu dans le Palais-Royal.
Mais l'art captive ici les fleurs et la verdure;
Allons dans la campagne admirer la Nature;
Et sur ces gonds forgés par l'époux de Vénus,
Ouvrons cette cloison consacrée à Janus.
Fions-nous à ses soins, mais fermons la serrure.

Saluons, en sortant, ces dieux Termes postés
Pour protéger nos murs et nos propriétés.
Hélas! ces dieux trop bons, pour prix de leurs services,
Se laissent entourer d'étranges sacrifices!
Évitons leur encens. Devant ce forgeron,
Quel est ce rustre armé d'un gros bâton,
Qui montre l'ours? C'est Mercure lui-même
Qui chante au bruit du marteau,
Et fait danser Calisto,
Pour amuser Polyphème.

C'est encor lui sur ce tréteau:
Le voilà médecin à quatre sous par tête.

« Quels mortels insensés voudraient à si bas prix
« Ne pas avoir la fièvre afin d'être guéris ?
« C'est un marché tout d'or ! » On écoute, on s'arrête,
« Il descend de voiture et repart aujourd'hui,
« Hippocrate vers nous l'envoie en ambassade ;
« Mais il expédie !... Avec lui,
« C'est un plaisir d'être malade.
« Son remède est universel :
« C'est le chef-d'œuvre d'Esculape.
« Jeune ou vieux, qui le prend, le jour même en réchappe,
« On meurt... Mais, dans ce cas, la volonté du ciel. »
N'en risquons pas l'épreuve, et gagnons la campagne ;
Mais au bout du faubourg, près de ce cabaret,
Quel est ce chanteur aigre, armé d'un maigre archet,
Raclant un violon qui grince et l'accompagne ?
Approchons ; c'est peut-être *Apollon déguisé*.
Apollon ! C'est lui-même. Un chansonnier de place
Oui, le peuple rimeur a métamorphosé
En chansonnier du coin le maître du Parnasse.

Voyez sur le rivage errer ce long troupeau.
Le taureau poursuit la génisse,
Le ravisseur d'Europe aime la jeune Io.
Près d'eux, je vois brouter les compagnons d'Ulysse.
La baguette à la main, un jeune pastoureau,
Affublé d'un petit manteau,
Les suit sur son baudet qui trotte à l'aventure.
Le berger chante, et l'âne à chaque pas,

Marche à côté de la mesure.
Vous riez ! C'est encore Apollon ou Mercure
Grimpé sur le roi Midas.

Au sein de ce lac immobile,
Qui peint le ciel et les oiseaux ;
Vous ne voyez qu'une eau tranquille,
Moi j'aperçois sous les roseaux
Une Naïade fugitive
Qui vous dit d'une voix craintive :
« Sur ma fougère viens t'asseoir.
« Mes joncs, mes saules, ma verdure
« Couronneront ta chevelure ;
« Et mon sein sera ton miroir. »
Hâtons-nous de fouler cette mousse légère :
Le jour pâlit ; Phœbus voile son front serein ;
Des Autans orageux le murmure lointain
Aux Zéphyrs déclare la guerre :
Leur essaim prend la fuite, et la pluie, à grands flots,
De cercles redoublés va sillonner les eaux.

Les Hyades pleurent leur frère
Qu'un monstre dévorant ravit à leur amour.
Le roi des Cieux, touché de leur douleur amère,
En vain les transporta dans son brillant séjour ;
Les consolations qu'on reçoit à la cour
Jusques au cœur n'arrivent guère.
Mettons-nous à l'abri sous ce feuillage épais,
Et de ce bosquet sombre invoquons la Dryade.
L'orage continue ? Entrons chez l'Oréade

Qui préside à *cet antre frais.*
Cependant la nuit vient ; l'éclair part, *le ciel* gronde.
Sur ses vieux fondemens, qui fait trembler le monde ?

Au moment où Vulcain, des forges de Lemnos
Apporte la foudre à son père,
Mars vient prendre congé, car il part pour la guerre.
Jupin, qui veut flatter et gagner le héros,
Le fait entrer au bruit de son nouveau tonnerre.
Tout l'Olympe s'assemble, et tandis qu'en leurs coins
Les tristes Hyades gémissent,
Jupiter parle, tonne, et les dieux applaudissent
D'autant plus qu'ils entendent moins.
L'alégresse fermente et les cieux retentissent
D'un murmure confus ; les courtisans jamais
Ne se taisent quand ils jouissent.
Éole et ses enfans *d'alégresse frémissent ;*
Écho redit leur joie aux antres des forêts.
Ainsi, ce qui chez nous produit une tempête,
Dans l'Olympe n'est qu'une fête.
Ce n'est pas la première fois
Que la terre a payé les fêtes de ses rois.

Mais le jour reparaît. Éole se retire ;
Il emmène les Aquilons
Et ne laisse que le Zéphyre
Pour relever les fleurs et sécher les moissons.
Voyez-vous l'écharpe d'Iris
De mille couleurs nuancées ?
La déesse voyage, et la course, tracée

En demi-cercle, aboutit chez Thétis.
Elle descend au palais d'Amphitrite ;
De la part de Junon à la fête l'invite.
Amphitrite est malade et ne peut y venir.
Elle engage Neptune à faire le voyage ;
Le bon Neptune part. Phœbus, dans un nuage,
Descend chez la malade, afin de la guérir ;
Car il est, comme on sait, dieu de la médecine.
Son char à l'horizon baisse, et le jour décline...
Mais sur ce chapitre laissons
Les commentaires inutiles.
La nuit vient ; rejoignons nos Pénates tranquilles,
Nos dieux Lares et nos tisons.
Emprisonnons les Vents dans cette outre élastique,
Et qu'en s'échappant de son sein,
De leur souffle irritant, ils excitent Vulcain
A dévorer ce chêne antique
Qui couvrit les amours de Faune et de Sylvain.

Voici l'heure où Thalie et Colin sur la scène
Dans un riant miroir nous montrent nos défauts.
Irons-nous contempler leurs magiques tableaux ?
Irons-nous admirer Racine et Melpomène ?
Ou bien sur ce théâtre où les arts réunis
Obéissent ensemble à la voix du Génie,
Applaudirons-nous Gluck, Sacchini, Polymnie,
Vestris et Terpsichore, Amphion et Laïs ?
Non : le pasteur qui chante au milieu de la plaine,
La bergère qui rêve en tournant son fuseau,

Charment mieux vos loisirs. Eh bien ! chez Érato
Nous verrons Favart et Sédaine ;
Et pour assaisonner ce plaisir innocent,
Et joindre au sentiment une gaîté facile,
Chez Momus et Barré, nous prendrons, en passant,
Un grain de sel au Vaudeville.
Mais l'esprit, la gaîté valent-ils les soupirs,
Les doux épanchemens de deux amis fidèles ?
Demeurons ; l'Amitié concentre ses plaisirs.
C'est pour les vrais amis que le Temps a des ailes !
Et déjà sur l'émail, où l'Art sut mesurer
Le cercle de notre existence,
L'airain mobile qui s'avance
Marque l'instant fatal qui va nous séparer.
Ah ! du moins que ce front, au nom de l'*Innocence*,
Avant de *m'exiler de cet aimable lieu*,
M'accorde seulement un baiser pour adieu :
Adieu ! que le Sommeil, que la Paix, le Silence,
Règnent jusques au jour dans cet asile... Adieu !
Des Songes près de vous que la troupe empressée
Rassemble les Amours et les Plaisirs... Adieu !...
Qu'en apportant aux fleurs la vie et la rosée,
L'Aurore vous revoie encor plus fraîche... Adieu !...
Adieu, charme, bonheur, délices de ma vie !
Adieu, ma bonne sœur et ma plus tendre amie...
Émilie ! encore un adieu !

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES LETTRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES LETTRES.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU JEUNE.





